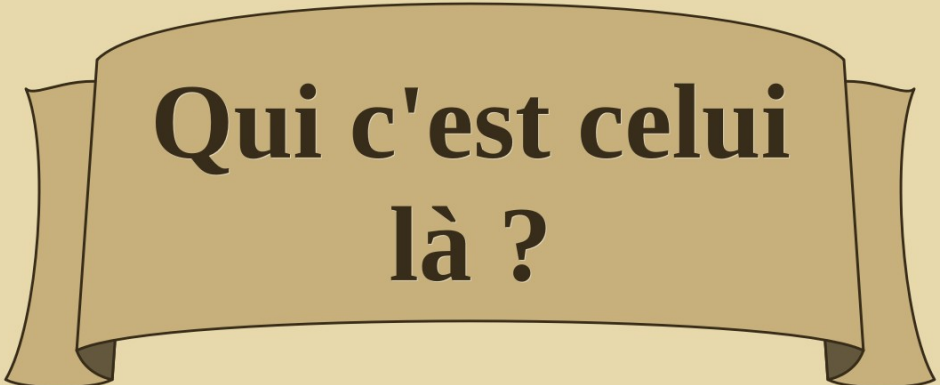




**Qui c'est celui
là ?**

Pierre Vassiliu

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

A close-up, slightly tilted portrait of a middle-aged man with long, wavy brown hair and a grey mustache. He is looking directly at the camera with a slight, enigmatic smile. He is wearing a dark blue or black jacket. The background is a plain, light color.

Pierre Vassiliu
**Qui c'est
celui-là ?**

Editions **1**^{N°}

Pierre Vassiliu

QUI C'EST CELUI-LÀ ?

Editions N°**1**

© Calmann-Lévy, 2005
ISBN 2-84612-168-0

*À ma femme, mes enfants,
le chien, la tondeuse,
le loup à la croûte de sel
et le vin blanc du Languedoc.*

*Pierre... papa tranquille...
Bobodioulasso (Burkina Faso), 2005.*

Ronde enfantine

Recroquevillés entre la chaudière et la bonne polonaise, ma mère, ma sœur Anne, mon frère Michel et moi attendions dans l'obscurité que les bombes allemandes veuillent bien finir de tomber sur la gare de triage de Villeneuve-Saint-Georges. J'avais très peur et je tremblais. Au milieu des toiles d'araignées et des tas de charbon, nous faisions la prière. Ma mère demandait au bon Dieu de nous épargner. Je m'étonnais de ce que mon père ne fût pas avec nous, et j'appris plus tard qu'il préférerait rester couché à l'étage. Par la porte de la cave, on distinguait la lumière des fusées éclairantes. Sans savoir ce que c'était, bien sûr. Mais enfin, ça faisait pas mal de « boum ! » par là-bas... À la fin des bombardements, papa, déjà en tenue, venait nous libérer. Puis, un brassard de la Croix-Rouge autour du bras gauche, il filait sur sa moto porter les premiers soins aux blessés. Il était médecin.

À l'époque, j'avais quatre ans. Mes parents possédaient une belle maison en meulière à Sucy-en-Brie, en région parisienne. Avec un jardin qui me paraissait immense, sans doute parce que je l'envisageais avec mes yeux d'enfant. Mon père et ma mère avaient accepté de cacher cette bonne polonaise car elle était juive. Beaucoup de gens sont passés à la maison ; il y a même eu un couple de Noirs. Je ne savais pas d'où ils sortaient, s'ils étaient juifs, déserteurs ou espions ! Mais ils ont habité chez nous pendant une longue période. Au dernier étage, planqués dans une petite piaule au grenier. Mes parents étaient comme ça, chaleureux et accueillants. Sans cette mésentente sournoise et silencieuse au cœur de leur couple, ils auraient pu, tout simplement, être des gens formidables. Comme beaucoup de jeunes mariés à cette époque, ils avaient rapidement conçu trois enfants, qu'ils ont dû ensuite supporter jusqu'à la fin de leurs jours. La situation entre eux a très vite dégénéré. Surtout depuis qu'un certain Roland s'incrustait régulièrement à nos repas. Roland, l'amant de ma mère. En ce temps-là, Michel et moi ignorions leur relation pourtant de moins en moins confidentielle. Anne, quant à elle,

était bien trop petite pour se douter de quoi que ce soit. Nous, les enfants, on l'aimait bien, Roland. Souvent, le samedi, il nous embarquait à bord de sa belle décapotable, pour passer le week-end avec maman dans sa petite maison. Ils avaient trouvé le prétexte idéal pour être ensemble : « Et si on emmenait les gosses à la campagne ? » Eux dans une chambre, et nous dans une autre, on ne se doutait de rien. J'adorais ces week-ends. Et puis, l'effet de la décapotable sur mes petites fiancées de l'époque, ce n'était pas mal non plus... Nous avions fait connaissance avec cet homme à la raie sur le côté lors des réunions de musique du vendredi.

À la maison, le jeudi, c'était bridge. Le vendredi, c'était musique. Mes parents avaient d'abord connu le père de Roland lors de parties de chasse organisées dans la région. Le père Duhamel, on l'appelait. Il nous faisait beaucoup rire. Son fils, musicien, s'était naturellement joint à nos rendez-vous hebdomadaires. C'était sublime de les écouter : papa au violon, maman au piano et Roland, prix de conservatoire de violoncelle – une pointure ! –, à la clarinette. Ma mère avait dû succomber sur des airs de jazz. C'était la guerre, le temps des rideaux noirs aux fenêtres et du couvre-feu, et lui, avec sa clarinette, il jouait du jazz... Rien de tel pour faire vaciller cette femme de dix ans son aînée, très belle et très mondaine, qu'était ma mère. Donc, ce type est venu tous les vendredis, jusqu'à ce qu'amour s'ensuive. Mon père, pris par son violon, n'a rien vu venir. S'il est comme moi, je comprends qu'il ait dû attendre que ça lui tombe en pleine poire pour avoir des soupçons. Je ne saurais dire s'il était très amoureux de ma mère. Je ne les ai pas vus souvent ensemble. Je me souviens qu'un jour il l'a frappée, et que nous nous sommes battus. Il est tombé dans l'escalier. Moi, tout gosse, je ne comprenais pas pourquoi il avait fait du mal à cette maman qui était plutôt sympa avec nous. Sans la vénérer – ça n'est pas le genre de la famille : chez nous, chacun devait se démerder avec son amour –, je l'aimais. Elle nous habillait, nous faisait monter à cheval : elle s'occupait bien de nous. Pour la tendresse toutefois, il fallait repasser. Ma chère mère ne dispensait guère son affection. Les bisous ou les câlins, à la maison, ça n'existait pas. Elle devait préférer son amant pour ça. Ou peut-être ne savait-elle pas faire autrement ? Quant à mon père, je ne me souviens pas de moments particulièrement tendres. Des petites complicités, oui, parfois, comme lorsqu'il se marrait en douce, par exemple. Mais dès l'instant où Roland a franchi le seuil de la maison, et y a passé sa vie, mon père s'est refermé définitivement. Il a même fini par rencontrer une autre femme... mariée à un commissaire de police ! Ma sœur, mon frère et moi avons longtemps porté ce handicap. C'est Laura, ma deuxième femme, qui m'a appris à faire des câlins. J'avoue qu'avant de vivre avec elle, je m'occupais plus de mes copains que de ma

famille. C'est fou d'être comme ça ! Heureusement que Laura a sonné l'alarme.

Ces vendredis « musique » se déroulaient chaque fois selon le même protocole. Avant de passer à table, on servait un apéritif ou deux. Ma mère était très douée pour les apéritifs. Elle cuisinait également très bien. Je m'y suis mis avec plaisir. Mon père se débrouillait bien, lui aussi. Le bar renfermait même du whisky, ce qui était inouï en ces temps de rationnement. Il faut dire que Jo, un ami des parents employé à l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques), pouvait obtenir à peu près tout ce qu'il voulait. Après le repas, l'assemblée quittait la salle à manger pour passer au salon, dont on prenait grand soin de refermer les portes. Alors, mon frère et moi allions nous coller juste derrière, pour d'interminables parties de rigolade. Et plus on nous demandait de garder le silence, plus nous riions. Tous les quarts d'heure, notre père surgissait pour nous faire déguerpir. Mais nous revenions aussitôt pour nous marrer de plus belle, une foule d'histoires rigolotes à nous murmurer à l'oreille.

Toute notre enfance a été rythmée par ces vendredis musicaux.

Mon père était roumain mais pas tzigane. Enfin... il devait l'être un peu quand même pour jouer du violon comme ça. J'aurais aimé pouvoir l'écouter davantage. De temps en temps, il acceptait pour nous faire plaisir, mais c'était toujours trop court. Il avait appris seul à jouer de son instrument ; en Roumanie, la musique faisait partie intégrante de l'éducation des enfants.

Un soir où nous étions couchés, Michel et moi avons été cueillis par des musiques de Walt Disney qui s'échappaient du piano pour monter directement vers nos chambres. Incroyable ! Quelqu'un que nous ne connaissions pas était en train de jouer le thème de *Blanche-Neige*, « Un jour mon prince viendra ». C'était divin. Un véritable miracle que d'entendre, au sein même de notre maison, ces mélodies qui avaient tant marqué notre enfance sans télé. Alors on est descendus prudemment, et le pianiste nous a fait asseoir à ses côtés, sur la banquette à deux places. Il s'appelait André Sorgé. Il était Hongrois. Un autre clandestin que mes parents cachaient à la maison.

Mon père, bien qu'il ne fût pas juif, appartenait à la Licra, dont un de ses amis était le président. Il a toujours été révolté par le racisme ; c'est pourquoi il tenait toujours à aider les minorités.

La vie de la maison se partageait entre échange de bons procédés et hospitalité. Ma mère, très maîtresse femme, avait vite fait d'organiser l'emploi du temps de ses invités ; les uns au jardin, les autres à la cuisine. J'ai toujours eu de bonnes relations avec toutes ces personnes qui passaient chez nous, et j'en garde un doux souvenir. Comme des bouffées d'air frais entre deux parents qui ne s'entendaient

pas.

À l'époque, nous n'avions ni électricité ni chauffage, et nous faisions chauffer le thé sur un petit fourneau haut de trente centimètres, dans lequel on brûlait des boulettes de papier. Le commerce était principalement fait de troc, si bien qu'avec très peu d'argent, on pouvait vivre à l'aise. C'était déjà le système D, qui ne m'a ensuite plus jamais quitté. Entre son cabinet et ses patients, papa était très peu disponible. Il faisait lui-même ses analyses dans un petit laboratoire qu'il avait installé dans la maison – je crois même qu'il a été cité deux ou trois fois pour avoir diagnostiqué un cancer de la peau. Toutefois, il s'est toujours bien débrouillé pour faire vivre sa famille. Il est né en Roumanie, mais c'est en France qu'il a fait ses études de médecine, à la faculté de Tours, où il a rencontré la petite Jacqueline. Il s'est beaucoup démené pour faire venir sa famille roumaine près de lui. Malheureusement, sa mère est morte avant qu'il n'y parvienne. Mais mon grand-père, lui, nous a rejoints grâce à une filière russe. Mon oncle l'a imité.

L'année de mes quatre ans fut aussi celle de mes premières bêtises à l'école. Un jour, dans les tiroirs de la chambre de mes parents, je suis tombé sur une boîte de préservatifs. Le lendemain, mon cartable sur le dos et ma trouvaille dans la poche, je me suis rendu au Petit Val, l'institut catholique dans lequel j'étais inscrit. À la récréation, j'ai gonflé toutes les capotes les unes après les autres, avant de les lâcher dans les airs pour le plus grand plaisir de mes petits copains. Bien sûr, la mère supérieure a immédiatement convoqué mes parents ; ce qui prouve qu'elle savait parfaitement ce qu'étaient en réalité mes drôles de boudoirs... J'entamais ainsi un long parcours jalonné d'incompréhensions avec l'Éducation nationale. C'était plus fort que moi, inconscient même parfois. Toutes les bêtises que j'ai faites, c'était uniquement pour m'amuser. Pour l'amour du jeu, en quelque sorte.

Le Petit Val était un pensionnat de bonnes sœurs, que mes parents m'avaient autorisé à quitter le soir. Comment avaient-ils été amenés à confier mon éducation à un institut catholique ? Vraisemblablement, certaines réminiscences judéo-chrétiennes avaient-elles guidé ma mère. Il faut dire que la petite Jacqueline, avant de s'installer à Tours et de rencontrer mon père, avait vécu toute son enfance en Bretagne, cernée par les croix, les calvaires, les chapelets et autres sacristies. Je pense aussi que c'était le seul établissement où l'on prenait les enfants assez jeunes. Pour l'école préparatoire, il aurait fallu attendre encore plusieurs années. C'était apparemment trop pour des parents qui voulaient se débarrasser de leur jeune fils assez tôt...

L'endroit était superbe : au cœur d'un magnifique parc à Sucy-

en-Brie, avec des arbres immenses et de charmantes cascades. Je prenais énormément de plaisir à contempler ce bâtiment ancien, traversé de couloirs voûtés, qui rappelait un peu l'atmosphère apaisante des cloîtres.

Ensuite, je suis entré à la communale. J'y ai connu ma première émotion de théâtre en assistant, sous le préau, à une représentation de *Ces dames aux chapeaux verts*, avec Jacques François.

Juste en face de l'école, s'ouvrait l'un des endroits les plus merveilleux de mon enfance : le parc Montaleau. Déjà, je ne me déplaçais pas sans ma petite bande : Pilou, qui habitait juste en face de chez nous, Bernard et Jean-Claude. J'avais sept ans, c'étaient mes copains. Pour nous, le parc était d'autant plus magique qu'il nous était formellement interdit d'y pénétrer... Mais comme le jardin des parents de Pilou était juste à côté, nous avons eu vite fait d'installer une échelle, et l'aventure pouvait commencer. Dans les arbres pour cueillir les pommes et les poires, au bord de l'étang pour pêcher les tritons, les grenouilles, et traquer les salamandres. Nous y avons construit nos cabanes. C'était notre domaine. Je faisais souvent l'école buissonnière pour aller m'y réfugier.

D'un point de vue purement scolaire, les hostilités se sont déclarées assez vite. Comme je pensais décidément à autre chose, l'école est rapidement devenue une corvée. Je passais mon temps à noircir mes cahiers de pensées et de gribouillis qui n'avaient rien à voir avec tout ce qu'on s'efforçait de me mettre dans le crâne. Encore aujourd'hui, je ne saurais en expliquer la teneur. Mes parents non plus, d'ailleurs. Face à cet enfant qui leur échappait, ils décidèrent de me faire consulter un spécialiste. Alors quelqu'un est venu à la maison me poser un tas de questions et me faire passer une batterie de tests. Un jour, on me demanda de compléter l'histoire suivante : « Un oiseau s'est posé sur la branche d'un chêne. Poursuivi par un renard, il finit par s'envoler vers la cime. Mais soudain le renard le rattrape, et, arrivé à sa portée, qu'est-ce qu'il voit ? » « Un pendu ! » me suis-je écrié. Les conclusions furent évidentes : j'étais plus rêveur qu'anormal, et davantage excité que psychologiquement perturbé.

À cette époque, je multipliais également les petits trafics. Non par malhonnêteté, mais tout bêtement par besoin. Mon père ayant décidé une bonne fois pour toutes que nous devions ne plus compter sur son argent pour aller à la fête, il fallait bien se débrouiller pour en trouver. Or, je savais que dans l'armoire, derrière un portefeuille, était cachée la clé d'un tiroir à double fond qui débordait de billets de banque. Je me servais par poignée. Mon père n'en a jamais rien su. En tout cas, il n'a jamais rien dit. J'étais un peu son chouchou, son préféré ; mon frère, lui, était plus proche de maman.

J'ai beaucoup volé... pour revendre. Des ampoules aux sacs de

billes, j'étais devenu multicarte. Plus tard, grâce aux bénéfices de mon petit commerce, j'arriverai même à m'offrir une guitare. Je ne voyais pas à mal, je savais juste où trouver de l'argent en cas de besoin. C'est tout. Et je n'ai jamais pensé à faire fructifier mes gains. C'était seulement pour m'amuser avec mes potes : je n'ai jamais eu l'instinct de propriété.

C'est aussi au cours de mes années de communale que j'ai appris à user de mon charme. Auprès des profs, j'ai toujours eu la cote. Mais attention, sans jamais écraser les autres, ni jouer des coudes pour piquer la place de quelqu'un ! Si on m'aimait bien, c'est simplement parce que j'étais un gentil garçon, serviable, toujours prêt à aider les copains. Et puis, j'étais malin. J'avais toujours la combine pour rendre service. Être ainsi apprécié me permettait d'accéder à une certaine liberté. J'avais compris une chose : quand les gens vous apprécient, ils vous fichent la paix. J'ai toujours éprouvé ce besoin quasi existentiel de liberté. Lorsqu'un prof me mettait à la porte, je me réjouissais d'avoir enfin l'occasion d'aller vivre ma vie au-dehors. Et accessoirement de faire marrer les élèves de la classe d'à côté, en faisant le pitre derrière le carreau.

Et puis, un jour, mes parents en ont eu assez de recevoir les comptes rendus de mes absences à répétition et ils m'ont inscrit au pensionnat Albert de Mun, à Nogent. Pension complète.

Ce fut une grande punition. L'établissement était triste et monacal, si sombre que la lumière électrique y sévissait jour et nuit. Je crois que j'ai tenu six mois. Seule échappatoire, l'institution était située juste en face du club hippique que je fréquentais déjà assidûment. Alors, régulièrement, je me sauvais pour rejoindre mon cheval, Cabriole. Et régulièrement, on me retrouvait. J'ai pris tellement de branlées par mon père à cette époque que, des années plus tard, j'en ai fait une chanson : *Tristesse*. Pour me punir, il allait arracher des petites badines dans le noisetier, les taillait bien fines sous mes yeux, avant de me les faire claquer sur les fesses. Puis, il m'enfermait dans la cave à vin, au milieu des araignées. Je crois qu'en réalité, il ne savait plus quoi faire de moi. Mais rien n'empêchait mes fugues. Et lorsqu'il me secouait par les épaules, en incriminant le sort de lui avoir refilé un gamin pareil, je lui renvoyais au visage : « T'avais qu'à pas me mettre au monde ! »

Une fois que l'on a fait connaissance avec les chevaux, on ne peut plus s'en séparer. Ce sont les animaux les plus gentils et les plus intelligents qui soient. Ils ont toujours fait partie de ma vie, depuis ma plus tendre enfance... pas si tendre que ça.

À la maison, ma mère a toujours eu de nombreux animaux : des chiens, qu'elle faisait participer à des concours canins – je me souviens

de Virus, son caniche royal, et de Athos, un setter irlandais –, des chats, des poules... Et Flika, notre jument. Nous lui avions donné ce nom en souvenir du premier grand roman d'aventure qui nous a fait rêver. À l'époque, ce n'était pas banal de posséder un cheval, et je crois que cela nous conférait une sorte de prestige aux yeux du voisinage.

J'avais huit ans lorsque j'ai commencé à monter. Je lui parlais tout le temps, à mon cheval. Flika se montrait particulièrement précautionneuse et très délicate. C'était une jument alezane, d'un mètre quarante-cinq, donc pas très haute et idéale pour les enfants. Mes premières émotions de cavalier me procurèrent de formidables sensations de liberté. Je trouvais ça très excitant. J'étais un vrai cow-boy, le roi de la fête. Puis on a vendu Flika pour acheter Cabriole, un petit arabe très fringant, très rigolo. Mes seuls grands moments de bonheur, c'était lorsque je traversais la rue pour retrouver Cabriole.

Nous étions tous les deux pensionnaires à temps plein, lui dans un haras en face de mon école, moi au collège. Prisonnier de cet horrible établissement, je trouvais refuge auprès de lui. Il me faisait rire et me consolait. Souvent, la nuit, je me blottissais contre lui ; il me protégeait en silence. Ce n'était pas de l'imprudence ; comme tous les chevaux quand ils sont en confiance, Cabriole savait se montrer d'une extrême délicatesse. Les chevaux sont capables de mille attentions, et Cabriole était un compagnon extraordinaire. Dès que je ne m'y attendais pas, il me gratifiait d'une petite lichette sur la joue. Comme ça. Pour rien. Juste pour me faire plaisir. Puis quand je le flattais, il secouait ostensiblement la tête pour marquer son contentement. Et il était joueur ; en liberté dans le manège, sans selle ni harnachement, il se laissait aller à ses délires. C'était merveilleux de l'observer. Si je lui lançais un ballon, il le renvoyait *illico* d'un coup de sabot. Parfois, il levait le cul brusquement en hennissant, juste pour s'amuser à vous surprendre. Je ne connais que les chevaux pour obtenir une telle qualité d'échange. C'était un vrai bonheur de partir en balade avec lui. Toujours prêt pour l'aventure, curieux, jamais fatigué. Comme au volant d'une Rolls, il suffisait, pour le guider, de le tenir du bout des doigts. Et pourtant, ce n'était pas une pointure : ni pedigree ni papier. Et puis Cabriole est tombé malade, atteint d'une orchite qui devait lui être fatale. Je sais qu'il a beaucoup souffert, car je l'ai accompagné toute la nuit. Il est parti au petit matin. J'ai beaucoup pleuré.

Après l'horrible établissement Albert de Mun, je me suis coltiné encore trois ou quatre lycées. Et notamment celui de Provins. J'ai beaucoup aimé Provins. C'est là que j'ai embrassé une jeune fille sur la bouche pour la première fois. Elle s'appelait Francine, et j'en garde un souvenir plutôt cocasse. Précisément, lorsque mes lèvres ont rencontré

les fils de fer de son appareil dentaire qui me cisailait la bouche. C'était la fille du principal. Comme elle était très sympa, elle me refilait en douce la clé de la salle de musique où, dans le silence et la solitude, j'ai commencé, à l'oreille, à chercher mes premiers accords de piano.

Après Francine, je me suis lancé à la conquête de Sylvie. Cette jeune fille me plaisait énormément. Le soir de la Saint-Jean, une grande reconstitution des fêtes du Moyen Âge se déroulait traditionnellement à Provins. De grandes tentes étaient montées pour l'occasion entre les feux de joie. Nous avions choisi cette date pour passer notre première nuit ensemble. C'était divin : le soir arrivait, nos cœurs battaient, nous nous tenions par la main... Nous étions déjà bien occupés sous notre tente quand, brutalement, la toile s'est soulevée : ciel, mes parents ! Comme j'avais un peu oublié de rentrer pour le week-end, ils venaient de se faire soixante-dix kilomètres pour me retrouver. Retour *manu militari* à la maison. La prochaine fois, ils réfléchiront à deux fois avant de m'inscrire dans un collège mixte...

Je suis resté une année à Provins. C'est à peu près le temps moyen de mes séjours, puisque étant un gros consommateur d'établissements scolaires, je pouvais difficilement m'y attarder plus longtemps. Pourtant, mes parents continuaient de poursuivre leur quête chimérique et désespérée : dégoter le collège où l'on me ferait bosser. Ça a dû leur coûter pas mal d'argent quand j'y pense.

À la suite de mes aventures érotico-médiévales, j'ai atterri à Saint-Maur. De nouveau chez les prêtres. Ce collège était célèbre pour sa chorale des Chœurs de Saint-François-d'Assise. Comment ai-je fait pour éviter la réquisition d'office ? Je n'ai pas la réponse. Ce que je sais, c'est qu'en deux temps trois mouvements, je me suis retrouvé à prendre mes repas avec la direction dans la grande cuisine. Le piano, comme souvent, m'avait permis d'obtenir ce petit traitement de faveur.

Grâce à la musique, très présente à chaque étape de mon enfance, j'avais appris à en maîtriser les secrets. C'était un piano droit, un Klein. Quand mon frère trouvait un accord, il me l'expliquait, et réciproquement. Nous avons fait notre apprentissage à quatre mains. Pourtant, contrairement à lui, je n'ai jamais été un bon pianiste, malgré les cours particuliers que mes chers parents avaient consenti à m'offrir. Je me souviens que ma prof de solfège appliquait les méthodes à l'ancienne. Rien de plus enquiquinant, de vous à moi ! Pendant toute la leçon, elle avait la manie de se balancer d'avant en arrière sur sa chaise. Forcément, un jour, je n'ai pas pu résister : j'ai saisi l'embrasse des rideaux, et je l'ai accrochée au dossier... L'effet produit dépassa mes espérances ! J'avoue que, dans ce registre, je n'étais jamais à court d'idées. Et Michel était encore pire, je crois.

Tous les deux, on a écrit pas mal de sketches vraiment marrants, ainsi qu'une pièce de théâtre intitulée : *La Tristesse de Pincho*. Du verlan avant l'heure !

Au collège Saint-François-d'Assise de Saint-Maur, j'étais très apprécié de mes profs. Surtout celui d'espagnol, qui m'avait vraiment à la bonne. Ce qui lui plaisait le plus, je crois, c'était mon sens de l'improvisation. En effet, lorsqu'il m'envoyait au tableau, je ne craignais pas d'inventer des mots pour ne pas rester en carafe. Ça faisait marrer tout le monde, et lui le premier. Mes petits camarades me remerciaient discrètement d'un sourire pour avoir eu le cran de faire les bêtises qu'eux n'osaient pas imaginer. Toute ma vie, j'ai aimé faire rire les autres.

C'est à Saint-Maur que j'ai passé mon brevet. Comme je l'ai miraculeusement réussi, je me soupçonne d'avoir triché... Je sortais du lot, surtout en français, en espagnol et en géographie. Ah, ça ! J'aimais beaucoup la géographie. Depuis que je suis tout petit, j'ai toujours voulu aller au Cambodge et au Laos. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être mes pseudo-origines tziganes me portent-elles d'instinct vers tout ce qui brille, et particulièrement les temples d'Angkor ?

Au cours de mes multiples expériences scolaires, j'étais plutôt occupé. Ma passion pour les chevaux me prenait beaucoup de temps, et mon père m'avait trouvé un petit boulot au *Franc-Tireur*. J'étais chargé de faire les résumés des matches de foot et de handball pour le journal. Je n'étais pas peu fier de l'écusson « Presse » plaqué sur ma mobylette ! Mes modestes dispositions en français m'avaient de surcroît permis d'obtenir un poste de correcteur. Et puis il y avait la musique.

Parmi les instruments que l'on pratiquait à la maison, il y avait une guitare. Comme pour le piano, j'ai fait sa conquête en solitaire. Inutile d'insister avec les cours particuliers : avec un peu de don et beaucoup d'oreille, l'apprentissage ne s'avère pas aussi ardu. Des années plus tard, je composerai d'ailleurs une bonne dizaine de musiques de film et près de cinq cents chansons sans être capable de placer une seule note sur une portée. Mais ça, nous y reviendrons. Je devais avoir une quinzaine d'années lorsque Michel et moi avons intégré un petit orchestre de jazz New Orléans, notre premier vrai groupe. Mon frère jouait du piano, moi de la guitare. Il y avait aussi un trombone, une trompette, une clarinette, une basse, une contrebasse et une batterie. C'était une formation assez importante avec laquelle nous avons même enregistré un disque, en direct, sur une belle galette de cire ; chaque fois que nous nous trompions, il en fallait une nouvelle. Ce groupe, c'était surtout celui des copains de mon frère, tous plus âgés que moi. Pourtant, du haut de mes quinze ans, je ne me débrouillais pas si mal. Nous avions dégoté quelques

engagements dans les collèges des environs. Je garde d'ailleurs un souvenir très particulier de notre concert à Chauny, près de Saint-Quentin. C'était à l'occasion d'une fête, dans l'enceinte d'une pension religieuse. On s'était tous donnés à fond, tout le monde semblait content. Au moment de ranger le matériel et de repartir, mon père s'est avancé vers moi : « Non, toi, tu restes ici. » Il venait de m'inscrire à l'internat, sans me prévenir ; tout avait été combiné dans mon dos. Ce n'était pas un temps où l'on parlait aux enfants.

Il faut croire que je l'avais bien mérité. Aujourd'hui, d'ailleurs, je me demande si, en collectionnant les conneries avec un tel acharnement, je ne l'ai pas un peu cherché. Je lui ai tout fait. Jusqu'à piquer la voiture familiale, et me faire gauler sur la route par mon propre père, stationné à un feu juste à mes côtés ! Bien entendu, je n'avais pas de permis.

Me voilà donc au collège Saint-Charles. Si j'avais acquis une certaine expérience de l'enseignement religieux, j'ai fait, à Chauny, la rencontre de drôles d'ecclésiastiques, avec de drôles de manies. Chaque fois qu'ils voulaient nous punir, nous devions nous déshabiller entièrement pour recevoir la fessée. Tout nu, sur les genoux. Bizarres, ces curés. Bizarre aussi le prêtre qui nous donnait un petit baiser sur la bouche au moment de nous endormir, et dessinait une croix avec son pouce sur nos fronts. Aujourd'hui, je m'interroge. Mais franchement, à l'époque, je n'ai jamais pensé à mal, mettant ça sur le compte d'une tradition qui avait dû m'échapper. J'étais un peu naïf.

Ma scolarité était ponctuée, pendant les grandes vacances, de séjours dans notre maison familiale de Tharon-Plage, en Loire-Atlantique. J'en garde un délicieux souvenir d'enfance. Cette grande bâtisse, plantée face à l'océan, a entendu résonner mes plus belles parties de rigolade. Elle avait été baptisée « Ciboulette », en référence à la fameuse opérette.

Chaque année, j'y passais un mois avec ma mère, sa sœur, mon frère, ma sœur, mon cousin Bonnecarrère – un très bon guitariste – et la grand-mère Blanche, la mère de ma mère. Elle était méchante, cette grand-mère-là ! Son truc, c'était de nous taper sur les doigts avec un couteau quand on se tenait mal à table. Bien plus tard, alors qu'elle était complètement gaga, nous l'avons hébergée dans la maison de Sucy. La pauvre, elle sortait en chemise de nuit dans la rue à n'importe quelle heure pour aller à la messe. Aujourd'hui, en revoyant ses photos, je m'aperçois que c'était l'archétype de la Bretonne parfaite. Il ne lui manquait que la coiffe. Très sévère, jamais de câlins. De toute façon, dans cette maison non plus, il n'y en a jamais eu, excepté peut-être pour les animaux. C'est quand même étrange ! Était-ce l'époque qui voulait ça ?

Quand j'arrivais à échapper à la vigilance des adultes, j'allais en

cache dans la petite église tenter d'obtenir de son orgue géant les harmonies que j'avais à l'oreille. Une fois, M. le curé m'a même sollicité officiellement pour accompagner une cérémonie de mariage.

On a passé de très bons moments dans cette villa. À se déguiser avec les vieux vêtements qui débordaient des grandes malles empilées au fond du garage, à rouler dans les dunes, à fumer en cache, à participer aux concours du *Figaro* sur les plages Mickey ; le grand délire ! Mais aussi à respirer l'odeur des pins, guetter les écureuils dans les branches, et s'enivrer du parfum du sable après l'orage. Je suis toujours en quête de l'odeur très singulière de cette maison : un mélange de gaz butane et de parquet ciré. C'était vraiment l'enfance.

Étrangement, ces douces pauses familiales ne tranchaient pas forcément avec mes séjours au pensionnat. J'avais le sentiment d'une continuité, avec tantôt des accalmies, tantôt des épreuves moins amusantes. La vraie raison à cela, c'est qu'une bonne fois pour toutes, j'avais décidé de me faire une vie belle. Bien des années après, j'ai toujours cette détermination. C'était ma façon de me préserver de toutes les horreurs du monde. La méchanceté de l'homme me mine. C'est aussi pour cela que je suis aussi bien à l'étranger : pas de téléviseur, de radio, pas de journaux, pas de souffrances. Combien d'années ai-je vécu ainsi ? Comme on était heureux ! Moi, j'essaie d'être sympa... Enfin, le plus souvent possible... De temps en temps, j'ai mes petits engagements. Je vais soutenir les pêcheurs de l'étang de Thau, le combat des femmes algériennes, ou la lutte contre le sida. D'autres fois, je m'implique dans des causes plus personnelles, en allant chanter pour ma copine Marjorie et son magnifique petit enfant qui est paralysé, car il faut trouver du fric pour le faire opérer aux Amériques.

Avant d'aller plus loin, et puisque j'évoque mon enfance, je voudrais accorder une place toute particulière à ma frangine et à mon frangin. C'est important.

Anne, ma sœur, eut une enfance tumultueuse, comme on disait dans la famille. À quatorze ans, elle roulait en Jaguar type E, avec un copain de vingt-cinq ans. Mon père et moi la regardions passer, lui au volant de sa Simca Aronde bleue, et moi, totalement ahuri, sur ma mobylette avec son beau macaron « Presse ». Puis, Anne se fit de plus en plus rare à la maison. Après quelques accidents de parcours, vers dix-sept ans, on ne la vit pratiquement plus. Loin de nous, elle poursuivait sa route, à Paris ou ailleurs, avec la même envie que la mienne de tout découvrir, et de se faire une belle vie. Elle y a réussi, en rencontrant notamment des musiciens comme Bernard Lubat – dont elle fut un temps la compagne –, ou Eddy Louiss, Claude Engel... À son tour, Anne devint chanteuse. En intégrant le groupe mythique des

Double Six, elle reprenait les standards de Count Basie, Duke Ellington, Charlie Parker et les autres. Son talent, sa bonne humeur et son goût pour la déconnade en firent une choriste de première. Toutes ces années, elle a mené la vie dissolue des Vassiliu, dépanné des musiciens sans ressources, logé les copines et distribué son argent à qui en avait besoin. Son bureau, c'étaient les clubs de jazz de la rue des Lombards. Ensemble, nous avons fait les quatre cents coups et plus encore, pas toujours racontables...

Je ne l'ai pas vue depuis cinq ans. Aujourd'hui, Anne vit à la Réunion, où elle enseigne le chant et encadre les groupes pendant leurs répétitions. À soixante ans, elle vit comme une jeune fille, au jour le jour. Elle me manque. Hier, j'ai tenté de la joindre. En vain. Je recommencerai demain. Je sais que je lui manque aussi.

Quant à mon frère Michel, il n'était jamais en panne d'une bonne idée ! Il avait inventé un jeu extraordinaire baptisé « Le Batchif ». À prononcer avec l'accent anglais ! Il s'agissait de faire entrer dans des buts imaginaires un vieux morceau de chiffon à l'aide d'un bâton. Un grand délire qui nous faisait mourir de rire, assis par terre sur les feuilles rousses des marronniers, que l'on fumait en cachette après le sport.

Lui aussi a eu sa part de « non-amour ». Adulte, il vit très peu ses enfants, ignorant jusqu'à leur lieu de résidence. Ces derniers sont devenus écrivains ou musiciens. Si mon frère composait des chansons, parfois à quatre mains avec mon cousin Bonnecarrère, c'est moi qui fus désigné pour les interpréter. Une première preuve de mon insouciance. Elle m'a parfois rendu carrément idiot et souvent donné des ailes pour me lancer dans des aventures insensées. Dans son jeu, mon frère avait beaucoup d'atouts : la peinture, la sculpture aux Beaux-Arts, aux Arts-Appliqués, mais aussi la guitare, le piano et l'écriture. Michel n'était pas un garçon comme les autres. C'était un poète qui suscitait l'admiration. Seuls Raymond Queneau ou Bobby Lapointe auraient pu, à part lui, revendiquer les vers d'Armand :

*C'était un pauv'gars qui s'appelait Armand
l'avait pas d'papa, l'avait pas d'maman
Son père était mort à treize ans
Un soir qu'il jouait dans la neige
Avec un tout petit serpent
Qu'il avait pris pour une asperge.*

Ou ceux d'Alice :

*Je me souviens des beaux dimanches
Que l'on passait dans le jardin*

*Où je la tenais par les manches
Puisqu'elle avait perdu ses mains
Et c'est la raison pour laquelle
On ne m'a jamais reproché
Simplement pour la bagatelle
D'avoir vécu à ses crochets.*

Enfants, nous inventions des sketches avant l'heure, sur les traces de nos idoles, Pierre Dac et Francis Blanche. Tous les dimanches matin, nous plaquions nos oreilles contre le poste de radio pour rire de leurs facéties. Déjà, nous semblions prédisposés pour le « loup-phoque » !

Lorsqu'il a atteint quarante ans, Michel s'est enfin lancé. En public, il chantait ses chansons, dans les bistrots ou les pianos-bars. Très discrètement.

Voilà dix ans qu'il est parti.

À son enterrement, nous avons suivi ses consignes, buvant et riant en douce comme on a pu. Mais chaque fois que je monte sur scène, au moment de reprendre toutes ses chansons dans un pot-pourri, son visage m'apparaît instantanément. Et je le salue.

Je sais bien que tous les deux, nous n'avons pas toujours fait ce qu'il fallait pour nous rejoindre. L'éducation... Je l'ai perdu de vue après son mariage. Il nous fut impossible ensuite de reprendre nos échanges là où nous les avions laissés. Nos vies étaient devenues tellement différentes. Je sais que nous nous reverrons. Regrets...

À la rentrée scolaire, je reprenais mes activités hippiques. J'ai effectué l'essentiel de mes classes d'équitation dans l'enceinte même de la caserne de Vincennes. Pour un premier club, celui-là était plutôt folklo : on y trouvait surtout des chevaux de révision, ceux des anciens spahis de la guerre de 40. Et puis les selles, il fallait voir le harnachement, rien que des vieux coucous ! Avec une bonne bande de copains et de copines, on se retrouvait régulièrement au manège. Le maître des lieux s'appelait M. Couillaud. Ancien adjudant de carrière, il était un peu picoleur – on peut le dire – et un peu cavaleur – on peut le dire aussi. À ceux qui venaient le voir pour « faire » du cheval, il assénait avec une autorité moqueuse que seul le boucher faisait du cheval. Chez lui, on « montait » à cheval. La méthode Couillaud consistait à dresser les bêtes autant que les cavaliers. Il prenait un malin plaisir à mater les deux comme au bon vieux temps.

Un beau jour, on l'a prié de quitter la caserne, réquisitionnée à d'autres fins : l'armée souhaitait y incorporer des chambrées de troufions, bien dégagés derrière les oreilles. Je sais de quoi je parle, j'en ferai moi-même partie quelques années plus tard. Nous avons

donc déménagé pour nous installer à quelques kilomètres, au cercle hippique du bois de Vincennes, à Nogent. Des écuries formidables d'une bonne trentaine de chevaux, équipées d'une grande piste ensablée et couverte pour l'entraînement.

Comme il n'y a pas trente-six moyens d'apprendre que de se taper les fesses pendant des heures, ce brave Couillaud nous faisait beaucoup travailler au manège : monter sans étriers, trotter, trouver sa bonne longueur d'étriers, apprendre à ne pas avoir mal, à ne pas se pincer les jambes... Après un certain nombre de tours, je peux vous dire qu'on était bien chauds !

Puis, lorsque le maître a estimé que nous avions acquis suffisamment de maîtrise, il nous a accordé la récompense suprême : des promenades en forêt. Le grand plaisir qu'il nous a fait là ! Pour moi, les allées cavalières du bois de Vincennes évoquent à jamais de merveilleuses sensations. J'aimais les belles pierres, l'architecture des demeures où, souvent, nos montures nous conduisaient. C'est sans doute grâce à elles que j'ai eu de bonne heure le goût des choses. Tout spécialement lorsque, aux vacances de juillet, nous quittions le club pour partir en stage. Alors là, c'était la fête. Nous étions tous du voyage, les trente cavaliers et leurs montures. Les parents semblaient ravis de nous caser pour l'été et nous, très heureux de quitter momentanément le noyau familial. Ce joyeux équipage comptait aussi bien des filles de notre âge, que des épouses aisées, rejointes le week-end par leurs époux. On buvait déjà pas mal, on fumait des Craven A et on se laissait draguer pour finir planqués dans les granges à se découvrir. C'est ainsi que je fus entraîné par Malou, une belle blonde de trente-cinq ans, qui fit mon éducation sexuelle. J'étais tellement sur les rotules que j'en étais venu à me cacher pour éviter qu'elle ne m'épuise davantage ! Je me prenais pour un grand. Un jour, son mari vint la chercher. En la voyant repartir, je sentis de la tristesse dans son regard.

Pour passer la nuit, les grandes bâtisses dans lesquelles nous débarquions étaient des plus simples. Nous devions souvent nous contenter d'un matelas par terre. Ce confort rudimentaire nous convenait parfaitement, compensé par la découverte de sites magnifiques, du château de Guermantes aux anciennes écuries du chocolat Meunier, à Noisiel. Mon coup de cœur à moi, c'était l'abbaye des Vaux-de-Cernay et ses balades dans la forêt de Rambouillet. À plat ventre au grand galop, nager à cheval dans les rivières et ces cavalcades insensées sur des chemins à pic. C'était divin.

Chez maître Couillaud, je peux dire que je me suis essayé à toutes sortes de montures : Adrar, Tifour, Couscous, Clairmatin... J'aime à me rappeler leurs noms. Surtout Clairmatin. Ah ! lui, c'était mon copain. Il avait été confié au club par des particuliers pour le

faire travailler. De fait, on ne le mettait pas entre toutes les mains. C'était un cheval plutôt costaud. J'ai toujours préféré les gros chevaux : on a plus de place pour faire le con ! Si Clairmatin était un amour avec moi, avec certains de ses congénères, ce n'était pas la même rengaine.

Dans la famille des « bien-barrés », Couscous occupait une place de choix. Celui-là, quand il se mettait à tracer la route, rien ne pouvait plus l'arrêter. Dès lors, vous n'aviez qu'à attendre que ça se passe, en vous accrochant à ce qui vous tombait sous la main. Une crinière, une rêne, un cou : tout était valable pour retarder le moment de vous casser la gueule. Au cours de l'une de nos promenades dans les allées du bois, Couscous a eu un grain... et s'est mis à foncer droit sur la route nationale. Heureusement pour moi, il a eu la bonté de la prendre dans le bon sens. Secoué comme un pantin au milieu du trafic, je me cramponnais de toutes mes forces, en espérant ne pas finir aplati sur une plate-forme d'autobus. Quand j'y repense, c'était fou de faire courir de tels risques à des gamins. Surtout que les fers glissant sur le macadam, j'ai manqué de m'étaler mille fois. Finalement, « ma folle monture » a bien voulu piler juste devant son box. L'expérience devait m'enseigner l'une des règles essentielles de l'équitation : plus on se crispe sur un cheval, plus il risque de vous le faire payer cher.

Jangada aussi m'a emmené très loin. Une jument belle comme tout, mais complètement cinglée. D'ailleurs, le maître le savait très bien ; il menaçait de nous la faire monter si nous ne lui donnions pas satisfaction. Jangada, c'était la punition. Dès que vous entriez dans son box pour l'équiper, elle se couchait, histoire de prouver sa « bonne volonté ». Le ton était donné. Un 15 août, toujours sur la route nationale de Rambouillet, je me suis offert avec elle une belle frayeur. Nous étions cinq ou six à nous promener tranquillement, quand, je ne sais toujours pas pourquoi, elle s'est emballée. À deux mains, j'ai agrippé la rêne gauche pour la faire stopper net en lui tordant la tête. Je sentais son museau souffler sur mes genoux, mais, malgré cette posture incroyable, elle galopait encore. Puis ce qui devait arriver arriva : Jangada finit par tomber, me traînant sur le bitume sur une bonne centaine de mètres. Je ne l'aimais pas tellement...

Chez maître Couillaud, il y avait ceux qui venaient une fois par semaine, et les autres qui, comme moi, y avaient pris leurs quartiers presque toute la semaine. J'avais un copain qui jouait les cow-boys. Il se faisait appeler Johnny. Moi, c'était Pedro. J'aimais bien Pedro. Ça sonnait mexicain et, sans doute, j'avais déjà envie de me singulariser. Ça annonçait la moustache ! Tout naturellement, à quatorze ans, j'accédai au statut d'aide-moniteur pour débutants. Avec succès,

j'avais passé les fameux degrés qui confèrent – en principe -plus de confiance en soi, et autorisent à surveiller et à assister son prochain. Comme d'habitude, je ne savais pas exactement où le cheval allait me mener. Ma vie me plaisait telle quelle ! Le cheval me permettait d'être admis dans des cercles de notables ou de passionnés. Je ne gagnais pas ma vie pour autant, mais je tentais d'améliorer mon existence grâce à l'équitation. De jolies femmes venaient assidûment prendre leurs leçons, et comme elles avaient une trouille folle, mes camarades aides-moniteurs et moi faisions d'elles ce que nous voulions. Quoi de plus humain qu'essayer de plaire au type qui va vous éviter de tomber ? Il suffisait de faire claquer un peu la chambrière, et hop ! ces dames nous vouaient une reconnaissance éternelle.

Pour la première fois, je ne figurais plus parmi les cancre. On prenait mon travail au sérieux, mieux, on me faisait confiance. Forts de cette nouvelle responsabilité, nous, le groupe des « bons », avons même été autorisés à faire les reprises à la place du maître. Il s'agissait de diriger le travail du manège, selon un cadre extrêmement précis. Avec ma chambrière, je donnais la cadence : au pas, au trot, changement de main, au trot sans étriers, etc. Toute une chorégraphie à respecter scrupuleusement si l'on veut progresser.

En toute logique, cette étape me conduisit à participer à mon premier concours. C'était une grande victoire car, chez maître Couillaud, seuls les propriétaires avaient cette chance. À l'exception de sa femme et de sa fille. À nous, on refilait surtout des chevaux d'école sans grand talent. Malgré tout, mon jour de gloire finit par arriver. Si mes performances restent assez floues dans ma mémoire, je garde un souvenir émerveillé de ces journées particulières. Très excité à l'idée de frôler tous ces champions, je me faufilais dans les paddocks en ouvrant bien grand mes yeux et mes oreilles. Bien entendu, les jeunes cavaliers que nous étions ne gagnaient jamais d'argent, tout juste une belle plaque en métal et un bouquet de rubans pour l'oreille du cheval. Mais par le biais de ces compétitions, les petits pouvaient côtoyer les grands, et cela suffisait à nous combler.

Parallèlement aux concours hippiques, il y avait ce qu'on appelait les « concours de puissance » : en deux mots, ils récompensaient le cavalier qui sautait le plus haut. Une seule fois, je fus déclaré vainqueur, grâce à une superbe jument baptisée Ambre. Ensemble, nous avons franchi la barre des un mètre soixante-dix ! Je n'étais pas peu fier.

On l'aura bien compris, ces petites manifestations me permettaient, une fois encore, d'ouvrir les portes d'un monde *a priori* inaccessible. Or, pour tenter sa chance, il fallait d'abord dégoter le bon cheval. C'est-à-dire le propriétaire qui choisirait de miser sur vous. Régulièrement, ces messieurs venaient assister à nos séances de

travail. Il s'agissait alors de ne pas manquer son affaire, car l'heureux élu se voyait embarqué dans une aventure aux multiples avantages. Non seulement nous percevions une petite rémunération, mais, cerise sur le gâteau, un lad était mis à notre disposition, nous dispensant de toute la préparation du cheval. La belle vie ! Ainsi je passai six bons mois à Montfermeil, chez un médecin, pour m'occuper de l'un de ses champions. La famille était très sympa. Je me demandais simplement où était pour elle l'intérêt d'avoir un cheval, si c'était pour le faire monter par un autre. Moi seul en profitais, et, en échange, on m'offrait un salaire avec, la plupart du temps, le gîte et le couvert. Quelque chose m'échappait dans cette histoire... Plus tard, je compris que le plaisir de voir évoluer son propre animal n'avait pas de prix.

Tandis que je poursuivais gentiment ma route au milieu des chevaux, je vis débarquer au cercle, un beau jour, Roger Pierre, Jean-Marc Thibault, Darry Cowl et Jean Richard. Engagés tous les quatre dans un western, ils étaient venus apprendre quelques rudiments d'équitation.

Non content de leur mettre le pied à l'étrier, j'avais souvent le plaisir de les croiser au bar, après la reprise. J'étais très admiratif de leurs talents, de leurs jeux de mots, de leurs improvisations. La France devait à cette bande de rigolos de l'avoir sortie brillamment du ronron de la télévision, qui n'en était qu'à ses balbutiements. Mis à part Pierre Dac et Francis Blanche, alors à leur apogée, cette petite troupe d'auteurs et de comédiens sortait de l'ombre grâce à leurs sketches très originaux et très drôles.

Sans en avoir l'air, j'étais déjà un peu attiré par le vedettariat. Roger Pierre et Jean-Marc Thibault sur scène, c'était inouï. Quant à Darry Cowl, son *Triporteur* venait de cartonner, et il nous faisait mourir de rire. Tous ces artistes figuraient parmi les grandes stars de l'époque.

Nous étions plusieurs moniteurs sur le coup, mobilisés à plein temps pour faire tenir tout ce beau monde sur une selle. Le contrat était simple – façon de parler : il fallait qu'ils ressortent du manège en sachant galoper et arrêter un cheval. Ça leur a pris un certain temps... Il faut dire que leurs montures n'étaient pas, comme maintenant, spécialement entraînées pour le cinéma.

Contrairement aux autres qui avaient tous un petit boulot – ou un grand intérêt pour les études –, je passais l'essentiel de mes journées à Nogent, au cercle hippique du bois de Vincennes. La musique ne m'ayant jamais quitté, je conservais, dans mes cahiers, des petites chansons rigolotes que je gribouillais à l'occasion. Un jour, sur le ton de la confidence, j'avouai à Jean-Marc mon penchant pour l'écriture et la composition. Il se montra particulièrement attentif, et

m'invita à lui faire une petite démonstration. Je le fréquentais un peu plus que les trois autres. Un soir, je pris enfin ma guitare et mon courage à deux mains, et me lançai pour la première fois en public au café du cercle hippique. L'auditoire semblait séduit. En tout cas, il ne s'est pas enfui en courant ! Très persuasif, Jean-Marc me proposa dans la foulée de venir assister au spectacle qu'il donnait avec Roger à L'Amiral. Situé en haut de l'Étoile, ce cabaret réunissait les plus grands comiques de la place de Paris. La pièce, à cinq personnages, faillit me faire mourir de rire. Sur mon petit fauteuil, je me demandais comment des gens pouvaient être aussi drôles. Inconsciemment, j'étais sûrement un peu parti pour faire l'artiste. Mais c'était la faute de Jean-Marc, aussi ! Ses conseils bienveillants avaient fait naître en moi cette étrange vocation. « Si tu as la passion, disait-il, il faut y aller ! » Être une vedette : quelle belle vie ! J'avais tellement envie d'être aimé. Chanter mes chansons en public avait déclenché en moi une minirévolution. Alors que je n'avais pas spécialement de projets pour l'avenir, ça m'avait complètement chamboulé. J'avais déjà la grosse tête !

Les chansons, je m'y étais bien essayé avec un copain aux terrasses des cafés. Mais de là à m'engager sérieusement dans le métier, c'était une autre histoire !

Lorsque maître Couillaud décida de prendre sa retraite, pour s'installer dans la vallée de Chevreuse, nous eûmes tous le cœur bien serré. Nous étions un peu inquiets aussi de voir à quelle sauce son successeur allait nous manger. C'est ainsi que nous avons fait la connaissance de M. Blanc.

C'était un gentil gars. Également ancien militaire de carrière. Rigolo, plutôt rougeaud, et fumeur de pipe, il se baladait toujours accompagné de sa petite femme. Malheureusement, on lui a vite demandé de quitter le magnifique club de Nogent. Nous l'avons tous suivi sur un petit morceau de terrain, au cercle hippique du haras de Joinville. Tous les garçons brûlaient d'amour pour les yeux de Zana, une belle Sévillane inabordable pour les choses du cœur, mais toujours partante pour l'apéro et la rigolade.

Définitivement peu concerné par l'enseignement que l'on tentait de m'inculquer au lycée, je consacrais l'essentiel de mes activités à l'équitation, qui m'apporta certains titres de gloire. J'étais toujours à Joinville lorsque je fus sélectionné pour intégrer une équipe de France junior, constituée à partir des meilleurs éléments de chaque club. Mes moniteurs m'avaient élu, avec trois autres cavaliers, pour participer, après éliminatoires, au fameux Jumping de Paris au Grand Palais. L'endroit le plus fabuleux qui soit. C'était magnifique. Il y avait des Espagnols, des Anglais et des Hollandais. On était tout mômes, et on

tremblait dans les gradins lorsque le speaker annonça le nom de nos idoles qui s'avançaient sur le terrain : le chevalier d'Orgeix, Pierre Jonquière d'Oriola, le Brésilien Nelson Pessoa... Mais aussi Bambi Santerre, le premier Noir que je voyais sur un cheval : c'était le must !

Au cours de toutes ces années, je fis à peu près le tour de toutes les disciplines de l'art équestre. Allant même jusqu'à endosser la casaque de ce que l'on appelait les « jockeys d'occasion ». Il s'agissait de courir en gentleman dans des courses non officielles, mais que les bookmakers observaient de près.

Je n'ai jamais imaginé faire carrière. L'équitation me permettait de vivre sans emprunter d'argent. De manger et de dormir en bonne compagnie, sans toutefois m'attarder chez les propriétaires. Je veillais scrupuleusement à ne pas traîner aux tables et à ne pas l'ouvrir quand il ne le fallait pas. Ça, je n'y suis pas toujours parvenu... J'essayais simplement d'échanger mes talents contre une vie un peu plus belle. Le cheval n'a jamais été une fin. Juste un moyen de poursuivre mon but, à savoir : me faire plaisir sans trop réfléchir.

M'ayant libéré de l'Éducation nationale après un ultime échec dans une énième boîte à bac, mes parents trouvèrent une nouvelle astuce pour me faire turbiner avant mon service militaire. Ces braves gens tenaient absolument à ce que je me lève aux aurores et ne glandouille pas toute la sainte journée. Ils m'ont donc fait engager chez un entraîneur de chevaux de trot, M. Johnny Chiriacos.

La tâche était rude, mais rien ne m'ennuyait vraiment. C'est encore pareil aujourd'hui. Je devais me lever à cinq heures du matin, puis enfourcher ma mobylette et filer pour démarrer mon boulot de palefrenier à six heures pétantes. Je commençais par nourrir les bêtes. Ensuite, je poursuivais avec le nettoyage des boxes, le dépôt des crottins sur l'énorme tas de fumier dans la cour, avant de terminer par donner un coup de brosse aux chevaux et atteler les premiers dont j'avais la responsabilité.

Dès sept heures, dans le froid et le brouillard, je me tenais sur la piste ronde, avec le premier lot qui partait trotter pendant une heure. Puis, je rentrais et je changeais de cheval. Chaque garçon d'écurie en avait quatre à sa charge. Neuf heures sonnaient alors la pause casse-croute-café-calva. Puis, jusqu'à treize heures, nous passions les jambes de nos protégés au jet, avant de les panser. Après seulement, je pouvais rentrer chez moi.

Le trot n'est pas une allure naturelle pour les courses. Pour parvenir à leurs fins, les entraîneurs utilisent des harnachements un peu spéciaux qui maintiennent en l'air la tête des chevaux. Comme l'animal a besoin de voir ses jambes pour courir, il est obligé de les lever plus haut, et, dès lors, se met à trotter. Le stratagème peut sembler un peu barbare, mais les montures auxquelles il s'applique

sont des athlètes de haut niveau !

Comme je venais de l'équitation classique, j'avais aussi été embauché pour remettre les trotteurs moyens « vers le bas ». En langage profane, je devais les remettre en liberté la tête vers le bas pour les habituer de nouveau à galoper. Ainsi corrigés, ils pouvaient devenir chevaux de promenade ou d'obstacle.

Avec mes bottes et mes culottes de cheval, j'étais un peu regardé de travers par mes collègues palefreniers. Il faut dire que leur vie n'était pas très gaie. Mes chers camarades ont appris que je bénéficiais de menus avantages : je connaissais le patron, ce qui m'avait valu d'avoir le poste, et il me donnait de l'argent de la main à la main. Bref, mon cas s'aggravait de jour en jour... Jusqu'à un beau matin, où, excédé, le gars qui avait l'habitude de faire l'entraînement à mes côtés m'a foncé dessus avec sa fourche. Je dois dire que j'en ai pris une bonne !

La dernière fois que j'ai pu avoir des chevaux, c'était dans notre maison du Gers dans les années quatre-vingt-dix. J'avais deux Andalous. L'un d'entre eux, Diablo, était énorme, près de huit cents kilos. Même Laura, ma femme, qui en principe a peur des chevaux, s'est bien amusée avec lui. Dans son enclos, c'était le roi de la baballe. Le seul détail auquel je n'avais pas réfléchi, c'est que je ne pouvais pas le monter tant son gabarit était impressionnant. Pour réussir à grimper dessus, j'en suis venu à me construire un petit banc. Malheureusement, depuis notre déménagement, j'ai dû me priver de leur compagnie. Trop de travail au quotidien. Mais leur présence me manque et je ne dis pas qu'un jour... D'ailleurs, j'ai repéré un petit pur-sang égyptien en quête de propriétaire !

Mais toi si tu pars

Mon cher Pierre,

Le temps passe trop vite et on ne s'entend plus avec ton père. J'ai un ami sincère que tu connais, c'est Roland. Je quitte la maison aujourd'hui et m'en vais habiter avec lui. Ne m'en veux pas si je ne suis pas auprès de toi. Ma décision a été dure à prendre à cause de vous trois, mais c'est fait. Je veux du bonheur pour nous tous.

Je t'embrasse très fort.

Maman

Grâce à un beau mensonge sur mes années d'études, on m'avait accordé un sursis. Un matin de 1955, j'étais convoqué d'urgence à la caserne de Montlhéry. Mon père, médecin pourtant, avait refusé de me faire réformer. En fait, il me fichait dehors, j'en avais trop fait. Nous ne savions pas que j'allais partir en Algérie. En France, on appelait ça « les événements ».

Le père de mon copain, qui faisait de l'import-export de poulets, avait réussi lui : son fils restait à Paris et pouvait rentrer chez lui tous les soirs.

Je devais, en principe, entamer les festivités par deux mois de classes. Or, à peine avons-nous eu le temps d'apprendre à nous mettre au garde-à-vous, qu'un avis de la plus haute importance fut placardé dans la cour : la classe 58 1 B devait se préparer à embarquer pour l'Algérie dans un mois. Ce n'était plus de la rigolade, mais la mobilisation générale. Peu importait qu'on ne sache pas par quel bout attraper notre fusil, on nous envoyait à la guerre. Nous faire tuer tout simplement. Et dire que quelques semaines auparavant, j'avais refusé le septième ciel à ma petite fiancée !

À l'époque, je fréquentais une jeune fille depuis près d'un an. On se tenait par la main, je lui touchais un sein de temps en temps, mais rien de plus. Au cours d'une permission, tandis que nous étions allés pique-niquer en forêt, elle décida que le moment était venu de nous

offrir l'un à l'autre. Je refusai. Sincèrement, je pensais qu'il était préférable d'attendre que je revienne et que l'on se marie. Résultat : elle a épousé Johnny, mon meilleur ami. J'avais peut-être commis l'erreur de la lui confier pendant mon absence...

Dernière permission avant l'Algérie à la caserne de Montlhéry. Tandis que les mères, par dizaines, serraient leur enfant dans les bras et que les pères détournaient les yeux, je me tordais le cou pour apercevoir ma famille. En autocars, en voitures, il en venait de partout. Mais pour moi, personne. Je n'arrivais pas à imaginer que mes parents puissent me faire une chose pareille. D'accord, je ne leur avais pas rendu la vie facile, mais tout de même, je n'étais ni un voleur ni un criminel !

Enfin, un soldat de faction quitta sa guérite et me tendit cette lettre. J'ai aussitôt reconnu la belle écriture de maman. On m'avait abandonné et j'ai su, dès cette seconde, que je ne pourrais plus compter que sur moi-même.

Depuis l'enfance, l'envie d'aller voir ailleurs me titillait, j'étais donc plutôt content de découvrir l'Algérie. Ce départ n'avait rien d'une catastrophe. Nous étions tous très crédules. Comme des centaines de mômes, j'ai embarqué à Marseille. Sur le quai, je fus très content de retrouver un vieux copain magicien. On l'appelait « la Fleur ». À cinq heures du soir, nous avons largué les amarres pour une traversée paisible. Le voyage fut très agréable. Douze heures plus tard, Alger se détachait dans la lumière du petit matin, c'était beau. « La Fleur » est mort trois jours après.

Avant de quitter le bateau, on nous remit à chacun une plaque de métal numérotée à porter autour du cou. Selon les affectations, les uns continuaient vers les Aurès, les autres, comme moi, vers Constantine. Ce n'étaient plus « les événements », c'était la guerre.

Fort de ma petite expérience au *Franc-Tireur*, à la question : « Que faisiez-vous dans le civil ? », j'avais répondu « journaliste ». J'ai donc été envoyé au service photo, rattaché à la Compagnie d'action psychologique. Une bonne planque qui nous laissait pas mal de liberté et de quoi se faire un peu de blé en tirant le portrait des potes.

Le boulot, en revanche, était moins rigolo : il fallait photographier des tas de cadavres afin de réaliser des affiches encourageant à rallier l'armée française. Je n'étais pas fier de participer à cette propagande. Ça me mettait dans la révolte. Les jours passaient, et la cruauté des hommes me prouvait qu'ils avaient décidément beaucoup d'imagination : charniers, mutilations en tout genre... je devais m'y coller jusqu'à l'écoeurement. Mais pas question de se plaindre ! Nous savions que, comparée à d'autres, notre situation n'était pas aussi pénible. Pourtant, je supportais de plus en plus mal

d'être commandé par des bons à rien. Certains d'entre eux affichaient fièrement leur appartenance à cette compagnie. Ils en avaient plein la bouche, les imbéciles ! Ces soudards qui jouaient aux hommes mais pouvaient aisément être amadoués ; trois pièces suffisaient pour obtenir d'eux ce que l'on voulait. Alors, une nuit, j'ai pris mes armes à moi, et j'ai écrit une chanson, *La Femme du sergent*. « J'étais dans les rizières, j'avais deux hommes à moi. L'un tenant la bannière, l'autre me tenant moi... » Bien entendu, je n'ai pu résister longtemps à l'envie de partager ma chansonnette avec mes petits camarades. Y compris les plus gradés. Quand il y a une connerie à faire... Avec trois copains, nous avons emprunté un magnétophone, afin d'enregistrer mon œuvre sur cassette. L'une de nos missions consistant notamment à abreuver les villes et les villages de slogans pro armée française, nous avions à disposition une vingtaine de haut-parleurs...

C'est ainsi que *La Femme du sergent* connut, dès ses débuts, un succès international. Quelques années après, elle sera censurée en France.

Si je me doutais bien que ma petite plaisanterie allait mal finir, la question était de savoir comment. Je n'ai pas eu à attendre bien longtemps. Convoqué au mess des officiers, transformé pour l'occasion en tribunal bidon, je fus accueilli par une brochette de colonels et de généraux « emmédallés » finissant leur déjeuner. Drôle de procès – ils ont commencé par me demander de chanter ma chanson. Pas de problème. Comme sur n'importe quelle scène de n'importe quel cabaret, je m'exécute. Ça les a fait rire ! Ils étaient tous pliés !

Mon capitaine, lui, a très mal pris la chose. Vexé de voir que mon humour avait plu, il me l'a fait payer comptant : un mois de prison ! Voilà un type qui aimait bien punir. Francesci était un beau salaud, pas un mec bien...

Puis les choses se compliquèrent pour nous. La guerre, fallait la faire ! Nous étions la seule compagnie sans armes... Totalement désarmée. Notre première mission consista à investir un petit village appelé Collo. Installés sur la plage, nous devions observer et débusquer d'éventuels hommes porteurs d'armes. Le dimanche, les pieds-noirs venaient se baigner à l'autre bout, on surveillait plutôt les filles en maillot. Finalement, ce n'était pas très compliqué, à condition d'éviter les coups de feu.

Un soir, on a eu très chaud, mais vraiment... Alors que nous étions tranquillement installés devant un film sous la tente du ciné-club, on entendit le crépitement de mitraillettes, le lieutenant cria « tout le monde à terre » puis, une fois la fusillade terminée, il lança une fusée éclairante et nous avons rampé dans l'ombre pour rejoindre nos tentes. Là, on s'est rendus compte que les balles avaient été tirées

à hauteur de lit... On avait failli y rester !

Les jours passaient. Plus que vingt-quatre mois à tirer. Il fallait avoir le moral et moi je l'avais ! Heureusement, je faisais des progrès en photo, je me mettais par-dessus un mort, le photographiais en gros plan et ensuite lui fermait les yeux. J'en ai vu, des charniers, avec des mecs la tête tranchée, la bite dans la bouche, coupée au coupe-coupe : le FLN réglait leur compte aux collabos. J'ai déchiré ces photos avant de rentrer, décidé à mettre une croix dessus.

À Collo, j'avais du temps pour écrire et faire des montages photo avec mon copain Guy Roblin, photographe professionnel, qui a toujours sa boutique à Granville. Les pieds-noirs, toujours très accueillants, nous invitaient chez eux pour boire l'apéro. La famille Benabou m'avait donné la guitare accrochée au mur de leur salon, j'avais rafistolé les cordes avec du fil de pêche et j'arrivais à sortir quelques accords. On chantait, ils faisaient les chœurs, tout ça en s'envoyant des momies d'anisette ou de cristal.

Gonflé, je m'étais arrangé pour emmener avec nous le piano du mess sous-officier de Constantine. Tous les soirs à dix-huit heures, je faisais mon piano-bar et j'étais respecté. J'étais le seul à avoir la clé du piano. Un jour, j'avais laissé la clé dessus et j'entendis quelqu'un en jouer. Je m'apprêtais à l'engueuler, mais ce pianiste n'était autre que Jean-Pierre Sabbard, un musicien de jazz que j'avais vu jouer à Paris au Blue Note aux côtés de Sarah Vaughan. Quel régal ! Ce soir-là, il m'a fait fumer de l'herbe. J'appris ainsi qu'il était dans notre compagnie et travaillait aux transmissions.

Quarante ans plus tard, Jean-Pierre a réalisé avec bonheur mon album *Parler aux anges*.

La mission achevée, on reprit la route de Constantine, huit camions 4x4, le camion Labo photo, deux Jeep et un command car. Convoi léger qui nous permettait de nous déplacer souvent. D'instinct, à Constantine, j'allai au Casino voir s'il y avait des musiciens. Il y avait là un demi-queue Pleyel sans pianiste. J'ai donc joué quelques accords et le patron m'a engagé pour une heure tous les soirs, cinquante francs de l'heure. À dix-neuf heures je courais au Huit, un bordel réputé, très fréquenté par les soldats, où j'étais aussi engagé pour une heure contre deux whiskys ou une fille. C'était drôle de voir ces dix filles en culotte et soutien-gorge en train de tricoter...

En vérité, je ne connaissais que sept ou huit morceaux que j'arrangeais à ma façon. Je m'étais fait copain avec une petite Parisienne de la Bastille avec qui on rigolait bien.

Il suffisait de rentrer pour l'appel de vingt et une heures, mes vêtements de civil planqués dans un arbre assez loin du camp. Au casino, je rencontrais une jolie fille qui était venue me parler avec ses

amis. Elle m'invita à son anniversaire. J'y suis allé avec un copain, on s'est très vite intégrés. Au petit matin, je me roulais dans les plumes avec elle. J'étais bien dans son lit. Elle faisait des super petits déjeuners. Trois jours passèrent ainsi, dans la douce chaleur de ses caresses. Je ne voulais plus rentrer, déjà j'étais déserteur. Mais le sort en décida autrement. Un jour, je me promenais tranquille dans la ville, sous les jolies arcades, une patrouille de militaires me contrôla. Bien sûr, je n'avais pas de papiers, pas plus qu'aujourd'hui d'ailleurs, et comme j'étais déjà recherché... Adieu, câlins, cafés, croissants, oranges pressées et les yeux d'Isabelle !

On me conduisit directement en prison. Une tente en plein soleil, gardée par un prisonnier algérien, ex lieutenant du FLN avec qui je suis devenu ami. Un mois après, je réintégrai ma compagnie et recommençai mes conneries.

Nous voilà repartis en mission, avec ma Compagnie d'action psychologique, sans grenade, sans mitraillette, sans revolver, sans armes... Juste nos photos à la con qui faisaient peur à tout le monde.

Un après-midi, sur la plage, alors que nous draguions les filles avec mon copain Guy, j'ai rencontré Martine, une petite blonde très vive, bien balancée, qui m'emmena dans sa maison. Nous étions en plein amour, lorsque quelqu'un frappa à la porte d'entrée, une voix disait : « Martine ! Ouvre ! » C'était la voix de mon capitaine, elle était sa maîtresse. Mon amoureuse me fit entrer nu dans un placard, ce qui fut pour moi le début d'une grande carrière. C'est bien de ne pas être trop grand pour se planquer dans les placards !

Pour me coincer, ce capitaine que je détestais m'a nommé majordome, je devenais son larbin : laver ses chaussettes, ses slips, faire son lit, balayer, laver par terre, une vraie cosette... Il réussissait enfin à m'humilier !

Pour en finir, il m'envoya seul dans un camp de parachutistes de la Légion étrangère, où on devait m'apprendre la discipline et me foutre la trouille.

Entouré de ces mecs, imprévisibles, rasés nickel, tatoués et alcooliques, l'heure n'était plus à la rigolade. Un jour, ils m'ont fait grimper sur un piton avec un fusil chargé. En contrebas, une femme marchait tenant un enfant par la main, j'eus l'ordre de les abattre. Avoir au bout de son fusil un enfant et sa mère... « Tire ! Allez ! Tire ! Tu ne vois pas qu'elle transporte des grenades ! » J'ai tiré en l'air. Ce fut l'un des pires moments de ma vie, de mon enfance plutôt. Pas un mot de la part des légionnaires, juste une petite tape sur l'épaule, objectif atteint, je l'avais eu, ma trouille.

Cette Algérie me paraissait interminable. Trente mois dont deux de prison et un de cellule, j'ai vraiment cru ne jamais m'en sortir. Le billet retour a fini par arriver. Me voyant partir, mon capitaine m'a dit : « Les grands espaces vous manqueront, Vassiliu. » Enfin une parole sensée...

Pourquoi moi ?

À peine revenu dans la maison désertée de Sucy, mon père me prit entre quatre yeux, m'informant qu'à partir de maintenant, c'était chacun pour soi. Les encouragements de Jean-Marc Thibault avaient fait leur chemin ; je me décidai donc officiellement à faire le chanteur. L'écriture et la composition devinrent mes activités favorites. Avec mon frère, ou en solitaire, je m'y consacrai intensément.

Pour les habitants du coin, La Varenne-Saint-Hilaire, sur les bords de la Marne, s'apparentait à une Côte d'Azur en miniature. Ses belles villas respiraient le luxe, démontrant que l'argent avait bien une odeur. La bande que je fréquentais alors avait installé ses quartiers au Beach, la piscine-restaurant du quai Winston-Churchill. Bien planqués dans un coin de la salle, nous étions une dizaine à partager joyeusement nos journées entre parties de ping-pong et « bœufs » improvisés. Je découvrais alors le pouvoir insoupçonné des guitares sur le cœur des jeunes filles... Mouloudji et son *Petit Coquelicot* berçaient nos après-midi, tandis que Trenet et sa *Nationale 7* nous menaient à des golfes clairs, comme autant d'invitations au bonheur. Le « Fou chantant » habitait avec sa mère, à trois cents mètres de là, une villa cossue, généreusement parée de géraniums en plastique. Tout tremblants devant son portail, nous n'osions espérer l'entrevoir un jour. Pour moi, le rêve devait pourtant devenir réalité. Ma carrière était déjà bien engagée lorsque je me risquai un soir dans sa loge, juste avant l'un de ses récitals à l'Olympia. « Monsieur Vassiliu ! J'aime beaucoup votre *Maison d'amour* ! » Un tel accueil me débarrassa immédiatement de mes angoisses. Puis, me prenant le bras, il enchaîna : « Si vous le voulez bien, je vous emmène faire un tour de pâté de maisons. Je suis mort de trac, ça va me détendre. » Nous voilà donc partis, bras dessus, bras dessous, pour une petite balade du côté du boulevard des Capucines.

Il fut bien compliqué de convertir mes amis à ma passion dévorante pour le jazz. Moi qui en avais été nourri dès le biberon,

j'imaginai, naïf, qu'il me fallait initier les profanes. Un soir, je débarquai au Beach avec mon disque de Clifford Brown sous le bras, persuadé de scotcher l'auditoire. Ils ont détesté à l'unanimité !

Grâce à mes parents, la maison swinguait depuis toujours. Ah ! La *Petite Fleur* de Sidney Bechet... Au lycée, j'avais inscrit tous les noms des jazzmen que je connaissais sur l'espèce de toile qui me servait de sac de classe. De quoi passer pour un extraterrestre auprès de mes copains ! C'est donc en solitaire que je devins, très tôt, assidu des clubs parisiens, pour décoller sur les impros de Charlie Parker ou les orchestrations géniales du maître Mingus. Cet engouement devait même me coûter une guitare, au Blue Note, on me la vola sur la plage arrière de ma 2 CV, lors de sa toute première sortie ! Heureusement, le jazz me réserva d'autres surprises, bien plus agréables. Comme cette virée au Living-Room, où, le whisky soda aidant, je m'avançai vers la scène sur l'invitation de Sanson François, le poète du piano en personne ! Mon verre à la main, je vins m'asseoir à ses côtés sur le tabouret. Et voilà comment je peux affirmer aujourd'hui avoir pratiquement exécuté un quatre-mains avec le poète lui-même buvant dans mon verre !

Brassens, lui, remuait tout le monde. Évoquer ainsi la maréchaussée, le pouvoir sexuel du Gorille ou les jeux érotiques de Margoton nous semblait, avant lui, unimaginable. Ses compositions, que certains crétins taxaient de simplistes et de répétitives, enchaînaient accords augmentés sur accords diminués, dignes des plus subtiles mélodies brésiliennes. Avec mon copain d'enfance, Jacques Dunaire, nous les connaissions sur le bout des doigts. Nous avions tout juste seize ans, lorsqu'une séance de dédicaces fut organisée chez Chanteclerc, le disquaire du boulevard Saint-Michel. Une file interminable s'étirait ce jour-là au quartier Latin. Fébriles, notre photo à la main, nous avons sagement attendu notre tour. À l'idée d'approcher, ne serait-ce qu'un instant, l'individu que l'on vénérât le plus au monde, nos cœurs s'emballaient !

Du Beach au Petit Conservatoire de la chanson, il n'y eut qu'un pas. Je le franchis tout naturellement, sachant que Mireille, seule, détenait le pouvoir de précipiter mon destin. Ce fameux professeur pouvait se montrer très désagréable, mais jamais longtemps. Elle avait ses humeurs. Au piano, toutefois, ce petit bout de femme mettait tout le monde d'accord, inspirée par Gershwin et les autres, avec un swing inimitable. Pour bénéficier de ses précieux conseils, il fallait simplement se pointer tous les jeudis. Et attendre. Parfois deux ou trois semaines. Soudain, sans prévenir, sa petite voix pointue vous interpellait :

« Quel est votre nom, monsieur ?

— Pierre Vassiliu.

— Bon allez, qu'est-ce que vous nous chantez ? Vous êtes auteur-compositeur ?

— Oui, madame.

— Et ça s'appelle ?

— *Le Coureur cycliste*.

— Allez-y !

— “Si le ciel est noir, c'est qu'il va pleuvoir.

Si je sais le temps qu'il fera, je ne partirai pas

Au lieu de m'en aller, je prendrai mon vélo

Mon casse-croûte au pâté et ma musette au dos

J'irai dans le dédale de ta route enchantée,

Debout sur les pédales avec le vent dans le nez.” »

Elle a apprécié, semble-t-il. C'était tellement décalé par rapport aux autres que je n'étais pas moi-même très confiant. Mais, nous deux, ça a tout de suite fonctionné. Au palmarès de ses chouchous, j'étais plutôt bien placé. Le temps d'un week-end, Mireille nous conviait parfois dans sa maison de campagne, à une centaine de kilomètres de Paris. Jamais plus de cinq ou six. Les uns remontaient un mur, d'autres rentraient le bois pour l'hiver, un autre ratissait les feuilles mortes. Quant à moi, je l'accompagnais au piano.

« Articulez, monsieur Vassiliu, articulez ! Et pensez à regarder le public au fond de la salle. C'est pour lui que vous chantez. » Souvent, certains de ses illustres amis venaient suivre le cours. Raymond Queneau, Jean Marais, Jean Cocteau, par exemple. En me serrant la main, Cocteau m'avait gratifié d'un « bonjour maître »... Humour !

Comme tous les garçons de mon âge, j'étais totalement subjugué par la beauté de Françoise Hardy. Elle était sublime. Et puis, une fille avec une guitare, quelle classe ! Un jour, nous avons décidé de nous rendre ensemble à la SACEM. Enfin, presque ensemble ! Tout le long du trajet, j'ai marché juste derrière elle sans oser lui parler.

Mes camarades d'audition s'appelaient Jacques Revaux – compositeur de *My Way* –, Hugues Aufray, Danyel Gérard, Jean Bériac et Nino Ferrer. Au café, nous nous retrouvions fréquemment autour d'un verre ou deux pour échanger nos tuyaux sur les auditions en cours. Nous avions beaucoup de choses à raconter.

Le jeudi au Petit Conservatoire, il nous restait donc toute la semaine pour quadriller Paris à la recherche d'un engagement. Deux ou trois morceaux suffisaient pour auditionner. Je me présentais donc avec *La Femme du sergent* et les chansons à prénom composées avec mon frère : *Charlotte*, *Armand*, *Ivanhoé*, etc.

Chez Moineau, rue Guénégaud, je décrochai mon premier contrat, sans papier, de la main à la main. Petit cabaret, pas plus grand qu'une terrasse, trente personnes ! Puis vint le temps du Cheval

d'or, un cabaret du xi^e arrondissement des plus réputés. J'y ai rencontré Bobby Lapointe. Un type pas très avenant au premier abord, quasi introverti. Mais une façon unique de dire ses textes farfelus, voire surréalistes. À l'heure où il débarquait au cabaret, je terminais mon tour de chant. Nous sommes devenus copains sans jamais prendre le temps d'écouter nos chansons respectives. Je n'avais entendu *qu'Aragon et Castille*, c'est la raison pour laquelle je n'ai jamais compris que l'on puisse déceler dans mes textes sa prétendue influence.

Cette singulière façon de bouger et cette voix qui vous laissait entendre : « OK, je ne sais pas chanter, mais je chante quand même ! » ; c'était purement irrésistible.

Notre point commun, c'est sans doute le sens de la mesure : on commence quand on veut, on finit quand on peut...

Après Le Cheval d'or, j'enchaînai avec Chez ma cousine, La Colombe, Le Port du Salut, La Contre-Escarpe... Plus je descendais vers la Seine, plus je me sentais progresser. L'Échelle de Jacob, Le Don Camillo, La Galerie 55... nous étions nombreux à faire nos classes, jonglant certains soirs avec trois engagements successifs ! D'autres fois, le succès aidant, il arrivait que nous nous posions un mois sur la même scène. Une aubaine qui signifiait deux cents francs par jour dans la poche !

Contrairement à ce qui a été écrit, ici ou là, je n'ai pas été un auteur si prolifique pour approvisionner les répertoires de mes camarades. En tout cas, pas autant qu'on me l'aura demandé. La première à se manifester fut Juliette Gréco, Jujube pour les intimes. J'écumais les scènes des cabarets lorsqu'elle appela chez moi pour me donner rendez-vous le jeudi, à onze heures, dans son hôtel particulier de la rue Verneuil. Un somptueux immeuble des années trente. Précédé par le maître d'hôtel, je grimpai alors jusqu'à sa chambre. Elle était en chemise de nuit, à prendre son petit déjeuner avec Françoise Sagan. Elles se marraient. Sans me démonter, je sortis ma guitare et m'assis au pied du lit. Je trouvais ça loufoque, j'imaginai ces gens-là beaucoup plus compliqués, j'avais vingt-trois ans et je chantais pour deux copines. Elle n'a pas pris mes chansons, mais nous avons pris un café et la vie était belle.

Puis, il y eut Marlene Dietrich. Enfin, il a failli y avoir... Grâce à Jean-Jacques Debout, que je croisais régulièrement dans les boîtes, je lui avais fait parvenir trois textes. Mais Jean-Jacques, que j'ai pratiqué, avec qui j'ai ri de ses improvisations, n'est pas un garçon très fidèle. Donc, pas de suite.

Moi qui détestais frapper aux portes, je me fis violence quelquefois, quitte à m'exposer à des refus toujours difficiles à encaisser. Les grands timides savent de quoi je parle. Yves Montand,

lui, a refusé d'emblée, pourtant j'avais écrit spécialement pour lui un super morceau, c'est son chef d'orchestre qui m'a mis dehors. Dur labeur que celui d'auteur...

Lorsque je touchais au but, la chanson élue par l'interprète n'était jamais celle que j'avais envisagée. Il fallait sans cesse s'adapter. Et je ne parle pas des amnésies chroniques de ceux qui oubliaient systématiquement de me citer parmi les compositeurs. Dani, par exemple, pour qui j'ai écrit *Je veux vivre libre* ou *La petite qui revient de loin*, m'oublie immanquablement.

Écrire pour les autres ou pour moi me procure indifféremment le même plaisir. Dans les deux cas, c'est la même procédure. Un texte boiteux au départ ne s'en remet pas ; mais je m'acharne, j'abandonne et redémarre de plus belle et il trouve sa place comme par magie. J'aime cette fébrilité, cet état indéfinissable. Pourtant, je ne suis pas un hyperactif, ma productivité reste tout artisanale. J'ai besoin d'un alibi, d'un prétexte, d'une étincelle, d'une envie. Le détonateur peut prendre plusieurs formes : un coup de fil, un gros chèque, une commande, une nouvelle guitare. Très efficace pour doper l'inspiration, un nouvel instrument ! On le caresse, on le tapote, on le pince, on l'apprivoise. Mes maisons ont toujours recelé un nombre croissant d'instruments. Comme cette harpe, achetée en pleine forêt gabonaise, ou cette petite kalimba, rapportée d'un voyage en Afrique du Sud, ou ce ribab, acheté chez les Berbères de la vallée du Dra, au Maroc, ou encore ces percussions, ramenées du Brésil ou de Cuba. Enfin, bien entendu, j'ai toujours avec moi mon piano acoustique, le synthé, l'expander Motif et mes guitares.

Si je compose au piano ou à la guitare, tous mes instruments ont une histoire. Lorsque je les vois comme cela suspendus, ils me ramènent à mes voyages.

Je n'ai que très peu de disques de moi à la maison. Je n'en renie aucun mais je ne suis pas très attaché à ces objets, à ma production, c'est ça ma liberté à moi ! Ne pas s'aliéner, rester libre.

Aujourd'hui, je ne démarcherai plus personne. Je paresse doucement. Mais si l'on veut me joindre, je reste ouvert aux belles aventures. « Ça je dis, ça je dis pas non... »

En poussant les portes de L'Écluse, illustre carrefour de talents futurs, j'eus le sentiment de franchir une étape décisive. Je croisais dans les loges des Jean Ferrât, Serge Lama et autre Barbara, qui se produisaient après moi bien sûr. Nous étions à deux doigts de traverser la Seine, là-bas nous attendait l'Olympia et sa façade lumineuse, sait-on jamais ?

Barbara est une femme que j'ai beaucoup aimée, elle était pour moi l'artiste même, sa taille, sa stature, son visage, chacun de ses

gestes était gracieux. Elle était très amoureuse, toujours. À ses débuts, elle se faisait accompagner au piano. Faut croire qu'elle manquait vraiment de confiance en elle, pour laisser à d'autres ce qu'elle fit ensuite avec un immense talent. Elle seule pouvait faire des mélodies pareilles, elle seule pouvait changer de tonalité n'importe quand dans une même chanson. Un énorme appétit de vivre ! Lorsqu'on dînait tous ensemble, c'était toujours la dernière à partir, et nous la suivions plutôt qu'elle ne nous suivait.

Aujourd'hui, de L'Écluse, il ne reste que le nom, place Saint-Michel, à Paris. C'est maintenant un bar à vin. Y a mieux...

En cette fin des années cinquante, les artistes de music-hall semblaient les seuls à secouer la chanson française. L'aventure frémissante d'Europe n°1 tenait ses promesses. Dès les premiers jours, nous étions allés y faire un tour, histoire de voir la nouveauté. L'accueil fut plus que chaleureux. Toutes les portes s'ouvraient devant nous. Aujourd'hui, les radios sont tellement équipées de sas qu'on ne peut plus mettre son nez nulle part sans un badge ou une carte magnétique.

Les animateurs rivalisaient de culture et d'intelligence, maîtrisant leur art sur le bout du micro ; Hubert, la star des ondes, Michel Cogoni, le seigneur de la nuit, et Maurice Biraud, dont l'humour dévastateur faisait se plier la France en quatre dès le petit déjeuner. Bref, une équipe de première classe avec laquelle nous avions tous les droits. Place aux artistes ! Bon nombre de mes journées devaient s'écouler dans ces murs.

Comme je commençais à gagner quelques sous, j'entrepris un beau matin de louer une boîte de jazz à La Varenne. Je l'appelai Le Café Vassiliu. Dans le même temps, je devins également le capitaine d'un bateau à deux couchettes. J'avais enfin mon chez-moi, amarré en bord de Marne, exactement entre Le Beach et mon cher Café. Le rêve intégral !

Le Café Vassiliu était à l'origine une ancienne salle de bal reconvertie en club de jazz qui n'ouvrait qu'une fois par semaine. J'avais pu le louer par l'entremise de la petite jeune femme de l'entrée, Marie, que je trouvais très mignonne. Elle deviendra ma femme. L'ancienne gérante, restauratrice à ses heures, recelait dans sa cave des trésors de vins de Bourgogne en demi-bouteilles, des Mercureys, des Gevrey-Chambertin. Que du bonheur ! Elle me laissa faire le prix, raisonnable...

L'idée était de transformer le lieu pour en faire une salle de spectacle « Bals et Concerts », pouvant accueillir près de trois cents personnes. Le jazz devait y tenir le haut de l'affiche. Il nous fallut tout casser. Pour que nos clients évoluent dans les meilleures conditions, nous avons installé une piste de danse en bois, recouverte par nos

soins d'une pellicule de cire. Pour agrémente le tout et surtout notre tiroir-caisse, sur les conseils d'un vieux briscard noctambule, la piste fut recouverte de sel, l'objectif étant d'augmenter la sensation de soif et par conséquent d'accélérer le rythme de passage au bar.

Pas toujours disponible pour superviser les travaux, je pouvais toutefois compter sur une belle bande de copains qui ne ménageait pas ses efforts. Quant à moi, je me chargeai de la sono et de la décoration.

Des Chaussettes noires aux Chats sauvages, en passant par Eddy Vartan – le frère de Sylvie – très branché jazz lui aussi, les affiches du Café Vassiliu n'avaient rien à envier à celles des boîtes parisiennes. Souvent au prix de jours et de nuits sans fermer l'œil, mais ça valait le coup. Tous nos artistes étaient payés à la recette. Je mettais la main à la poche s'il le fallait !

Le public n'imagine pas quelle énergie il faut pour diriger un café-concert. Chaque fois que j'ai tenté le coup, j'en suis ressorti éreinté, avec des dettes, que je payais...

Pendant tout le temps que j'ai passé dans les cabarets, je n'ai pas songé à enregistrer mes œuvres. Ça n'était pas du tout d'actualité.

C'est Eddy Vartan qui m'a tendu la perche. Après m'avoir vu sur scène, il m'a suggéré l'idée d'un disque. Lui-même écrivait des arrangements et bossait chez Twist, un petit label de chez RCA. Voilà comment, en 1962, je me suis retrouvé en studio pour donner naissance à un certain *Armand*, un « pauv'gars qu'avait pas d'papa, qu'avait pas d'maman » ! Entre *La Femme du sergent*, interdite d'antenne, *Les Cacahuètes grillées* et *j'ai l'honneur*, le « pauv'gars » me semblait bien entouré.

Mon disque à peine sorti de l'usine, je me précipitai à Europe n°1. Il fit l'effet d'un ovni, au beau milieu d'une programmation nourrie jusque-là des refrains de Luis Mariano, de Georges Guétary ou d'André Clavaux. Le poids de la censure sur *La Femme du sergent* représentait même, aux yeux de certains, une valeur ajoutée.

Pour ce premier disque, je souhaitais un parrain de tout premier choix, Georges Brassens, mon idole de toujours. Il se produisait à Bobino lorsque je me décidai à lui faire ma demande. Tous les soirs, dans la salle, je retardais le moment de la rencontre. Puis, je pris mon courage et me résolus enfin à frapper à la porte de sa loge. Le regard perdu, il se tenait face à moi, en sueur, épuisé par son tour de chant. Le plus à l'aise des deux n'était pas celui qu'on croit. Lui qui détestait les honneurs devait sûrement se demander ce qu'il faisait là. Malgré cela, il s'est prêté de bonne grâce à la tradition du parrainage, inscrivant au dos de ma pochette : « Qu'il est rare de trouver au coin d'un sillon un artiste qui ne se prend pas au sérieux, et ne se gêne pas pour être poète. » Georges Brassens avait écouté mes chansons ! Comme dans ses chansons, il avait su trouver le ton. Celui dont j'avais

le plus besoin. Celui des encouragements.

Assidu à tous ses concerts, je le voyais gêné par ses propres mots. Je finis, un soir, par lui demander un second rendez-vous. On devait se voir en face de Bobino, au restaurant Les îles Marquises. Le hasard n'existe pas ! Jacques Brel était là. Ils devaient aller visiter un appartement. Qu'à cela ne tienne ! nous sommes partis tous les trois en direction de la porte d'Ivry. Je retrouverai Jacques quelques années plus tard...

Brassens a bouleversé ma vie avec ses textes et sa musique. Nous nous sommes revus à plusieurs reprises. Aujourd'hui, j'aime à dire que je vis entre Bobby Lapointe et Brassens, un village du bord de l'étang de Thau, à mi-chemin entre Sète et Pézenas.

Le hasard n'existe pas...

Très vite, je devins le chouchou des programmeurs. Les ventes d'*Armand* et de *Charlotte* frisaient les cent cinquante mille exemplaires. Plus je gagnais d'argent, plus on me déroulait le tapis rouge. Je pris donc le succès en pleine poire... Je donnais des conseils, j'exigeais, je ne savais plus attendre. La grosse tête, quoi ! L'argent me brûlait les doigts, tout ce qui brillait m'attirait, mon côté roumain, encore !

Avec le succès de ce premier disque, j'étais accommodé à toutes les sauces, surtout dans les Musicorama d'Europe n°1. J'ai donc fait les premières parties de Stevie Wonder, Dione Warwick, Otis Redding, Ray Charles, des Beatles ou encore des Chœurs de l'Armée rouge ! Je traversai cette période avec la même inconscience ! Si j'avais réfléchi, ne serait-ce que cinq minutes, à la foule qui se pressait boulevard des Capucines, j'aurais volontiers fait demi-tour. Seul un bon petit trac me tordait en deux, juste ce qu'il faut avant d'entrer en scène, mais rien de vraiment inquiétant. Je savais qu'il me quitterait dès la première chanson. Un soir pourtant, la magie n'a pas opéré. Il faut dire que j'avais coincé ma chemise dans la braguette de mon pantalon, dix minutes avant le spectacle. Impossible de la remonter... ou de la baisser. En catastrophe, l'habilleuse est venue recoudre mon pantalon tel quel, sur la bête, pour camoufler tout ça. Je ne devais chanter que quatre chansons, mais tout au long du concert, je n'avais qu'une seule préoccupation : scruter les premiers rangs, tentant de déceler ceux qui avaient percé mon secret. Pas si marrant de chanter la braguette ouverte ! Même pour celui qui chante en slip léopard, « Tarzan n'est pas né au Congo » !

À force de cartonner à la radio et dans les bacs, je signalai, en 1965, pour une grande tournée en première partie d'Alain Barrière. C'est d'ailleurs cette tournée qui m'a donné envie de venir vivre là où

je vis aujourd'hui... sur le petit port de Mèze. La voiture d'Alain ouvrait notre convoi, tandis que musiciens, présentateurs, chanteurs, équilibristes, dresseurs de fox-terriers voyageaient en autocar. C'était la grande époque du music-hall. Chaque ville que nous traversions nous recevait comme des princes. À chaque fin de spectacle, les filles nous tombaient dans les bras. C'était la vie que je voulais.

Avec l'arrivée des yé-yé, Sylvie, Johnny, Françoise Hardy et Richard en tonneaux, pardon, Anthony, ce fut tournée sur tournée. Bonheur, super bonheur... Ambiance géniale ! Mais pas pour tout le monde.

Un jour, lors d'une tournée avec Sylvie Vartan, je me trouvais dans les loges quand je vis des cageots de tomates agrémentés d'œufs pourris passer au-dessus des palissades. Combien de fois « la plus belle pour aller danser » s'est-elle fait accueillir ainsi ? C'était l'horreur. En coulisses, son frère Eddy la poussait aux fesses ; elle ne voulait plus y retourner. Elle pleurait. C'était triste et les Gams, ses choristes, dégoulinants de jus de tomate, faisaient peine à voir.

J'étais justement à ses côtés lorsque, en 1964, nous avons fait escale à l'Olympia. Shawn Elliott, Guy Marchand, qui chantait *La Passionnata*, moi et mes trois chansons, les Beatles et Trini Lopez... Ce n'étaient pas les Beatles qui passaient en vedette, mais Trini Lopez avec son marteau !

Les Beatles, certains d'entre nous connaissaient vaguement leur nom, mais ce dont je me souviens, c'est leur arrivée en Rolls-Royce blanche, les cheveux longs jusqu'aux épaules. Les imbéciles les traitaient de pédés... Et si les Beatles ont disparu, les imbéciles, eux, persistent : longtemps après, même Rocheteau et ses jolies boucles y ont eu droit ! Aujourd'hui, toujours...

À l'époque, nous savions juste que les Beatles étaient plus fréquentables que les affreux Rolling Stones. L'après-midi de la répétition, ils ont fait une balance d'un quart d'heure, très courte, pour ne rien dévoiler. Et le soir du concert, en sept morceaux, ils ont conquis le monde ! Nous n'avions jamais entendu ça... Très courtois, ces petits Anglais ! Pendant ces douze jours, nous nous sommes croisés au bar, dans les loges. À l'époque, ils pouvaient encore aller et venir tranquillement, l'enfer n'attendra pas longtemps !

Un soir, Paul McCartney a dû rentrer à Londres pour un voyage éclair, il devait être de retour le lendemain, pour l'heure, il me demandait de m'occuper de sa femme Linda et de lui faire découvrir Paris *by night*.

Avec mon copain Hubert Wayaff, animateur vedette d'Europe n°1 qui traînait toujours dans les coulisses, nous avons emmené *lady* McCartney dans nos différents bureaux : une belle virée à travers Paris qui se termina chez Castel comme toujours !

Toute la presse encensa leur musique, puis ils disparurent pour un long voyage en Inde. À leur retour, six mois plus tard, Paul me fit parvenir un télégramme : il m'invitait à dîner chez Maxim's. J'ai gardé longtemps ce télégramme jusqu'à ce que je le perde, comme à mon habitude... Je ne suis pas un grand collectionneur !

Question délire de stars, Claude François était vraiment le mieux placé. J'ai fait trois tournées avec lui et nous voyagions ensemble dans sa Thunder Bird noire. Il fallait nous voir débarquer dans les villes ! L'autocar suivait et, à chaque traversée, il nous demandait de lancer des photos de lui par les fenêtres de sa voiture. Le concert terminé, les cars de police stationnaient devant les portes pour l'escorter jusqu'à son hôtel.

Les filles hurlaient derrière les vitres, et nous, les premières parties, devions être très vigilants. Quand elles n'obtenaient rien de Cloclo, elles se rabattaient sur nous et c'était parti pour trois heures d'autographe dans une cohue indescriptible. J'aimais bien les concerts de Cloclo, du vrai spectacle, musiciens super, le son aussi, lumière géniale, mais... ses désirs étaient des ordres, il maltraitait avec bonheur son personnel, l'injurait, l'humiliait sur scène. Lorsqu'on entraînait dans son bureau, il attrapait aussitôt une bombe de désodorisant et en pulvérisait dans toute la pièce comme si on puait... Bel accueil ! Il fallait être fêlé pour avoir des idées pareilles !

Autre star, autres mœurs... J'ai beaucoup tourné avec Johnny Hallyday. Je n'aime pas forcément sa musique, à part celle qu'il faisait avec le groupe de rock de Nashville, mais alors, quelle amitié ! La première fois que je l'ai rencontré, c'était au 107, rue de Grenelle, l'ancienne Maison de la Radio. Il a débarqué dans sa Triumph décapotable, trois filles en minijupe assises sur les ailes de la voiture lui garantissant une arrivée « triomphante ». Encore inconnu, il avait déjà l'étoffe ! Johnny Stark, l'agent des stars, qui pourtant m'avait admis dans son écurie, décida que je ferais les premières parties de Johnny pour les tournées à venir. Trois tournées furent programmées, l'occasion pour moi de côtoyer de plus près « l'idole des jeunes ».

Un type respectueux de ses musiciens et de son personnel, toujours de bonne humeur ; les jours de grande forme, il emportait tout sur son passage. Dans les coulisses, certains n'en menaient pas large, même les pompiers de service. Passer avant lui, sous les sifflets et les projectiles, n'était pas vraiment une partie de plaisir. Demandez donc à Eric Charden ! Avec mes chansons marrantes, j'ai toujours eu du bol, je passais en vedette américaine... entre les gouttes !

Il fallait voir les canettes de bière, les boulons, on se serait dit dans les films des Blues Brothers, tout voltigeait, les flics n'y pouvaient rien, cinq mille personnes totalement déchaînées !

Contrairement à certains de ses collègues évoqués plus haut, Johnny n'adhérait pas au star-system. Quand nous dînions ensemble, nous ne racontions pas notre vie. Lui était discret, réglo et fidèle.

Un jour, Johnny m'a demandé combien je gagnais à la journée. Quatre-vingt-dix francs. Comme moi, il trouva que ce n'était pas lourd ! D'un coup de fil, il fit doubler mon cachet. À partir de ce jour, je voyageais avec lui en voiture. Un mec vraiment bien.

Notre dernière tournée a été très particulière. Nous avons joué au Congo, au Gabon, en Côte d'Ivoire, au Sénégal, où Johnny a chanté « Noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir » (hum...), puis nous sommes rentrés quinze jours en France avant de repartir à Fort-de-France, à Pointe-à-Pitre et à Port-au-Prince, en Haïti. Arrivés à onze heures à l'aéroport Orly sud, nous avons emprunté un long couloir avant de nous retrouver dans un immeuble avec plein de sièges : c'était un 747 et nous avions droit au vol inaugural à destination de la Guadeloupe... Nous ne faisons pas les fiers, d'autant que nous étions seuls dans l'avion, accompagnés de six mannequins, d'un photographe, d'un journaliste, du commandant de bord et de son équipage ! Difficile d'imaginer que cet immeuble allait décoller... En fait, on avait la trouille ! Un Valium et deux verres de whisky plus tard, nous prenions la situation avec un peu plus de hauteur !

Allongés dans les allées, certains vomissaient, d'autres titubaient. Les moins saouls d'entre nous donnaient des conseils aux pilotes ou dansaient avec les hôteses. Les autres se réveillèrent au bout du voyage. Là, une nouvelle terrible nous attendait... Un autre 747 s'était crashé à l'atterrissage une semaine plus tôt.

Aujourd'hui lorsque nous nous croisons, on s'embrasse comme toujours. La dernière fois, c'était il y a huit jours au Rue-Balzac, le restaurant que Johnny a monté avec l'inénarrable Claude Bouillon, son ami de toujours et le mien... On dit qu'on est frères... mais je suis bien plus beau ! Bouillon, après avoir fait le con pendant dix ans à L'Aventure, la boîte qu'il tenait à Val-d'Isère, s'est associé avec Roland Ricordon au restaurant Chez Françoise, à Paris, pour maintenant s'occuper du Rue-Balzac avec Johnny. Un amour de mec, Bouillon et Roland *tambien*...

Il y a quelque temps, Johnny m'a dit : « Tu veux bien m'écrire une chanson d'amour ? » Je l'ai écrite. Soit elle ne lui a pas plu, soit ses auteurs attitrés l'ont passée à la trappe. Pas grave...

Des tournées, des succès, des artistes que je tutoyais, que reste-t-il maintenant ?

Johnny, Sylvie, Cloclo, Richard Anthony, ils sont tous sur la fameuse photo de Jean-Marie Perrier, la plus emblématique de ces années soixante... Je n'y suis pas... Je devais être en train de faire une connerie ailleurs ou peut-être était-ce ma timidité, mon manque

d'acharnement à vouloir coûte que coûte crever l'écran.

Pourtant, je l'admets, la reconnaissance de mes pairs me manque parfois. Sous le soleil de ma petite ville de Mèze, j'espère une nomination aux Victoires de la musique, un passage en radio, ou un coup de fil de la presse pour évoquer mes voyages.

Tout cela ne m'empêche pas de dormir. Je devais déjà savoir à cette époque qu'une autre histoire m'attendait. Ne jamais me laisser enfermer, ne pas m'aliéner au système, même si c'est celui du show-biz ! Mes origines roumaines n'y sont sans doute pas étrangères, ma vie est sur la route.

Amitiés, amours, liberté, voyages... Je ne me plains pas !

En avant les petits enfants

De mon union avec Marie, sont nés trois beaux enfants, Sophie, Dimitri et Clovis. L'aînée, qui arrive dans sa quarantième année, est la plus chouette des filles, normal, c'est la mienne ! Beaucoup de charme et un tempérament bien trempé. Dès quatre ans, elle nous menaçait, sa mère et moi, d'un « Puisque c'est comme ça, je m'en vais ! » avant de disparaître dans les herbes bien plus hautes qu'elle. Son enfance ne fut certes pas des plus calmes, il lui a souvent fallu s'adapter. Elle avait treize ans quand Laura entra officiellement dans ma vie. Une belle-mère d'à peine neuf ans de plus qu'elle ! Chaque fois qu'elle le pouvait, Sophie venait s'incruster dans notre lit, juste entre les deux oreillers pour bien nous séparer. Au fil du temps, elles ont su l'une et l'autre s'apprécier et instaurer entre elles une complicité qui me réjouit. Sophie est la plus active, c'est elle qui organise les croisières, qui tire sur les haubans, qui lève l'ancre. Elle est responsable des parents d'élèves, s'inquiète du sort des camarades de la classe de Mélodie, la fille qu'elle a eue avec Manu Grillot, qui a disparu cette année avec sa guitare. Dur...

Elle cuisine à merveille, épicurienne qui adore le bon vin comme son papa... Aujourd'hui elle a épousé l'homme qu'elle voulait. Quand ils ne sont pas dans leur maison, ils se baladent sur leur bateau, *La Livia*, un Mikado de seize mètres. Mélodie a dix-sept ans, adorablement jolie, maligne et fine.

Dimitri, le deuxième, subit mon divorce avec Marie de plein fouet. En pleine adolescence, on l'impliqua bien malgré nous dans les rancœurs et les mesquineries. Il est parti vivre chez sa mère. Après s'être essayé à la basse, il a choisi la mise en scène et s'occupe de la conception des lumières pour de nombreux artistes dont Zazie, William Sheller, De Palmas, Calogero, Natacha Saint-Pierre, Jenifer ou Pascal Obispo, dont il fait les lumières depuis le début.

Quelle chance d'avoir des enfants aussi sympas.

Dimitri est un garçon très doux, très organisé. Quoique souvent

sur la route, il s'occupe bien de ses enfants, Suzi, neuf mois, et Eliott, neuf ans, qui adore son grand-père. Sa femme Véronique est peintre et décoratrice, un vrai canon. Dimitri est loyal et fidèle, tout le monde l'aime. D'ailleurs, il a toutes les qualités !

Clovis – Clovis César Ali – officie en expert sur Internet. C'est un drôle de gars très fin. Il y a une dizaine d'années, c'est lui qui disait : « Le présent est tellement dur, pourvu qu'il n'y ait pas d'avenir. » Enfant, il était le chouchou, le petit dernier, et à la suite des délires de Marie, le juge m'avait interdit toute visite. Toute cette période fut douloureuse et compliquée. Clovis écrit des nouvelles superbes. Il est très attentif au bien-être de ses enfants, Lisa et Arthur. Sa femme Peggy est très mignonne et pleine d'énergie. Elle est infirmière diplômée.

Autonomes et indépendants, trop loin de nous, ils me manquent.

Dès leur plus jeune âge, j'ai inculqué à mes enfants des rudiments d'éducation indispensables. Bien entendu, c'était une plaisanterie, plaisanterie dont ils ont tout de même tenu compte ! Si vous voulez faire le tour du monde, il vous faut : savoir jouer trois morceaux de piano, parler un peu anglais et espagnol, jouer au tennis ou au ping-pong, ouvrir une bouteille de vin sans qu'elle vous glisse des mains, et surtout savoir le goûter...

Dans ce dernier domaine, je fis passer à chacun des tests pratiques. Enfin, j'ai souhaité transmettre aux garçons les règles essentielles de la courtoisie. Nos albums photo en témoignent. Laura, les enfants et moi sommes très souvent photographiés un verre à la main. Par contre, je n'ai aucune photo de mes parents ensemble ou même avec nous.

Laura a tout de suite pris les choses en main. Du haut de ses vingt-deux ans, elle se retrouvait en charge d'une famille de cinq enfants. De quoi faire fuir les plus amoureuses... Sophie, Dimitri, Clovis pour moi ; Michael et Yoanna pour elle.

Laura est arrivée et m'a appris les grandes tablées familiales où tout le monde s'aime bruyamment autour du gigot-flageolets : le clan Vassiliu, c'est elle !

Aujourd'hui, c'est ma femme qui porte le pantalon et moi qui tiens sa culotte.

Maintenant, Sophie prend le relais. Pour les anniversaires, elle réunit ses frères et sa sœur, ce genre de démarche me touche beaucoup. « Bon anniversaire, Pierre ! » Il faut préciser que mes trois premiers enfants m'appellent par mon prénom. Avec leur mère, nous avons pris exemple sur son oncle, Paul Rouillé, artiste peintre de renom, instigateur de cette tradition avec ses propres fils. Étant jeunes, cela nous plaisait beaucoup, on trouvait ça moderne.

Aujourd'hui, je peux bien l'avouer, quelques « papa » ne m'auraient pas fâché.

Michael a exactement le même âge que Clovis à deux jours près le même mois ! Ils ont passé leur enfance ensemble.

Michael adore sa mère, il lui ressemble beaucoup d'ailleurs et elle le lui rend bien. Il regarde la vie passer dans son blouson noir, pas trop préoccupé par son avenir. Comme les autres, c'est un mec bien, toujours prêt à donner un coup de main, toujours prêt à chercher du bois pour faire un feu. Michael travaille avec son père la plupart du temps, comme photographe ou assistant. Il aime se faire une belle vie. Sa dernière trouvaille, c'est d'être barman de nuit, ça le fait plus marrer que d'être photographe. Il sait faire mille métiers. Sa femme est mannequin... parce qu'elle le vaut bien... Il a trouvé le temps de lui faire un enfant, une petite fille. Ils ont fait les pires conneries avec Clovis : ils ont mis le feu à la maison, volé la caisse de la salle de spectacle, saccagé le cabanon et enfin laissé échapper les chevaux que j'avais pris en pension. Deux super copains, je vous dis.

Quand j'ai connu Yoanna, elle avait deux mois. Nos divorces se sont très mal passés et Yoanna n'a pas été épargnée. Elle a eu beaucoup de difficultés à m'accepter, elle ne comprenait pas pourquoi elle ne voyait pas son père.

Quand les esprits se sont calmés, on a quand même réussi à les réunir. Elle a fait ses preuves, c'est une rebelle. Chez nous, elle avait son lieu à elle et passait son temps à nous menacer de quitter la maison. Ce qu'elle fit d'ailleurs. Depuis, elle a fait de brillantes études, elle est bien dans sa peau. Très dévouée, elle s'enflamme pour toutes les causes. Yoanna n'est pas une personne tiède, en demi-mesure. Toujours en quête d'absolu, elle se révolte et ne se ménage pas.

En 1999, elle a organisé un énorme festival à Marseille, quatre troupes de théâtre, cent cinquante artistes, des performances époustouflantes, son père était descendu de Paris pour l'occasion. Nous nous sommes serré la main. Nous étions tous émus et très fiers de voir la qualité de son travail.

Aujourd'hui, elle écrit aussi pour des journaux quelques nouvelles. Dès qu'elle peut, elle se lâche. Yoanna est ingérable, autant dans ses moments de doute que dans ses moments d'euphorie. Mettez-lui une petite musique qui swingue, un petit verre, et elle emporte tout sur son passage. La déconne, elle connaît... Les chiens ne font pas des chats !

Puis Léna a déboulé dans notre vie, il y a dix-huit ans. Je l'ai aussitôt laissé balancer de grands coups de pied dans nos conventions, et gazouiller tous les « papa » qu'elle pouvait. Contrairement aux autres, j'ai suivi de près son enfance et son adolescence. Avec Yoanna,

elles furent de toutes nos aventures, de tous nos voyages.

Léna Rosa est née à Dakar le 10 mai 1985, à la clinique Pasteur. Nous avons visité l'hôpital principal et, malgré la bonne volonté des infirmières et des médecins, il était dans un état d'insalubrité impensable. Les malades entassés dans les chambres. D'autres à même le sol dans les couloirs. Avec toujours à portée de main, une boîte de conserve pleine d'une eau sombre. Chaque chambre ouverte laissait apparaître des visages de mort.

Notre fille a hérité de notre métissage hollandais, roumain et français. C'est un vrai bonbon d'amour ! Aujourd'hui, à vingt ans, elle a un sacré caractère... Comme ses parents, elle aime les jeux de mots, le bon vin, la mer... tout ce qui est doux et bon. Elle s'engage à fond dans ses décisions, jamais pressée, avec un certain laisser-aller... Digne d'une vraie Sénégalaise !

Des enfants, nous en avons donc élevé six. Ce qui fait qu'aujourd'hui, je ne supporte plus les petits emmerdeurs mal élevés, qui terrorisent leurs parents à coup de caprices en rafale. Les mêmes de méchante humeur, c'est comme pour les adultes, je n'ai plus la patience.

Avec mes cinq petits-enfants, je m'efforce d'être un grand-père aimant et attentif. Une façon, je suppose, de rattraper certaines de mes négligences passées. Éparpillés entre Avignon, Dinard, Bagnères-de-Bigorre et bientôt Paris, ils ne viennent pas assez me voir. Je souhaiterais, bien sûr, les rassembler autour de moi plus souvent et les voir chez eux plus souvent.

Tous semblent désireux de connaître leur grand-père, et ça, c'est un immense bonheur. Et même si Laura – qui sera grand-mère bientôt – fronce les sourcils lorsqu'ils se jettent dans mes bras en hurlant « Papy ! » – forcément, elle est bien plus jeune que moi –, j'ai décidé, cette fois, de laisser faire. L'essentiel, ce sont mes parties de pêche avec Eliott, mes coups de fil avec Arthur, et les séances de franche rigolade partagées avec tous. Avec eux, question câlins, ça va bien !

Au milieu des années soixante, je devins le petit copain de Sylvie Vartan. Notre amourette naquit pour les besoins d'un feuilleton diffusé sur Europe n°1 dans *S.L.C., Salut les Copains*. Comme nous n'étions que très rarement disponibles aux mêmes moments, le scénariste inventait de gros mensonges pour préserver la crédibilité de son histoire : Sylvie avait eu un accident qui la clouait au lit, ou encore, comme j'étais parti chanter à la Réunion, il prétendait que mon oncle était mort et que j'étais près de lui en Alsace. C'était très rigolo. Nous avons tenu

une année ainsi, sans se voir. Cette aventure surréaliste, je la devais au producteur Jacques Bonnacarrère, l'oncle de mon cousin Michel. Grâce à son intervention, je croisais la route de Gérard Sire, comédien, auteur surdoué et membre emblématique de Pilote Productions. C'était l'endroit où l'humour nous fit connaître les esprits brillants et libres de Jean Yanne et de Jacques Martin.

Un tel laboratoire à idées ne pouvait me laisser indifférent. Je décidai donc d'y traîner un moment, encouragé par une délicieuse insouciance dont on pouvait encore se prévaloir. Au fil des jours, j'assistais au mixage, je donnais des coups de main. J'étais toujours dans les parages. Ma voix commença à se faire entendre dans des publicités, puis dans les feuillets radio de France Inter ou de France Culture. Tout en faisant mille choses, Gérard Sire écrivait les dialogues, au jour le jour, avec une facilité confondante. Il était pour moi comme un père, nous nous aimions beaucoup. D'une générosité rare, il vous couvrait de cadeaux en vous priant de les accepter juste pour lui faire plaisir. Un bel exemple d'égoïsme à méditer ! J'ai souvent eu de la chance...

Un beau jour, je vis débarquer un jeune cinéaste vibrant de la tête au pied, un certain Claude Lelouch. Son premier film *Le Propre de l'homme* avait eu vite fait d'intéresser les professionnels. Sa façon de filmer très désordonnée et son analyse de la société plutôt inédite nous excitaient. Pour lui, ce fut un échec, il a, paraît-il, brûlé le négatif.

Rapidement, Claude devint Monsieur Scopitone, l'ancêtre du clip vidéo. Dans un vieux meuble bourré de bobines de 16 mm cinéma, des images étaient projetées par rétroprojecteur sur un écran en verre dépoli.

Lorsque je fis la connaissance de Claude, il préparait son troisième film, le deuxième s'appelait *Avec des si* et avait été très bien accueilli par la critique même si le public n'était pas nombreux. Pour *Une fille et des fusils*, Claude cherchait un compositeur, le gagnant fut... ma pomme ! J'étais très enthousiaste, toujours inconscient de l'énormité du cadeau, je m'y attelai sérieusement. Il voulait une musique de western, je me mis en quête d'un arrangeur, facile, ce fut le petit ami de ma sœur, Yvan Julien, grand talent. Je lui apportais les mélodies et les harmonies, et c'est comme cela que nous nous sommes retrouvés avec un orchestre de cent musiciens pour illustrer l'histoire de l'enlèvement de Brigitte Bardot par une bande de petits cow-boys délinquants. Lelouch souhaitait un thème façon *La Conquête de l'Ouest*, il allait être servi...

Yvan distribua les partitions, les musiciens commençaient à décrypter les notes. Ce fut le tour des violons : violons, violons altos, violoncelles, quatre contrebasses, un bon gros son et je commençais doucement à sangloter. Première impression, quand les choristes

entamèrent la répétition, je n'osais plus regarder personne. Nous étions tous là, Claude, Pierre Barouh, Jean-Pierre Kalfon, Amidou, Jacques Portet, Janine Magnan, complètement sonnés.

Si la musique d'un film doit servir les images, le scénario et les dialogues, elle doit aussi parfois s'imposer, imposer son thème car elle est partie intégrante du film. Il faut souvent convaincre le réalisateur de cela. Sacré boulot !

Moi-même, mitrailleuse au point, j'avais le rôle d'un voyou, on devait me voir au moins trois secondes. Nous avons adoré ce film, Lelouch n'en parle jamais, il n'est jamais ressorti en salle ni à la télé. Il n'a pas marché.

On recommence avec *Les Grands Moments*, un scénario incompréhensible, le film est arrêté en cours de tournage. Brûler ses films, avant qu'on ne les voie : est-ce une forme de surréalisme ou de la mégalo totale ? Moi, je suis sûr qu'il ne les a pas brûlés...

Pourtant, avec *Les Grands Moments*, j'imaginai le début d'une longue série et d'une belle collaboration. On s'entendait bien, on passait des moments superbes ensemble, mais c'était sans compter avec un certain Pierre Barouh, le petit ami d'Anouck Aimée. Après des essais à Deauville, Pierre avait organisé une rencontre entre Claude et Francis Lay, compositeur. Une nouvelle équipe se composait sans moi, ce sera celle d'*Un homme et une femme*.

Au studio de Gérard Sire, ils avaient même engagé ma copine Nicole Croisille pour chanter les fameux « chabadabada... ». La maquette avait été réalisée sous mes yeux et je n'ai rien vu venir. L'atterrissage fut brutal, je pris la trahison en pleine gueule. Le cinéaste détenait le droit bien légitime de changer de compositeur, simplement, je digérais avec difficulté son oubli de m'en avoir parlé. Pas aussi simple de trahir un ami.

Mais le résultat sera incroyable. Des millions de disques vendus, une musique qui, paraît-il, est jouée toutes les huit minutes dans le monde entier.

Nicole Croisille était une copine, elle rentrait des États-Unis. J'avais repéré cette fille sur un plateau de télé, elle dansait et chantait comme une Américaine, en anglais. Je l'ai branchée et nous ne nous sommes plus quittés pendant des mois. Je l'emmenais partout, la faisais connaître partout. De jour comme de nuit, nous étions inséparables ! Mais précisons que depuis le début, je dormais sur le canapé du salon. Inspiré par cette relation inclassable, je composai, en 1968, ma chanson *Amour, Amitié*. Dans sa vie, seule comptait la musique. Elle ne pensait qu'à ça, pas du tout aux garçons.

Bien des années après, je croiserai Francis Lay au Bilboquet. Avec son délicieux accent niçois, il me dira : « Tu sais, Pierre, cette

musique, c'est une grande chance, mais je préférerais avoir ta vie. Je n'ai plus besoin de rien, c'est terrible. Je travaille, je gagne, je travaille, je gagne, je travaille, je gagne... »

Pendant près d'un an, composer des musiques de films occupa la majeure partie de mon temps. Je signai une dizaine de thèmes, dont *La Fille d'en face*, *Adélaïde* et *Ils*, réalisés par Jean-Daniel Simon, ex-assistant de Lelouch. Toutes ces expériences furent très enrichissantes. Sans mauvais jeu de mots. En côtoyant les metteurs en scène et leurs chefs d'orchestre, il y avait toujours quelques leçons à retenir. Lorsqu'on sait l'influence d'un premier violon sur le reste du groupe, on comprend l'impérieuse nécessité d'en engager un de bonne composition.

Personnellement, je m'en remets dès que possible aux ressources inépuisables de mon synthétiseur, d'humeur égale jour après jour. Grâce à Patrick Vian et à Georges Rodi, je crois avoir été l'un des pionniers en France à réaliser un album entier avec un clavier. D'aucuns taxeront la méthode de vulgaire « mise en boîte », je leur répondrai « Foutaise ! ». D'abord, ce sont souvent de vrais instruments qui sont synthétisés. Ensuite, je ne connais rien de plus efficace pour créer une ambiance dans un morceau. Et enfin, lorsque Gabriel Yared ou Georges Rodi sont aux commandes, tout va bien.

En 1969, je m'attelai à la bande originale du *Petit Bougnat*, un film de Bernard Toublanc-Michel, dépeignant la rencontre d'un petit Noir et d'une belle emmerdeuse sur fond de colonie de vacances. J'y croisai une ravissante brunette qui, du haut de ses quatorze ans, révélait déjà de grandes dispositions pour la comédie dramatique : Isabelle Adjani. Sur le plateau, je passai deux mois à l'observer, lui proposant même d'interpréter la chanson du film. Mais malgré tous ses efforts, sa tessiture n'était pas adaptée et c'est mon petit-neveu qui fut engagé pour chanter à sa place.

Une quinzaine d'années après, je devais retrouver Isabelle près d'Apt, non loin de ma maison, où elle tournait *L'Été meurtrier*. Incapable de résister à une séance de frime, je me répandis dans tout le village :

« Adjani ? Mais je la connais depuis des années ! Tiens, il faudra que j'aille lui dire bonjour un de ces quatre ! »

Pris à mon propre jeu, je finis par me pointer sur le tournage, regrettant soudainement mes fanfaronnades. Et si elle ne me reconnaissait pas ? Un assistant me conduisit à sa caravane et, dans un ultime élan d'inconscience, je frappai à sa porte. Elle m'ouvrit en petite tenue : « Ah ! Pierre, comment vas-tu ? Désolée, je ne peux pas te parler maintenant, reviens un autre jour ! » L'effervescence d'un plateau de cinéma ne pouvait évidemment pas convenir à des retrouvailles ; je m'étais complètement planté.

Du temps où j'ai flirté avec le septième art, j'ai changé d'univers au fil des engagements, confronté à des productions plus ou moins heureuses. Le plus intense devait être *Le Voyage au bout de la mer*. Aventurier navigateur, Bernard Moitessier s'était filmé parcourant les océans, au cours de deux tours du monde en solitaire. Ballotté entre ciels noirs et abîmes monstrueux, il transmettait pour la première fois aux terriens la violence des tempêtes en pleine mer. Jacques Eyrtaud, superviseur du film, m'avait donné carte blanche pour imaginer un accompagnement musical à ces flots en furie. Avec mes camarades, Bernard Lubat et Eddy Louiss, nous nous laissions posséder par la nature déchaînée et improvisions presque dans la foulée. L'orgue Hammond amplifiait le vacarme des vagues ; grâce à un système de fourchettes installées à même les cordes du piano, la folie des sons fusionnait avec celle de l'image. Ce fut une expérience incroyable dont je ne garde aucune trace, aucun enregistrement, bien évidemment...

L'expérience la plus cocasse me fut offerte par Walt Disney. Moi qui prêtais régulièrement ma voix aux publicités, je me présentai en 1973 à l'audition du doublage de *Robin des Bois*, le dessin animé de Wolfgang Reitherman. La production s'affairait ce jour-là à dénicher la voix française du coq ménestrel et narrateur de l'histoire. Une expérience dans la chanson était forcément la bienvenue. J'enlevai donc le morceau, en compagnie d'une brochette impressionnante de spécialistes du genre : Dominique Paturel, Claude Bertrand, Roger Carel et Pierre Tornade, pour ne citer qu'eux. L'exercice, plutôt insolite, ne manquait pas de sel et se déroula sur quelques jours seulement. Dans un premier temps, j'ai dû répéter les textes, à la maison, sur une bande musicale. Puis, une fois les timings mémorisés, je me suis lancé en studio avec un plaisir non dissimulé. Pas une seconde, je n'imaginais le retentissement du film auprès des enfants. Depuis que la vie m'a offert le bonheur d'être grand-père, je me régale en visionnant la cassette avec mes petits-enfants. Ils découvrent une autre facette de leur papy, sous ma crête et mes plumes !

Cette approche des plateaux de cinéma devait me conduire tôt ou tard à passer devant la caméra. Vaste programme, mais pas franchement convaincant...

J'entamai ma fulgurante carrière en 1978 par un délire expérimental intitulé *What a flash !*, un « loft » avant l'heure. Sous la houlette du réalisateur Jean-Michel Barjol, nous avons été deux cents acteurs, peintres et acrobates à nous laisser enfermer dans un vaste studio, pendant trois jours et trois nuits. Une sorte de cour des miracles où l'on croisait Bernadette Lafont, Maria Schneider, Jean-Pierre Coffe, toute la troupe de *Hair*, j'en passe, et des plus déglingués... Comme dans une prison, cernés par des cars de police, nous étions tirés du lit quatre fois par nuit par des coups de

projecteurs en pleine figure ou des riffs de guitares hurlant à n'importe quelle heure. Des substances pas tout à fait recommandables circulaient à tout-va, dans un grand délire d'hallucinations collectives ! Gravissime. Les uns psalmodiaient, d'autres pleuraient dans leur coin. J'ai dû jeter l'éponge un jour avant l'ouverture des portes. Je n'en pouvais plus.

Puis, en 1972, j'obtins un bon rôle dans *L'Équipe*. Pour jouer dans ce téléfilm inspiré de l'œuvre de Francis Carco, on m'avait attribué un partenaire de choix, Claude Brasseur. Nous champions deux jeunes voyous en 1913, sous les caméras de Jean Kerchbron. Pas toujours facile, le réalisateur vociférait toute la journée. Sous ma casquette et les feux croisés des projecteurs, je ne me sentais pas très à l'aise. Heureusement, mon camarade me soutenait du mieux qu'il pouvait, me prodiguait les conseils et le réconfort dont j'avais besoin. Le tournage terminé, lui et moi filions faire les quatre cents coups à bord de sa belle Jaguar. Nous étions devenus très copains.

Je ne récidiverai au cinéma qu'en 1988 dans *Périgord noir*, un très bon souvenir dont j'écirai la musique.

Après notre fugace rencontre immobilière, je devais retrouver Jacques Brel à Val-d'Isère, au sommet de sa gloire. Cavalant d'une scène à l'autre, il profitait d'une petite pause pour s'initier au ski en compagnie de son copain Achille Zavatta. Quant à moi, le hasard m'avait conduit pour un mois à La Grande Ourse, le restaurant-cabaret de la station. Zanini et son orchestre me précédaient. Le matin, nous émergions tous à peu près à la même heure, affalés sur nos transats en plein soleil. Il ne nous fallut pas deux jours pour devenir copains. Sur un ski, Zavatta se chargeait de l'animation, nous faisant nous plier de rire avec ses figures pas franchement homologuées. Le ton était donné ! Personnellement, j'avais décidé de maintenir une distance certaine entre les pistes et moi. Jusqu'au jour où Jacques entreprit de me faire découvrir les joies de la glisse. « Allez, viens avec nous, ce n'est rien du tout ! Tu verras, il suffit de se pencher à droite pour tourner à droite, et à gauche pour tourner à gauche. » Je ne sais toujours pas de quel côté m'attendait cette satanée crevasse, mais quelques heures plus tard, j'arborai un magnifique plâtre que tout le monde s'empressa de signer. Certains s'en sont même servis comme plan de travail pour éplucher des carottes ! Heureusement, malgré ma jambe immobilisée, je pouvais honorer mon contrat tous les soirs. Jacques était ennuyé. Je crois que cette mésaventure nous a rapprochés. Nous étions descendus dans le même hôtel et, tard après le spectacle, j'avais l'habitude de le rejoindre au bar. Les verres et la nuit pouvaient filer ainsi jusqu'au lendemain.

Nous avons fait route commune à trois reprises. Des souvenirs

inoubliables. Loin de ce que j'avais vécu dans ma période yé-yé. Il fallait le voir sur scène. Vibrant, déchirant, engagé jusqu'à l'épuisement. Avant d'aller chanter, il nous balançait depuis les coulisses : « Que Dieu vous pèle le cul ! » Chaque soir, nous prenions une leçon. Je me souviens très précisément de la première fois où il interpréta *Les Vieux*, à Vans, en Ardèche. Sa pendule qui disait « oui », qui disait « non » nous a tordu les tripes. Tout le monde se frottait les yeux.

Notre dernière tournée, nous l'avons faite à deux, juste lui et moi sur l'affiche. Souvenir immortalisé sur une superbe photo publiée dans *Le Journal de Lyon*. Lire nos deux noms accolés sur une même affiche me procure encore un immense plaisir : « Jacques Brel et Pierre Vassiliu. » L'une de mes plus grandes joies. Et puis, parce que la vie est faite comme ça, nous nous sommes perdus de vue.

Je l'admirai. Toujours le besoin de partir, de découvrir, de voir défiler de nouveaux paysages. Besoin de cette petite auberge dans laquelle on s'arrêtera pour la nuit, de ces kilomètres à parcourir, passés à échanger des confidences, à évoquer des sujets jamais abordés à la maison. En voyage, l'esprit vagabonde. Le rêve, c'est aussi une nouvelle scène qui vous attend, que vous imaginez tout le temps du trajet, et des gens qui vous accueillent et qui vous offrent l'hospitalité de leur théâtre.

Le protecteur

Chanteur terrien au pied plutôt marin, il m'est souvent arrivé d'embarquer sur de sublimes vaisseaux, pour deux ou trois semaines de croisière. Nourri, logé, je m'abandonnais chaque fois au luxe et à la volupté, en échange de quelques concerts. Sur *Le Renaissance*, où je fus engagé, j'avais obtenu un billet pour Marie. Le circuit – huit jours en Méditerranée – devait nous conduire de l'Italie à Malte, en passant par la Grèce et la Turquie. Nous étions jeunes mariés, vibrant de curiosité. Nous rêvions déjà de soleil couchant sur l'horizon lorsque le chef de cabine nous ramena brutalement à la réalité. Assimilés au personnel, nous avons été relégués à fond de cale. On nous avait alloué des lits superposés. Mes grandes illusions se retrouvaient coincées dans deux mètres carrés. Mais je n'avais pas dit mon dernier mot. Dès le lendemain, comme si de rien n'était, je franchis en douce les frontières des secondes classes, pour m'introduire en première. Là, je saisis le premier transat venu ; un pied de nez triomphant à la lutte des classes. Ma victoire fut de courte durée. Le commissaire de bord, m'ayant surpris sur ce territoire, me rappela gentiment à ma condition. Il ne voulut rien savoir. C'était bien essayé...

Tandis que je jouais au ping-pong sur le pont, un type m'interpella et engagea la conversation. Il devait m'avoir reconnu.

« Tiens ! c'est marrant que vous soyez là, parce qu'Eddie Barclay aussi est à bord. Ça vous dirait de le rencontrer ?

— Pourquoi pas ? »

L'homme, Léo Missir, m'invita à le suivre en première et fit les présentations. J'étais très impressionné. En cette fin des années soixante, Barclay était un des personnages les plus importants du métier. Serveur dans le restaurant de ses parents à Montrouge, où il avait rencontré Django Reinhardt, il s'était fait tout seul. Sa maison de disques rassemblait tous les artistes qui comptaient : Count Basie, Jacques Brel, Léo Ferré, Charles Aznavour... Il était bien équipé !

Notre histoire commença autour d'une table de ping-pong. Tout en ayant perdu la partie, je gagnai une invitation à dîner, ainsi qu'une

proposition honnête :

« Avez-vous une maison de disques ?

— Euh, oui. Je suis chez Decca.

— Ça vous dirait de venir chez moi ? »

Dramatiquement étranger aux histoires juridiques et contractuelles, je répondis « oui », sans hésiter.

Pour le repas, notre hôte avait donné des ordres pour nous permettre l'accès au restaurant. Peu coutumiers des réceptions mondaines, Marie et moi avions improvisé nos tenues avec ce qui nous était tombé sous la main. Sur le grand escalier qui menait à la salle à manger, les femmes en Carven ou en Dior descendaient aux bras de leurs hommes en smoking. C'était très intimidant. Le maître d'hôtel nous conduisit à la table d'Eddie, où quatorze autres invités étaient attendus. Des vasques de glace où rafraîchissait le Bollinger 1959, des coupelles d'argent dans lesquelles on se servait le caviar à la louche. J'apportai ma petite touche personnelle à ce dîner, mon humour bizarre les faisait rire. Si la pauvre Marie avait honte de moi, l'auditoire était séduit.

Barclay renouvela son invitation à plusieurs reprises.

Aussitôt à terre, j'annonçais à Decca l'intention de rompre mon contrat et, après quelques péripéties juridiques, je signalais chez Barclay en 1969. Avec moi, comme avec les autres, Eddie se montrait impérial. Encore un deuxième père. Il m'a appris la courtoisie et le savoir-vivre, le b. a. -ba : ouvrir la portière à une dame, l'aider à descendre, ne pas arriver les mains vides lorsqu'on est invité, monter les escaliers derrière les dames, les descendre devant... sans oublier les grands vins, la gastronomie.

Quand on déjeunait chez lui, il nous envoyait sa Cadillac conduite par Lucien. Que de festins nous avons faits ! Il avait son cuisinier particulier et son maître d'hôtel, tout cela frôlait bien les deux étoiles au Michelin. De Paris à Saint-Tropez, je côtoyais alors ses illustres amis, Brigitte Bardot, Henri Salvador, Michel Legrand : le noyau dur.

Ce n'était pas une jet-set idiote, Eddie s'intéressait à vous non pas pour votre apparence mais pour ce que vous étiez. Il était aux petits soins. Cette reconnaissance de mes petits talents m'ouvrait la porte de leur cercle. C'est sûrement grâce à cela que je vis comme un prince depuis quarante ans.

Dans le sillon d'Eddie, de jeunes directeurs artistiques aux dents longues assuraient le fonctionnement de la maison, œillets à la boutonnaire. Je les aimais bien. Était-ce réciproque et désintéressé ? Lorsque les ventes de mes disques ont commencé à décliner, ils se sont peu à peu détachés de moi. Ravi d'être accueilli dans le nid, je pensais bien y rester. Je croyais naïvement que mon rapport privilégié avec le

patron me mettait à l'abri. Grave erreur ! Barclay était avant tout un homme d'affaires ; il ne mélangeait jamais le boulot et l'amitié. C'est certainement l'une des raisons de son succès. Il avait l'habitude de ne s'occuper ni des studios ni des albums de ses poulains, déléguant cette responsabilité à la meute de jeunes loups engagés pour cela. Lui, sa grande affaire, c'était la signature des contrats. Hors des murs de la société, sa générosité était princière. Mais à l'intérieur, c'était « boulot, boulot ». Quoi qu'il en soit, je garde une infinie tendresse pour ce Monsieur qui m'a appris la vie.

Parmi les peintures qui enregistraient chez Barclay, il était un artiste qui me bouleversait depuis toujours, Léo Ferré. *Comme à Ostende, À l'île de Ré*, ses chansons me donnaient le grand frisson. Je brûlais de l'approcher un jour. Le hasard ayant voulu que nous signions sous le même label, il m'apportait sur un plateau l'un des grands bonheurs de ma vie. C'est François Bernheim, l'un de ses directeurs artistiques, qui m'obtint le rendez-vous. Charmant, timide, Léo se révéla d'une grande délicatesse. « Tu peux me dire "tu", tu sais. » Il fit tout son possible pour me mettre à l'aise. Spontanément, je lui ai parlé de la Toscane et de Florence, où il habitait. Nous nous sommes vraiment mis à discuter. Nous nous retrouvions quelquefois à La Lorraine, une grande brasserie située au bas de l'avenue de Wagram. L'endroit devint notre bureau, Léo s'y attablait avec une jolie fille, sa fiancée de l'époque. C'est ainsi que j'appris qu'il avait beaucoup aimé *Ma maison d'amour*. Ferré écoutait mes chansons ! Quel honneur ! On m'a souvent reparlé de cette chanson. Avec *Amour, Amitié*, elle me lie affectueusement au public. Depardieu, un jour, dans une rue de Paris, surgissant de je ne sais où, m'a dit tout le bien qu'il en pensait. J'eus à peine le temps de lui serrer la main, il avait déjà filé. Tous ces petits clins d'œil amicaux me regonflent le cœur chaque fois que j'ai le bourdon... C'est rare !

Je revis Ferré chez Bernheim, lors d'un dîner. Nous avions une connaissance commune, mon cousin Bonnacarrère, guitariste des Zoo, avec lequel il venait d'enregistrer *C'est extra*. Puis nous nous sommes perdus de vue, « Avec le temps... Va, tout s'en va ».

Dans ma maison de Seine-et-Marne, ils furent quelques-uns à venir se poser, pour des escales plus ou moins longues, que j'encourageais en laissant toujours la porte ouverte. Nous étions jeunes mariés lorsque, avec Marie, nous avons fait l'acquisition de cette ferme à Gouvernes, près de Lagny. Autour de la maison, nous disposions de plusieurs dépendances bâties autour d'une vaste cour pavée : deux granges, une vacherie, des poulaillers et de nombreux clapiers laissés à l'abandon. Un grand porche ouvrait, plus loin, sur le jardin. L'ensemble, il faut bien l'avouer, n'était pas très reluisant quand nous avons emménagé. Personnellement, je m'étais établi au

sous-sol de la vacherie, au milieu des auges, pour installer mon studio d'enregistrement. Aussi, lorsque mes amis Bernard Lubat et Eddy Louiss recherchèrent un local pour répéter, avant leur passage au Chat qui pêche avec Stan Getz, je proposai la maison. Ils y sont restés une semaine. Tout jeune, Getz semblait déjà assez perturbé.

Grâce à Pierre Barouh, qui le fit venir du Brésil, Baden Powell compta parmi mes invités réguliers. Au fil de ses visites parisiennes, il devint mon ami, mon frère. Je le trimbalais partout dans la capitale pour promouvoir sa musique. Sur son lit de mort, il manifesta le désir de me revoir. Hélas ! je fus prévenu trop tard.

Tout ce matériel d'enregistrement, je le devais aux bonnes grâces de mon éditeur Philippe Seiller, pour le compte de la maison Paul Beuscher. Là encore, j'étais tombé dans le nid. Après avoir quitté mon bateau sur les bords de la Marne, j'ai habité un temps avec Marie la petite maison de ses parents, à Chennevières. Philippe logeait juste en face, dans une superbe propriété avec tennis et tout le reste. J'ignorais alors l'identité de ce voisin très influent dans le métier. Lorsque la roue se mit à tourner favorablement pour moi, c'est lui-même qui franchit le pas en me proposant d'éditer mes chansons. Ce boulot consistait, au départ, à ponctionner cinquante pour cent de vos droits d'auteur contre l'engagement de promouvoir vos œuvres par le biais d'autres interprètes, de musiciens, de maisons de disques ou de formats imprimés pour le grand public. À l'arrivée, il vous ponctionne toujours les cinquante pour cent, mais il s'assimile davantage à un banquier. Consentant des avances de plus en plus régulières et des cessions de matériel en général définitives, les éditeurs prêtent sans intérêt aux artistes. Combien de fois Philippe m'a-t-il tiré d'affaire ! Je rends hommage à sa fidélité infaillible. Nous nous entendions comme des frères. Lorsque je devais le solliciter, la scène se jouait toujours en deux actes. J'essayais d'abord un refus de principe. Puis, nous nous enfermions dans son bureau et, deux verres de champagne plus tard, notre conversation se concluait par un « OK, je te donne tant maintenant, et le reste plus tard ». Le vin, en revanche, j'en faisais mon affaire. Nos dégustations de Château-Branaire et autres La Gaffelière. Il est des nectars qui nécessitent un certain équipement ! Je me chargeais de verres à dégustation.

En 2003, Philippe Seiller a trouvé la mort à bord d'un hélicoptère. Trois mois plus tard, sa femme devait succomber, elle aussi, des suites d'un accident de voiture. Depuis, ce sont leurs filles qui tiennent la maison. La dictature de la rentabilité a repris ses droits. On ne répond même plus à mes coups de téléphone. Heureusement, il reste Maryse, la secrétaire, toujours prête à me rendre service. Chère Maryse...

Mon contrat chez Beuscher m'offrit plus d'une occasion de rencontres. Les plus grands artistes internationaux passaient par ces bureaux. Moi-même, à force d'y traîner mes guêtres, je fus sollicité un beau jour pour jouer les accompagnateurs auprès d'une star du blues toute catégorie : B.B. King, en personne, en visite à Paris. Représentant illustre des guitares Gibson, il devait se rendre au Salon de la musique pour quelques démonstrations. Sans me démonter, je pris donc un taxi pour aller l'accueillir à l'aéroport. Il passait assez inaperçu dans les rues, hormis pour certains fans, qui n'en croyaient pas leurs yeux. Mon ami américain se rendit ensuite sur le stand pour offrir une leçon de guitare à un public qui doit s'en souvenir encore. Le soir, après dîner, nous nous sommes séparés, ravis l'un comme l'autre, de cette journée hors du temps. Une fois encore, la vie devenait belle.

Il est plus facile d'aborder des vedettes étrangères que nos stars françaises – à part les copains. À cette époque, il était plus simple de parler à Miles Davis qu'à Bernard Lavilliers. Maintenant, il a changé, il est peinarde aujourd'hui, blanchi par les années. Après le concert de Miles au festival de Juan-les-Pins, je le retrouvai à l'hôtel où je logeais. Il était seul au bar. J'y allai au culot. « *Hi ! Miles !* » Il me fit un bon grand sourire comme quelqu'un d'amusé. J'enchaînai :

« Very good the concert.

— Thanks. »

Enfin nous avons parlé, moi avec mes deux phrases en anglais, lui avec les siennes en français, c'était drôle ! On se reprenait, s'apprenait. On n'a pas parlé musique, mais des femmes, des femmes blanches et des noires, du vin français. Tout cela jusqu'à six heures du matin ! Dans l'après-midi du lendemain, je l'ai croisé, il m'a regardé... Son regard disait : « Où ai-je pu voir ce mec ? » C'était tout ! Ah, ces Américains et leur fragile amitié d'un soir !

À propos de musiciens, j'avais décroché mon premier rendez-vous artistique important. J'étais dans le salon du bureau de Daniel Filipacchi et Frank Teno – Filipacchi avait repris la marque de disque Decca-RCA – je devais enregistrer mon premier 45-tours grâce à Eddy Vartan, le frère. J'attendais depuis plus d'une heure, en face de moi un type noir était déjà là. On empilait des journaux sur nos genoux. Lassés de poireauter, on se leva ensemble avec un sourire complice. Je fis le geste du type qui en a assez et qui se tire. Il a compris. Hop, dehors. On est descendus tous les deux. Il ne parlait pas le français, était américain. Je lui dis :

« Pierre Vassiliu, nice to meet you.

— John Coltrane. »

On se serra la main. Il prit une bière pression, moi aussi. Il me dit qu'il était musicien, ce que je savais, car je l'avais vu au cinéma dans l'orchestre de Duke Ellington. Saxophoniste soprano dans

l'orchestre, c'était une star mondiale du jazz. Évidemment, j'étais vert, je n'osais même pas lui dire que moi aussi j'étais musicien. Puis on est retournés chez Filipacchi et on s'est salués, *see you next time*.

Maurice Casanova venait de racheter le Club Saint-Germain, le temple du jazz parisien, et l'avait rebaptisé Le Bilboquet, un jeu à la con qu'on jouait au bar avec toute l'équipe comme au xvi^e siècle – Hallyday, Belmondo, Brialy, Moustaki, Reggiani, Zanini. Le sous-sol ne faisait plus night-club mais théâtre. La femme de Reggiani y jouait une pièce écrite par elle. Marc Bontemps tenait cet endroit qui après vingt-trois heures redevenait disco. On y vit Cloclo faire ses débuts (on l'appelait encore Coco l'Égyptien), il jouait des congas et sautait déjà en l'air comme un cabri. Puis Julie Driscoll, les Gamblers, Zoo, et les Martin Circus – *Je m'éclate au Sénégal*. Quand Marc Bontemps dut quitter la région avec son revolver à flèche, Casanova me proposa de tenir l'endroit.

Ce fut le début de ma perte avec la mère de mes enfants. Je rentrais chez moi à l'aube, saoul, à trente à l'heure, quand je ne retrouvais pas Gérard Castel, anciennement Paillasson, dans son night-dub des Champs-Élysées.

Pour le cinéphile noctambule que je suis, il est un événement incontournable au mois de mai, le festival de Cannes. Depuis de nombreuses années, je me débrouille toujours pour descendre y faire un tour. Déjà, avec toute la bande d'Europe n°1, nous y avons nos habitudes. En plein choc de la « nouvelle vague », je débarquai pour une série de fiestas monumentales avec Gilles Marchal, Christophe, Polnareff et Pascal Danel. Comme nous avions tous le vent en poupe, la station nous recevait dans toutes ses émissions. Parmi mes relations, je comptais alors un ami garagiste qui me proposa d'agrémenter mon séjour en me prêtant l'une de ses voitures. Vous connaissez mon penchant pour les automobiles. Aussi, lorsque je le vis arriver avec une Buick décapotable bleu métallisé de huit mètres de long, j'ai failli manquer d'air. Je ne vous dis pas la séance de frime sur la Croisette ! C'était ça, Cannes, un grand délire de quinze jours où toutes les mégalomanies sont autorisées. Toutes les frasques, toutes les rencontres aussi. Dans les boîtes où je me produisais, certains membres éminents du public étaient bien plus célèbres que moi. Je me souviens d'un club minuscule, entre l'hôtel Majestic et le Carlton, où je croisais régulièrement Grâce Jones, amie du patron. Dans une ambiance d'enfer, zouk et rumba embrasaient une assistance débridée. Il n'était pas rare que viennent se glisser dans mes chœurs Grâce et sa copine Brigitte Nielsen, toutes deux d'un mètre quatre-vingt. Dans la

pénombre, je devinai un soir la silhouette imposante de Charles Bronson, assis sur son siège avec madame. Moi qui connaissais par cœur *Les Douze Salopards*, j'ai été incapable de lui dire un mot.

Eddy Louiss, Bernard Lubat, le guitariste René Thomas et moi-même avons été engagés, une année, dans deux salles différentes, mais voisines. Dès la fin de mon spectacle, j'aimais prolonger la nuit en allant les écouter. Les rencontres autour du bar se faisaient tout naturellement. Un soir, attablés non loin de moi, Romy Schneider et Claude Sautet, dont le film *Les Choses de la vie* venait de remporter la Palme d'or, profitaient de la soirée. Un moment, Romy s'est levée pour s'approcher de moi : « J'aime beaucoup votre chanson *Amour, Amitié*, voudriez-vous la danser avec moi ? » Et nous voilà tous les deux enlacés. Le rêve absolu. Ensuite, dans un sourire, Romy me prit la main pour m'entraîner à sa table, où toute l'équipe du film arrosait la victoire. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Sautet attrapa la bouteille de whisky pour me la vider sur la tête. Ah... jalousie ! Romy était outrée, elle l'incendia d'une rafale de noms d'oiseaux.

Grâce à une petite copine hôtesse au Festival, j'obtenais régulièrement les accréditations nécessaires aux projections. Quant aux soirées fastueuses où il était de bon ton d'être vu, très peu pour moi ! Au milieu de tous ces types endimanchés, je ne me sentais pas à mon aise. Autant aller retrouver les copains dans une boîte de nuit, ou traîner à La Chunga jusqu'à six heures du matin à refaire le monde avec Eddie Barclay.

Pour ce qui était de l'hébergement, mon camping-car me rendait service, mais je pouvais aussi aller me reposer sur *La Coryphène*, une admirable goélette ayant appartenu à Alain Bombard. De temps en temps, j'y mettais un plein de gasoil.

Ces séjours sur la Croisette m'offraient également la possibilité d'un détour par Cagnes-sur-Mer, où je passais voir mon ami Roger Notary, patron de *La Gougouline*, fameux restaurant les pieds dans l'eau. Il vit déferler à sa table toute la vague yé-yé. Johnny, Sylvie, les Marouani, tout ce beau monde descendait chez lui. Il sévissait également à Nice, dans une boîte de l'arrière-pays, *La Piniata*. De Michel Leeb à Jean Constantin, nous avons été nombreux à y faire nos débuts. La salle d'une centaine de couverts surplombait une sorte d'arène dans laquelle deux vachettes « emboulées » se faisaient un plaisir d'aider les clients à digérer ! Quelle ambiance ! J'ai rarement assisté à un délire pareil. Dans le rôle de monsieur Loyal déjanté complet, Notary annonçait ses artistes ainsi : « Salut ! Voici un petit nouveau, il s'appelle Pierre Vassiliu. S'il ne vous plaît pas, vous n'avez qu'à sortir sans payer ! Ou alors je vous balance mes assiettes sur la tête ! » Sans autre sommation, il mettait aussitôt sa menace à

exécution. Seaux d'eau, tartes à la crème, des projectiles de toute nature traversaient le restaurant pour s'abattre sur les musiciens... ou sur les clients ! Grand prince, Roger nous hébergeait, le temps du spectacle, dans une superbe villa, avec repas servis à demeure tous les midis. Aujourd'hui, *La Piniata* a fermé. Seule *La Gougouline* demeure. Lors de mes séjours sur la Côte, je ne manque jamais d'aller y embrasser le patron et Tania, sa chérie. Sa générosité n'a d'égal que son respect profond pour les artistes. Un mec bien que j'aime.

Un beau jour, je décidai de tirer un trait sur les chansons rigolotes. Au fil de mes enregistrements studio, j'avais bien tenté de leur fausser compagnie, mais cette fois, c'était bel et bien fini. Mes facéties musicales n'avaient pas forcément un avenir florissant – il suffit, pour en convenir, d'allumer la radio aujourd'hui je devais donc passer à autre chose. De plus, je supportais de moins en moins le poids du malentendu avec mon frère ; ses textes me mettaient en lumière et lui restait dans l'ombre. Même si je pouvais, moi aussi, en revendiquer la paternité, il me fallait m'en démarquer. Suivre ma route. Autre quiproquo encombrant, être catégorisé « amuseur public », le genre d'étiquette qui vous colle jusqu'au bout de la vie, un vrai code-barres. Mes chansons, je les voulais plus dépouillées, plus simples, plus poétiques. Avec la complicité de Nicole Croisille, mon inspiratrice, je sortis *Amour, Amitié*, mon tout premier album, en 1970 chez Barclay. L'accueil fut plutôt favorable. Les radios jetèrent leur dévolu sur la chanson. Pour tout le monde, je changeais de registre, délaissant la légèreté pour une certaine poésie. Mes pairs me reconnaissaient même une légitimité d'auteur. À ce titre, Jean-Loup Dabadie m'a dit un jour qu'il aurait aimé l'écrire. Mais ma stratégie tourna court. Pour le public, je restais et je reste encore le type aux chansons marrantes. Aujourd'hui, je le revendique, c'est déjà tellement délicieux d'être aimé.

Porté par le joli succès de ce premier album, je devais m'envoler pour la première fois vers l'Afrique, à l'occasion d'une tournée de trois semaines avec Nicoletta. Bangui, Dakar, N'Jamena, Cotonou, Abidjan et Kinshasa, nous nous posions chaque soir dans une capitale différente, avec quelques jours de repos entre deux. Ce premier vrai contact avec ce continent comblera toutes mes espérances : l'Afrique était telle que je la rêvais depuis l'enfance. Dès notre atterrissage en Afrique centrale, au milieu des danseurs et des tam-tams, le douanier à qui je tendis mon passeport me balança son coup de tampon à l'envers ! Le spectacle venait de commencer. C'était le moment d'ouvrir bien grand ses yeux et ses oreilles. Au marché de N'Jamena

que nous traversâmes, l'Afrique se dévoilait telle quelle, sans fioritures. Posé à même le sol, le cadavre encore fumant d'une chèvre débitée en dix morceaux attendait le client. Ambiance ! Sur le bord des routes, les femmes à plateaux déambulaient, un pagne à la ceinture, semblant directement échappées d'une carte postale.

Lors de notre escale au Niger, la fête qui suivit le concert se prolongea jusqu'à sept heures du matin. Pour ce genre de virées, je pouvais compter sur la résistance incroyable de Nicole. Au cours de cette soirée, j'expérimentai les vertus de la noix de kola, sorte de graine à base de caféine. En la mâchant deux ou trois minutes, on en extrayait le suc qui, une fois dans l'organisme, vous redonnait la pêche pendant des heures. Cela tombait à point car, dès huit heures précises, nous avions rendez-vous en pleine brousse avec un couple de vétérinaires pour aller voir les éléphants. Nous avions rencontré nos guides la veille au soir, au concert. C'est ça aussi la magie des tournées ! Le petit déjeuner avalé, nous nous retrouvions sur la piste. La savane, les singes, les éléphants... Sur la banquette arrière, je rêvais tout éveillé, avec la peur au ventre de finir, au détour d'un virage, sous les crocs d'une panthère affamée. Le grand souffle de l'aventure quoi !

Une nuit, à Niamey, je distinguais la Croix du Sud pour la première fois de ma vie. Cette petite étoile, invisible sous nos latitudes, qui scintille bien plus fort que les autres. Le genre de découverte qui compte ! En ce début des années soixante-dix, nous étions peu d'Occidentaux à traverser les mers. Le voyage n'était pas encore devenu un produit de consommation courante. Pourtant, dans l'avion du retour, je savais que cette première prise de contact annonçait une belle histoire d'amour avec l'Afrique.

Nicoletta était, et est toujours, ma pote, comme une sœur. Toujours prête à faire des conneries : pas d'heure, du bon vin, de la musique, du plaisir. Je t'embrasse, Nicole.

On s'est aussi beaucoup amusé avec Eddy Mitchell. Je lui avais composé la musique de *Entre Marx et Mao*. Mais je n'ai pas pris la peine de la déposer à la Sacem : le fric que j'ai laissé filer avec mes oublis ! C'était bien après Les Chaussettes noires, en pleine folie des années soixante-dix, alors que nous avions le même agent, Michel Bellamarie. Branchés par les mêmes délires, Eddy et moi nous fréquentions en ce temps-là. Jusqu'à faire équipe au volant d'une même Matra, lors du rallye des Graves dans les Pyrénées. Quelles crises de rigolade ! La course, plutôt pépère, avait été initiée par Jacques Chancel. Cathy Rozier, superbe mannequin noire engagée dans l'aventure, partageait nos bêtises et gardait le « chichon »... Notre plus beau fou rire nous attendait sur la route de Villeneuve-de-

Marsan. La feuille de route indiquait un contrôle à l'entrée d'une arène. Nous descendons de la voiture et pénétrons dans l'enceinte... qui se referme aussitôt derrière nous. C'est alors que nous vîmes débouler de nulle part une vachette pleine d'énergie, bien décidée à nous souhaiter la bienvenue à grands coups de cornes dans l'arrière-train ! Dans la panique, Eddy me bouscule, je m'étale de tout mon long, ouvrant la route à la bestiole qui le heurte de plein fouet. Dieu merci, le choc fut sans gravité. Quant à moi, au plus fort de mon courage, j'avais trouvé refuge à quatre pattes dans un tonneau, que notre « hôtesse », très excitée, malmenait autant qu'elle pouvait. Je venais de ruiner en une seconde une éventuelle carrière de torero !

Ces dernières années, j'ai tenté une ou deux fois de rappeler Eddy. Il était toujours en vadrouille, à moins qu'il ait décidé de ne plus répondre... même à moi, son vieux pote. Ah ! Ces stars du rock !

Ma maison d'amour

En 1972, rassasié de show-business, je voulus quitter Paris. Je n'en pouvais plus de ces flatteries qui me faisaient partir en vrille. L'instant précis où je pris cette décision est encore très présent. C'était lors de l'enregistrement d'une émission de télévision. J'étais n°1, perché sur la dernière marche d'un grand escalier ; en bas, m'attendaient Johnny Hallyday, Joe Dassin et Claude François. Ces hauteurs, soudain, me donnèrent le vertige. Je décidai de quitter Paris pour m'installer dans le Lubéron.

Nous avons revendu notre maison au comédien et ami Gérard Hernandez (si ! si ! la voix d'un des deux vieux rôleurs dans le Muppet Show !).

Les parents de Marie vivaient à quelques kilomètres d'Aix-en-Provence. Notre coup de cœur pour la région n'était pas une passade. On cherchait une maison. J'adore ce moment, chercher, prospecter, c'est ce que je préfère. Tous les rêves sont possibles. On fantasme sur la moindre porte entrebâillée. J'aime les maisons qui sont des lieux de partage et de circulation, la table et les chambres ouvertes toute l'année aux amis de passage.

Nous avons trouvé notre bonheur à Apt. Une bâtisse plantée sur un terrain de quatre hectares où se mêlaient chênes centenaires et cerisiers. Une typique Provençale, sur deux étages, agrémentée d'une petite terrasse qui s'étalait sous la vigne et les rosiers, le cadre idéal pour nos siestes d'été. L'ancienne écurie avait été restaurée et transformée en salle de séjour avec cheminée. Nous avions acheté la maison à deux Suédoises qui, après nous avoir signé la promesse de vente, décidèrent de ne plus s'en défaire. Le déménagement était déjà programmé, les acomptes avaient été versés, on finira par leur faire entendre raison... Néanmoins, dans une ultime tentative de déstabilisation, elles nous prédirent tous les malheurs possibles dès notre installation. Dieu merci, il en fut autrement et, quelques années plus tard, je composais *Ma maison d'amour*, qui semble avoir éloigné

toutes les malédictions !

Pour ce qui est des travaux, je préfère toujours confier l'agencement des lieux à des artistes, leur offrir un terrain de jeu grandeur nature, en quelque sorte. Ce fut le cas pour notre jardin d'hiver, dont je fis recouvrir les sols de marbre d'Égypte et de Turquie. Avec un immense talent, deux copains, Chris et Gaspard, l'un prix de Rome de sculpture, l'autre peintre sculpteur, se chargèrent du chantier. Dans la foulée, ils conçurent également la piscine. Afin de préserver notre intimité, ils avaient imaginé une vague stylisée, modelée dans le béton, elle semblait surgir du bassin. À l'intérieur de la vague, deux emplacements pour haut-parleurs. C'est ainsi qu'un après-midi de juillet 1975, la Tétralogie de Wagner nous transporta à Bayreuth, par quarante degrés à l'ombre. Grandiose !

Mes folies se heurtèrent parfois à certains refus de la part de notre chère administration. Ce fut le cas d'un projet que j'avais imaginé avec Jean-Michel Folon et que César devait réaliser. J'avais rencontré César au tout début de sa carrière, lors d'une exposition. Jean-Michel, lui, venait de réaliser la pochette de mon album *Voyages*. Lors d'un dîner, bien arrosé je suppose, l'idée est née de construire un studio d'enregistrement dans les champs. Soucieux de ne pas abîmer le paysage, nous avons envisagé un couloir souterrain chauffé par le sol sur du sable. Sur les murs, Folon signerait une fresque de cinquante mètres. Quant à César, il s'occuperait des modules du studio et des couloirs. Emballé, je confiai aussitôt l'élaboration des plans à un copain architecte. Et afin d'obtenir rapidement mon permis de construire, j'allai confiant à la mairie. « Refusé ! » Mon projet était refusé par un jeune crétin de vingt-quatre ans. J'étais écoeuré !

Comme je l'ai déjà évoqué à propos du Café Vassiliu, j'ai certaines propensions à prendre mes rêves en main, et à retrousser les manches pour les concrétiser.

Je décidai de mettre un peu d'animation et de créer le premier festival d'Apt, que j'installai dans l'école communale. Entre encriers et tableaux noirs, je fis jouer d'abord un groupe de fous furieux baptisé Albert Marker. Ils n'y allaient pas de main morte, jouant alternativement du placard ou de la pendule, dans la plus pure tradition de Frank Zappa. À leurs côtés, j'engageai également mon copain Bernard Lubat – toujours sur les bons coups – ainsi qu'un batteur prodige de treize ans, David Salkin, que je retrouverai bien plus tard avec les Raoul Petite.

Intrigué par cette manifestation peu courante dans la région, le public s'était déplacé en masse. Succès oblige, je récidiverai l'expérience l'année suivante deux jours durant, non plus dans l'enceinte de l'école, mais carrément au stade municipal. Au

programme : le groupe Urban Sax, qui jouait du saxo perché dans les arbres, Bracos Band, avec un certain Paul Personne à la guitare, et Patrick Vian, fils de Boris et pionnier dans l'art des synthés.

J'avais monté un nouveau groupe qui jouait du reggae, on devait être les seuls à jouer cette musique en France. Chris, notre guitariste anglais, revenait de la Jamaïque avec cette musique. Bob Marley habitait Londres et jouait de la Soul Music. Les reggaemen étaient Peter Tosh, les Wailers, etc. Bob Marley vint plus tard au reggae.

Laura et moi sommes allés le voir à La Villette dans sa loge. Il avait les mêmes sandales en pneu africain que Laura. Belle entrée en matière ! Une herbe super forte, de la fumée jusque dans les couloirs, c'était dingo !

Parmi les chansons essentielles de ma vie, il me faut bien sûr évoquer *Qui c'est celui-là ?* Quelle histoire ! Avec mes musiciens, nous avons porté toute notre attention sur *Film (Je cherche encore une fille)*, la face A d'un 45-tours, qui nous plaisait vraiment beaucoup. Aussi fallait-il rapidement lui trouver une face B pour le mettre sous presse. Claude Engel, un ami musicien, me proposa alors une samba de Chico Buarque, *Partido alto*, extraite d'une comédie musicale brésilienne interprétée par MPB Quatro. Séduit par le rythme et la mélodie, sans trop me soucier, je cherchais des paroles en français. Exercice fastidieux durant lequel j'écrivis une dizaine de versions. Comment pouvais-je imaginer que quelques semaines plus tard, je serais n°1 des hit-parades. La folie totale ! Au téléphone, Eddie Barclay tentait de me persuader de quitter Apt pour revenir à la vie parisienne – « Mais enfin, tu ne vas pas rester là-bas, on est déjà à trois cent mille ! » je n'ai pas bougé. Quelque sept cent mille autres suivront. Submergé par ce succès, je n'en mesurais pas l'ampleur, il me faudra quelques années pour ça.

Ce grand succès est malheureusement lié à un souvenir douloureux. Nous avons projeté d'aller au Brésil. Nous nous sommes envolés sur la compagnie brésilienne, la VARIG. Nous avons embarqué, Marie, Anne, Claude Engel et moi, le champagne comme on l'aimait, les plateaux-repas qui provenaient des plus grands cuisiniers, et les hôteses, de belles filles très sympas. Le rhum et la cachasa circulaient librement dans les allées, la musique dans les haut-parleurs, les coussins voltigeaient. Quel voyage ! Après tout, il n'y a pas de raison de voyager triste ! J'ai bien peur qu'il n'y ait qu'en France que les voyageurs soient aussi mécontents de tout et partout. Pour qui nous prenons-nous, nous les Français !

Une heure avant l'arrivée, les hôteses avaient mis leurs robes-

pagnes, le rouge à lèvres et les boucles créoles. Quand l'avion s'arrêta, les portes avant se sont ouvertes et un bon quarante degrés s'engouffra dans l'appareil. Quelques voyageurs portaient des chapeaux de paille, une écharpe autour du cou, le manteau à la main. Nous arrivions de France, où on se gelait !

Le boulevard Ipanema et la plage couverte de musique et de baigneurs ; les filles en string, on attendait de les voir, Claude et moi, et bien c'était là ! On s'est assis à la terrasse d'un café. On entendait en arrière-fond un gros tambour basse taper le tempo, sans savoir d'où venait cette musique. Une demi-heure plus tard, nous vîmes apparaître au loin une centaine de personnes. Elles marchaient en jouant, Fanfare, Cuica, Cavaquino, Pandero. Tout le monde chantait, en plein après-midi, les gens défilaient, nous ne savions pas pourquoi ! Des Brésiliennes en maillot de bain faisaient leurs courses, elles rejoignaient le cortège, les poireaux dansaient dans les sacs à provisions. La bière était extra, on en prenait plein les yeux... C'est pendant ce premier séjour au Brésil que j'ai découvert un groupe de jazzmen formidables, Le Trio Camara. Plus tard, je les inviterai à venir en France. Ils passeront quelques mois dans ma maison.

Et puis, il y eut cette rencontre douloureuse... Profitant de notre séjour à Rio, nous sommes allés voir la comédie musicale en vogue. Et là, surprise ! le texte était censuré. Remplaçant les passages contestataires et graves par des « la, la, la... », ce qui faisait beaucoup rire la salle. Cette mascarade avait complètement l'effet inverse, et ne faisait que mettre en lumière les mots interdits. Notre ignorance et notre manque d'information nous avaient fait occulter la censure et la dictature des généraux. Pour nous, le Brésil, c'étaient la danse, le carnaval, les belles filles et les écoles de samba ! Bravant le couvre-feu, nous avons décidé d'attendre à la sortie des artistes. Je voulais rencontrer les chanteurs. Présument de notre engagement politique, ils nous invitèrent à les accompagner chez eux. Nous nous sommes fauflés dans la rue, rasant les murs à l'abri des lumières. Les milices patrouillaient. Dans l'appartement, on leur fit entendre ma chanson... Quelle catastrophe ! Je n'avais rien compris... Ils étaient consternés, baissant la tête, accablés par tant de conneries... Séduit essentiellement par la musique et le tempo, je m'étais fait traduire le texte de Chico Buarque après avoir écrit le mien. Il y dénonçait la folie meurtrière et le totalitarisme, les pleins pouvoirs de la bourgeoisie et promettait un retour de bâton à l'opresseur. Texte révolutionnaire dissimulé par des jeux de mots et des métaphores qui ne trompaient personne. À côté, mes paroles semblaient bien dérisoires ! Même si j'y dénonçais l'intolérance et l'hermétisme de certains.

Moi qui étais fier de ma trouvaille et qui pensais avoir sorti cette chanson de nulle part, j'étais un criminel aux yeux de ses interprètes.

Chico Buarque n'a jamais souhaité me rencontrer, j'avoue ne jamais avoir fait la démarche non plus. Il n'est peut-être pas trop tard. J'appris qu'à plusieurs reprises, lors de ses concerts à Paris, il nous avait accusés, Nougaro, Moustaki et moi, d'exploiter ses succès à nos propres comptes.

Mais si la musique brésilienne connaît un tel engouement à Paris, n'est-ce pas aussi grâce à nous ?

Je sais que cette chanson me collera toujours à la peau. Ne crachons pas dans la soupe, elle m'a offert l'affection du public et une aisance financière qui m'a permis de bien vivre pendant pas mal d'années. Aujourd'hui encore, la source n'est pas tarie. Il y a quelques mois, j'ai enregistré cette chanson en portugais. Au même moment, le Brésilien Toco l'enregistrait en français ! Rigolo, non ?

Je suis retourné au Brésil. L'un de mes voyages me fut presque offert sur un plateau. Je venais de terminer un concert lorsque, dans un bar, un inconnu s'avança vers moi pour m'offrir un verre. La conversation filait bon train quand le gars me proposa de parrainer son restaurant. Je sais, j'ai l'âge d'être parrain et comme dirait Manu Dibango, on a l'âge d'être présidentiable. Je lui ai dit : « Je veux bien, mais je suis déjà dix fois parrain, je ne pourrai pas me déplacer... » Mais, il ne lâcha pas prise, et mon point de vue changea radicalement quand il me dit que son restaurant ouvrait à Salvador de Bahia !

« Ah oui ! Et qu'est-ce que vous buvez ?

— Si vous êtes d'accord, nous ferons l'ouverture pendant le carnaval. »

Boulangier de son état, Christian Baud avait acheté son resto sur photo, avec quatre copains. Bien sûr, la perspective d'un nouveau voyage au Brésil m'excitait plutôt, mais l'expérience m'avait appris à ne pas m'emballer. Surtout avec un projet encore sur le papier. Au moment de nous quitter, j'étais sceptique, puis j'oubliai. Pourtant, pour le sonder, je lui dis au hasard que je souhaitais partir avec ma femme. Quelques mois plus tard, en février, Laura et moi partions pour Salvador.

À notre arrivée à Bahia, la ville, tout entière, répétait les festivités. Son fameux restaurant était situé en plein cœur du quartier des prostitués ; il y en avait de tous les genres ! Des travestis, des trans, des homos, des cavalcades, des cris, des bagarres ! Les flics tous les soirs, ça me plaisait beaucoup ! Un de ses associés logeait quelques jeunes filles en échange de quelques heures de ménage et autre... Nous avons pris une chambre au Temis, au quatorzième étage, sur la plaça de Seo, au centre des défilés et des balances. Tout le quartier puisait. Un soir, pour ne rien manquer, nous nous sommes installés sur la terrasse de l'hôtel. Une belle Brésilienne est arrivée et s'est amusée

à s'asseoir sur les genoux des garçons, accueil chaleureux que l'on trouve souvent en voyage... Elle avait jeté son dévolu sur Christian ! La discussion s'animait et je décidai de prendre quelques photos pour immortaliser l'instant.

Sans vraiment y prêter attention, il me sembla voir la fille verser un produit dans le verre de Christian. Ensuite, nous avons regagné notre hôtel, tous les quatre, évidemment. De l'autre côté de la cloison, les gémissements de la jeune fille semblaient sincères. Hélas pour notre ami Christian, mon imagination ne m'avait pas joué un tour. Après avoir fait couler une douche, et simulé ces fameux cris, la mignonne s'était fait la belle, emportant les économies du dormeur. Heureusement, avec l'aide des photos prises la veille, les policiers eurent tôt fait de retrouver la demoiselle. On apprit que son séjour au commissariat lui avait coûté cher, à tous les niveaux... Et nous avons regretté d'avoir contribué à son arrestation. Cependant, elle lui avait tout piqué, ses cartes de crédit, son liquide.

Cette mésaventure devait nous unir pour la vie. Aujourd'hui, Christian a mis ses boulangeries en gérance et règne sur Le Relais des voyageurs, le restaurant qu'il a finalement ouvert à Paris. C'est l'un de mes meilleurs amis. Nous étions aux premières loges pour assister à la fête. Par centaines, les musiciens et les écoles de samba ralliaient la place, chacun dans des costumes de couleurs bien spécifiques. Sous nos yeux, le défilé se déroulait sur huit kilomètres. Les orchestres étaient hissés sur les trios électriques, énormes semi-remorques couverts de baffles de la tête aux pieds, quarante mille watts de sono minimum. Peter Tosch, lui, en avait un de cent mille watts.

Les orchestres passaient à hauteur du deuxième étage de tous les immeubles jalonnant le parcours, dans un déferlement samba variétoch ! La chanson-tube était *Avisa la*, que j'ai adaptée ensuite en français : *La vie ça va*. On a eu le privilège d'être invités sur un de ces trios. Caméra à l'épaule, je ne voulais rien manquer de ce délire, mais le volume sonore était tel que ma bande satura immédiatement. Autre imprévu : les effets de l'humidité sur ma machine. Infiltrée à l'intérieur des circuits, elle avait foutu en l'air ma batterie. Aidé de quelques cachasas, je trouvais une idée subtile : je mis ma caméra dans le congélateur pendant un quart d'heure. Elle en ressortit comme neuve ! C'est ça la démerde...

Dans un café plein de monde, on ne pouvait presque plus bouger, arriva le moment qu'on avait oublié, l'envie de pisser... On eut la chance de trouver trois tabourets, mais le besoin se faisait très pressant. Pour être clair, sur chaque mètre du parcours de huit kilomètres, étaient installés des marchands de bière. La cachasa était vraiment trop forte... On n'avait pas le choix, chaque fois, soixante-quinze centilitres de bière... Tout le parcours sentait la pisse à tel

point que cela ne nous dérangeait plus ! Laura s'esquiva pendant une demi-heure, j'en étais presque inquiet ; quant à moi, je sortis l'oiseau de son écrin et me soulageai sur la sandale gauche de mon voisin, Yves, qui lui-même pissait sur la droite... Comme tout le monde ! Ça, c'est du souvenir...

Plus tard, je rencontrai un type que j'avais déjà vu, mais où ? C'était le bassiste de Coluche. D'autres amis nous avaient conseillé de changer d'hôtel et de venir nous installer dans leurs chambres d'hôtes, à une journée de bateau. À bord d'un vieux coucou, assez beau, chargé de mangues, de noix de coco, de glaces à l'eau, de bananes, d'ananas découpés et de petits sacs d'eau qu'il ne faut jamais boire, nous voguions vers l'Amazonie. On croisait quelques campements indiens, des séquoias, des perroquets, des merles bleus. Nous arrivions dans la forêt tropicale.

Nous débarquons chez nos futurs amis après huit heures de bateau, en pleine bagarre. Lui vient de recevoir le manche d'une poêle dans la figure. En nous voyant, il s'excuse et elle s'en va sans nous saluer. Difficile d'arriver chez des gens pour dormir dans ces conditions ! Le gars était venu de France avec son voilier, qui dormait devant nous. Il n'y avait pas touché depuis cinq ans. Ce n'était pas vraiment un marin, la traversée avait été terrible. Le bateau : ras le bol ! On a dîné, il s'excusait toutes les demi-heures. On décida de repartir le lendemain. Il insistait pour qu'on reste, en fait, il s'ennuyait ferme.

Le lendemain matin, debout de bonne heure, j'eus la stupéfaction de voir un meurtre sous mes yeux. Nous étions place du marché, un homme arriva avec une vache sur une carriole, il accrocha la bête avec les pattes arrière sur une poutre en hauteur et la fendit en deux. Une heure plus tard, on pouvait acheter un steak. L'horreur ! Adieu veaux, vaches, cochons, on se fait la malle !

On nous a indiqué un chouette hôtel en bord de mer, à trois cents kilomètres au nord. Autocar, toujours très plein et très rigolo, où les gens chantent et palabrent. Nous arrivons au Lagon bleu, en français dans le texte. Une jolie chambre, avec matelas et ventilateur, hamac devant la porte, le paradis ! À dix-huit heures, au Brésil, la vie commence. On est très vite adoptés et sous les bougainvillées et les hibiscus, il y a du punch coco, de la samba, de la bossa, un tournoi de ping-pong improvisé, on s'amuse beaucoup. C'est le samedi soir, l'hôtel se vide, les clients regagnent la ville, et nous restons seuls avec une serveuse. Le dîner est super. On passera quatre jours, nus sur les bancs de sable, à regarder le ciel et l'eau, les chevaux sauvages et les flamants roses. Au moment de partir, pas de machine à carte bleue, nous n'avons plus de liquide, juste de quoi reprendre l'autocar pour Salvador. La serveuse appelle sa patronne qui vit à Salvador, elle nous

donne son adresse. Nous irons la payer à notre arrivée. Sympa, non ?

Dans quelque partie du globe que ce soit, deux musiciens qui se rencontrent ont toujours plein de choses à se raconter. J'aime toujours les instruments traditionnels, pour leur forme, leur bois, leur odeur et leur force. Dans la vallée de l'Ourika, chez les Berbères, j'ai acheté un ribab, instrument injouable, il n'y a pourtant qu'une corde et un archet et cela vous porte la musique à des kilomètres. Pas de sono, pas de micro, pas de facteur. Sammy Atéba, percussionniste camerounais, avec qui j'ai tourné pendant dix ans, joue sur des bonbolongs. Ce sont des troncs d'arbres creusés de différentes tailles, on en joue avec deux baguettes, on peut en avoir quatre sur scène. C'est pour cela que pendant la colonisation, quand les soldats français cherchaient des hommes pour travailler, ils n'en trouvaient pas. Les bonbolongs les avaient prévenus ! J'ai ramené une ou deux percussions à chacun de mes voyages.

Véronique Sanson, je l'avais découverte à la radio en 1972, c'était une adepte de Dione Warwick, dont elle essayait avec bonheur d'imiter le vibrato. *Besoin de personne*, premier morceau que j'ai entendu d'elle, nous donnait le frisson. Je me souviens d'avoir couru après elle, j'ai téléphoné aux agences, me suis renseigné auprès des studios. On était scotchés ! Je l'ai trouvée finalement alors qu'elle jouait au restaurant de la tour Eiffel. Moi, j'étais en vedette à l'Olympia, elle est venue le soir, et depuis lors nous ne nous sommes plus quittés. En tournée avec Gilbert Montagné et moi, en première partie de Julien Clerc. C'étaient de grosses tournées d'un ou deux mois, et nos jours de relâche, on les passait dans ma maison du Lubéron. Évidemment, ma femme était jalouse quand je restais avec Véronique à picoler, à jouer et à chanter jusqu'au petit jour. Nos soirées se terminaient toujours ainsi. Son copain s'appelait Michel Berger, inconnu à l'époque. C'était un couche-tôt et Marie aussi. C'était ma meilleure copine. Je ne sais pas ce qu'elle fiche maintenant, ça a l'air d'aller mieux.

Je me souviens de Nino Ferrer, transi d'amour, qui me suppliait de la lui présenter. Dans sa belle villa de Rueil-Malmaison, il a passé la journée à la draguer devant sa femme, j'en étais mal à l'aise ! J'ai beaucoup aimé les chansons de Nino, toutes sauf celles qu'il préférait, ses chansons rock. Avec Véro, on s'est revus chez Michel Drucker, elle venait de se marier avec Pierre Palmade. Mais son autre histoire d'amour avec Stephen Still est la suite de notre admiration pour Crosby, Still, Nash & Young. Stephen était notre préféré. Nous l'avions vu en concert, gare de la Bastille : génial !

Pour la première fois, en 1974, mon nom est apparu, seul, sur le fronton d'un théâtre à Paris. C'était au Cyrano, aujourd'hui théâtre de la Roquette. Une chouette petite salle de quatre cents places. Bernard Lubat, chez qui je vivais plus ou moins, et moi avions négocié avec Ulysse Renaud, auteur dramatique et directeur des lieux, mon spectacle à dix-huit heures. Nous avons commencé nos répétitions dans la cuisine de Bernard, autour d'une table. J'avais choisi cette option, pour pouvoir répéter les chœurs à la fin du repas, car c'était vraiment là qu'ils sonnaient le mieux ! J'avais rameuté les meilleurs : Georges Rodi au clavier, Christian Letté à la batterie, Marc Berteaux à la basse, Bernard Lubat au vibrapone et aux percussions, Claude Engel à la guitare et Celmar, son frère, aux percussions aussi. Sans oublier nos adorables choristes : Anne, ma sœur, Vanina, sa copine, et Danielle Chadeleau. Pendant ces réunions, les idées fusaient, les chansons décollaient, je notais chaque détail, chaque trouvaille. Autour de cette table, les échanges étaient si intéressants, si riches, si complices que je décidais d'en installer une sur scène. Nous avons caché des micros sous la table, deux perches tendues au-dessus et, de mon invention fabriquée par Celmar, une boîte avec une ampoule rouge et une pédale. Pour moi, qui m'arrête quand je peux, cet ingénieux système me permettait de prévenir mes amis lorsque je décidais d'arrêter le morceau. Mais la boîte n'était pas visible par tous, il fallait s'étirer le cou ou la remonter pour voir le signal, c'était chaotique ! Une vraie rigolade. Ceux qui ont eu l'immense privilège d'assister à ces spectacles doivent encore s'en souvenir... Une mise en scène inoubliable ! Une poule blanche et violette, achetée sur les quais de Seine, un tonneau de vin, des saucissons, du fromage, du pain, quelques paquets de beurre... Miam, j'ai faim...

Le spectacle s'appelait *Pour voir*, en référence au livre de Carlos Castaneda. Ça tournait bien. Il y avait un bon son, on s'entendait bien. Nous n'avions pas d'argent pour nous payer une attachée de presse, pas moyen d'avoir un article, ni une radio pour nous soutenir. *Qui c'est celui-là ?* venait juste d'arriver dans les bacs. Le disque cartonnait, mais Eddie par manque d'anticipation, n'avait pas assuré l'approvisionnement des disquaires. En pleine période de Noël, nous étions en rupture de stock ! Fâché, j'envisageai sérieusement de rentrer dans le Lubéron, ce que je fis juste après notre contrat au Cyrano. Mais, en attendant, ma vengeance fut terrible ! Aucun billet gratuit ne fut envoyé aux journalistes, aux radios et à la télé, ni aux artistes d'ailleurs... enfin presque. C'est comme ça que l'on pouvait voir une file d'attente de cent mètres devant le Cyrano et y reconnaître : Eddie Barclay, Jean-Michel Boris – le patron de l'Olympia –, les journalistes de *L'Humanité*, du *Canard enchaîné*... Et les autres qui suivirent.

Quelques jours après, le théâtre était plein, le spectacle fut programmé à vingt heures, nous devions y passer une semaine, on est restés un mois. Le concert était tellement novateur, qu'on aurait peut-être pu y rester un an. Mais la salle devait accueillir une pièce de théâtre, après nous. Et c'est comme ça que peu de temps après, je signai un contrat avec l'Olympia.

Au Cyrano, les gens venaient en famille. Pour ceux qui n'avaient pas un sou, on faisait des sandwiches et on leur donnait un verre de vin rouge. Certains revenaient tous les jours, avec leurs parents, leurs enfants, leurs casse-croûte et leurs sacs de couchage. Le spectacle commençait à vingt heures et se terminait à minuit. Quelques artistes venus assister à nos délires nous rejoignaient parfois sur scène : Nougaro, Moustaki, Véronique Sanson, Catherine Lara, Yves Simon et bien d'autres...

On m'a souvent reproché de partager mes concerts avec d'autres artistes : trop brouillon, paraît-il ? Pourtant, je ne vois pas pourquoi je garderais pour moi la découverte d'un nouveau talent si je peux en faire profiter le plus grand nombre. Mais le show-business n'est pas prêteur ! Demandez donc à ces « premières parties » qui se démènent avec des mauvais micros et de mauvais amplis dans l'indifférence. Pourquoi leur refilerait-on du bon matos gratis à ces petits cons ? Je vous le demande... Impuissant face à un tel état d'esprit, je persiste à prendre des premières parties et à mettre mon matériel à disposition.

Donc, après le Cyrano, j'entrai à l'Olympia par la grande porte. L'après-midi de la première, j'étais planqué de l'autre côté du boulevard des Capucines pour assister à l'installation de mon nom en lettres néon rouges. Autre privilège, lié à mon nouveau statut de vedette, j'avais la loge du bas. C'est un grand living, avec salle de bains, des miroirs, un Frigidaire, des bouteilles dedans et des fleurs. Je prenais ma douche au même endroit qu'Édith Piaf, Maurice Chevalier, Gilbert Bécaud, les stars de la Tamla Motown, etc. J'ai connu les télégrammes scotchés sur les miroirs, les défilés des coursiers. On me couvrait plus volontiers de grands crus que de roses. Le magnum de Bollinger envoyé par Philippe Seiller, le patron de Beuscher.

Avant de commencer mon spectacle, je me trouvais dans une ambiance très étrange, comme si tous ces artistes venaient de quitter les coulisses, je sentais encore leur présence, sensation déjà ressentie à Louxor, en Égypte, dans un palais de la Vallée des rois. Le public était content. Seule la presse, comme à l'accoutumée, me mettait des étiquettes sans parvenir à m'en coller une. Des années plus tard, par mes voyages, je leur donnai une occasion de me cataloguer. Dans les gazettes, je suis devenu le « sorcier blanc ».

Dans le genre original, je voudrais parler des Raoul Petite. Ceux qui connaissent les délires de Carton et de la bande n'ont pas besoin de présentation.

Dans un petit village, aux environs d'Apt, au Grand Clément exactement, j'assistai à la formation de ce groupe mythique. Dans une charmante maison logeaient deux frères surnommés les Parisiens – en fait, c'était une ruine. Et comme il faisait toujours beau temps, on dormait dehors. On s'y réunissait parfois pour improviser sous les étoiles, c'était délicieux ! L'idée de former un groupe leur vint tout naturellement. Habiter dans la région était une condition nécessaire pour y participer, le concept Raoul Petite était né. Tous ces musiciens n'étaient pas des prodiges, mais suffisamment pour transformer leurs faiblesses en qualités. Carton, le chanteur, était maçon. Comme lui, toute la bande vivotait grâce à des petits boulots. Ce n'était pas par manque de travail, mais par souci de liberté. Raoul Petite est sans doute le seul groupe français à avoir passé plus de temps en répétition que sur scène. Leur formation comprenait le chef, Fred, à la guitare, François à la guitare aussi, David à la batterie – le petit Salkin de mon festival –, Christophe à la basse, Bruno et Momo, deux saxophonistes, et deux choristes, Marjorie et Odile. J'étais très surpris par les arrangements, je commençais par les inviter à venir répéter à la maison, il y avait plus de place. Puis je les ai engagés sur ma tournée et moi, malin, je passais en première partie.

L'idée d'un groupe était bien engagée. Pendant des mois nous nous sommes baladés un peu partout, du New Morning de Genève en passant par celui de Paris, au théâtre en plein air de Châteauvallon – où j'avais invité Higelin – sans oublier la MJC de Cannes. À l'époque du Festival, nous commencions le concert à minuit. Avec eux, mes morceaux étaient mis à toutes les sauces, ils avaient toute liberté. Fred, le chef de la bande, était très méfiant dès qu'on parlait business ; sa plus grande crainte, se faire récupérer par le système. Lorsque le groupe vola de ses propres ailes, on se retrouvait souvent dans les mêmes festivals. Ces dernières années, on a vu émerger dans leur sillage Les Négresses vertes, la Mano Negra, explorant des territoires musicaux où seul Raoul Petite s'était aventuré. Souvent, on leur a proposé des émissions de radio ou de télé ; pour Fred, c'était de la récup. Aujourd'hui, trois affiches collées n'importe où suffisent pour attirer la foule.

J'ignore comment font les copains, mais j'ai toujours eu du mal à jouer avec des emmerdeurs, aussi doués soient-ils ! Les musiciens qui m'accompagnent sont peu avarés de leur talent. Au cours de ma carrière, j'ai réussi à débusquer quelques-uns de ces oiseaux rares. Difficile de les citer tous, mais j'aimerais quand même rendre

hommage à une belle équipe qui m'accompagna pas mal de temps : Manu Chambo aux claviers, Marquito à la batterie, Fifi Chaïeb à la basse, Gérard Carochi aux percussions, Amory Filliard à la guitare et nos amours de choristes, Angeline et Bessie.

Lors d'un de mes concerts dans le Sud de la France – je jouais à Manosque – mon clavier s'était subitement décommandé, il m'avait trouvé un remplaçant et lui avait envoyé les chansons. Le lendemain vers dix-sept heures, au moment de la balance, arriva un jeune garçon, c'était Manu Chambo. Je me demandai comment ce type allait se souvenir de dix-huit morceaux ! Mais Manu a une oreille superbe. Trois heures après, il assurait sur scène comme un vieux briscard. Ensuite, il a battu le rappel de ses potes musiciens, tous originaires de Cannes ou de Nice. C'était rassurant. Ces mecs-là ne jouent qu'avec les artistes qu'ils aiment ! Ils jouent avec moi sur l'album *La vie ça va*.

J'ai pris la main d'une étrangère

J'avais croisé Laura une toute première fois lors de mon festival rock en 1976. Au bras d'un homme, poussant le landau d'un tout jeune enfant et un petit garçon à ses côtés, elle resta fort discrète lors des présentations. Superbe dans sa longue robe de gitane, les cheveux enturbannés. Cette jeune femme dégageait une élégance flagrante et pour le moins singulière. Je ne fus pas surpris d'apprendre qu'elle était mannequin vedette chez Paco Rabanne. Olivier, son mari, un bel homme, s'était justement distingué en révolutionnant la conception des défilés, et sa boîte, « La mode en images », œuvrait principalement pour le compte du couturier espagnol. Résidant près de Saint-Saturnin, ils étaient venus au concert en voisins. Marie et moi les avons retrouvés quelques jours plus tard, attablés à la terrasse du Grégoire pour faire plus ample connaissance. Puis notre relation s'installa tout naturellement dans un échange d'invitations, respectant ainsi la tradition du bon voisinage. En toute amitié. Cette jeune Hollandaise ne manquait pas de charme, mais personnellement, il ne me parlait guère. Il faut dire que je n'avais pas de tendresse particulière pour les mannequins. Pire, toutes celles que je croisais, de loin, chez Castel, je ne les portais pas dans mon cœur. Convaincu qu'il me fallait forcément renoncer à d'aussi belles créatures, je devais leur en vouloir un peu.

Un soir, Olivier m'appela pour me demander un petit service. Obligé de s'absenter une longue semaine, il souhaitait nous confier son épouse le temps d'un week-end. Les enfants, eux, étaient envoyés chez leur grand-mère. Bien entendu, nous avons accepté. Je découvris alors une Laura bien différente. Elle, aussi pudique au premier abord, eut vite fait de s'offrir au soleil dans le plus simple appareil pour de lascives séances de bronzage au bord de la piscine. Marie ne sourcilla pas. En hôtesse rompue à toutes mes excentricités, elle avait déjà tout vu. Il n'en fut pas de même pour l'obsédé invétéré que j'étais. Les courbes parfaites de mon invitée, ainsi que ses postures impudiques

réveillèrent évidemment mes plus bas instincts. Je suppose aujourd'hui que ces poses n'avaient rien d'inconsidéré. Et si appel il y eut, je l'avais reçu !

Puis la vie reprit son cours, annonçant dans mon couple des turbulences qui se révélèrent fatales. Lasse de mes frasques et de mes absences, Marie finit par trouver une épaule réconfortante avec un danseur de la troupe de Carolyn Carlson. Après qu'elle eut quitté la maison, ma « maison d'amour » me sembla bien vide. L'orgueil et le cœur lézardés, je montai alors à Paris pour tenter de me régénérer. Lors d'une balade sur les Champs-Élysées, je tombai un jour en arrêt devant un kiosque à journaux. Irrésistiblement envoûté, je ne pus détacher mon regard de cette fille qui posait en couverture de *Vogue*. Cette frange, ce regard un peu flou, j'étais hypnotisé. Je garderai longtemps le souvenir de ce trouble étrange et inédit... Puis les mois passèrent et, après des heures plus ou moins houleuses de négociations, la séparation entre Marie et moi fut définitivement prononcée.

Je me déplaçais alors pas mal et rencontrai un artiste bien difficile à classer, hormis, peut-être, dans la rubrique « Vagabond de génie », Denis Van Haecke. La première fois que nous nous sommes croisés, c'était sur le circuit Paul Ricard. Perché sur le toit d'une camionnette, il s'acharnait en solitaire sur un drôle de violoncelle. Le pauvre avait été complètement démantibulé. Débarrassé de sa caisse, il n'en restait que les côtés, la table et le manche. Le chevalet était électrifié, relié à plusieurs pédales. Denis avait inventé le violoncelle électrique, spécimen unique au monde, et demeurait le seul musicien à pouvoir en tirer un son. Un nouvel Hendrix était né, je ne pouvais pas le laisser m'échapper. À peine était-il descendu de son camion que nous envisagions de partir sur les routes en duo. Dans le genre hippie échassier, mon nouveau coup de foudre musical était prêt à partir. Derrière ses petites lunettes rondes, il était totalement imprévisible. Chez moi, à Apt, nous avons démarré les répétitions. Nous avons revisité toutes mes chansons, pour les accorder à son drôle de violon. Et franchement, ça valait le détour ! Quitte à déconcerter un public qui me connaissait sous un jour plus classique, notre association laissera quelques jolies traces, et pas seulement dans les tympanes...

Ma vie se partage alors entre Paris et Apt. J'hébergeais Denis à Apt quand un matin, en faisant le marché, je rencontrai Olivier, qui m'invita pour la soirée. En convives courtois, nous nous munissons d'une bonne bouteille, d'une petite bricole pour notre hôtesse, et nous frappons à la porte. Méconnaissable, sous un masque de beauté, les

cheveux oints d'huile d'olive et rassemblés sous un bonnet difforme, Laura vint nous ouvrir, les yeux écarquillés. Derrière elle, des bataillons de couches séchaient sur l'étendoir au milieu des petites culottes : manifestement, elle ne nous attendait pas ce jour-là. La honte ! Le temps d'un verre descendu en quatrième vitesse, nous rebroussons chemin pour revenir, dans le même équipage, dès le lendemain. À la cuisine, Olivier s'occupait des langoustes. Laura, très sexy dans une petite robe de crêpe bleu à pois blancs, jouait à perfection son rôle de maîtresse de maison. Le dîner se déroulait joyeusement lorsque, vers vingt-deux heures, notre hôte nous annonça son départ imminent. Puis il monta à l'étage, suivi par son épouse dévouée. Les bruits perceptibles au-dessus de nos têtes laissaient deviner une ultime étreinte avant la séparation. Enfin, nos deux tourtereaux se quittèrent, et la soirée se poursuivit allègrement en chansons, alcools, et autres délires...

Alors que je m'apprêtais à partir, Laura s'approcha et, sans que je puisse réagir, m'embrassa. « À demain », me lança-t-elle malicieusement avant de refermer sa porte. Ce baiser inattendu m'avait fait tomber de l'armoire ! Une fille comme elle, embrasser un gars comme moi ! Il devait y avoir une erreur. Son geste aura dépassé ses pensées. Et pourquoi ce « À demain » aussi riche en sous-entendus ? Toute la nuit, ces questions me hantèrent. Impossible de fermer l'œil. Je décidai, pour me calmer, de mettre tout cela sur le compte d'une soirée trop arrosée. Après tout, je l'avais peut-être rêvé, ce baiser ! Pourtant, dans la matinée, je lui téléphonai pour en avoir le cœur net :

« Hier soir ?

— Oui, et je n'ai pas dormi de la nuit.

— Qu'est-ce que tu me racontes ! Une fille comme toi qui m'embrasse, qui me drague ! Ça n'était pas de la rigolade alors ?

— Mais pas du tout, au contraire, j'ai très envie de te revoir ! Tu viens déjeuner ? »

Malgré les encouragements de mes potes, je n'arrivais pas à réaliser ce qui venait de me tomber sur la tête et le cœur. Incrédule, mais intrigué, je me rendis pourtant à l'invitation. Nous étions dimanche, et, à cette heure-ci, tous les magasins étaient fermés. Que pouvais-je bien lui apporter ? En route, je fus sauvé *in extremis* par une commerçante retardataire qui, habituellement, vendait des fleurs. Malheureusement, elle avait été dévalisée. Seules une salade et une botte de radis subsistaient sur son étalage. Je les rapatriai aussitôt dans ma voiture, pour les tendre ensuite fièrement à Laura, sur le pas de sa porte. L'effet fut immédiat. Couverte habituellement de briquets Dupont et autres parures Cartier, elle éclata de rire devant la composition inédite de mon bouquet. Elle avait revêtu sa robe à petits

pois. Je suppose qu'elle avait ses raisons... Je pénétrai alors dans le salon, pour vivre les heures les plus érotiques de toute ma vie. Impossible de laisser nos corps l'un sans l'autre. C'était magique. L'accord parfait. Parmi les photos éparpillées dans la chambre, quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître celle qui m'avait tant troublé sur les Champs-Élysées ! « Mais c'est incroyable ! Depuis des mois, je suis amoureux de toi sans le savoir ! » Métamorphosée sous une perruque, je n'avais pas reconnu Laura sur cette fameuse une du magazine.

Dans un logement contigu à la propriété, les enfants avaient été confiés à la nurse. Sa discrète complicité nous permit de rester au lit des jours et des nuits. Notre histoire d'amour, rocambolesque et passionnée, en était à son tout premier chapitre. Quitte à nous faire surprendre par Olivier, le mari trompé – ce que nous évitâmes de justesse plus d'une fois. Heureusement, de la chambre, la vue était bien dégagée et nous pouvions de loin apercevoir sa voiture. Certaines fois cependant, il s'en fallait de peu. Je le croisais ensuite dans le jardin, par le plus grand des hasards. Si je me contentais bien volontiers de ces rendez-vous clandestins, Laura, elle, souffrait davantage de la situation. Ses devoirs d'épouse et ses responsabilités de jeune maman ne s'avéraient guère compatibles avec l'insouciance d'un amour fou. À plusieurs reprises, elle tenta d'y mettre fin. Mais chaque fois, les sentiments prenaient le dessus. Finalement, c'est vers son mari qu'elle se tourna, lui révélant toute la vérité. Le drame ! Elle n'avait pourtant pas l'intention de le quitter. Simplement lui avouait-elle son incapacité à m'oublier. En homme de bon sens, Olivier entreprit alors de lui changer les idées. Il l'éloigna pendant plusieurs semaines en l'emmenant en Thaïlande, puis prolongea le voyage par une étape en Guadeloupe. Nous avons tout essayé pour nous oublier. En vain. L'amour à ce point relève de la maladie. Malheureux comme les pierres, je tentais de mon côté de reprendre ma vie en main. De ne pas me laisser détruire par ce manque inouï qui me faisait souffrir. De me trouver une nouvelle amie, aussi. Celle qui croisa ma route répondait au charmant prénom de Pomme. Une chouette fille, aux allures de Sévillane : longue chevelure brune et regard de braise. Elle aussi sortait d'une rupture. Je lui fis part de ma situation et lui parlai de cette femme disparue qui hantait mes pensées. Nous avons passé de bons moments tous les deux. D'ailleurs, puisque j'évoque ici mes relations avec les femmes, je veux dire que jamais, je n'ai entretenu de relation durable sans un amour sincère. Une fille avec qui ça collait, j'en tombais forcément amoureux. Au moins le temps des deux ou trois jours que nous passions ensemble...

Après les festivals d'été, Denis et moi sommes engagés sur *Le Mermoz* pour une croisière sur les côtes orientales. Je comptais sur cet

éloignement pour chasser mes obsessions. Juste avant d'appareiller, un collègue d'Olivier m'informa de leur fuite en Asie, puis aux Antilles, mais sans pouvoir me préciser le nom de leur hôtel. Le jour de l'anniversaire de Laura, date que j'avais bien enregistrée, je décidai, malgré tout, de lui envoyer un télégramme. Nous naviguions en pleine mer. Par déduction, j'optai pour les coordonnées de l'hôtel le plus cosu de l'île, et, dans la salle des télex, je télégraphiai mon message. Je ne reçus aucune réponse. Et le mal me rongait toujours.

Jour et nuit sous l'emprise des vapeurs d'opium, Denis et moi avions embarqué pour la traversée la plus folle de toute ma vie. Notre première escale devait nous conduire à Djibouti, dans la corne de l'Afrique. L'arrivée d'un tel paquebot dans un port comme celui-ci déclencha un mini-événement, salué par la présence de plusieurs caméras de télévision. Nous descendions par la passerelle lorsqu'un journaliste me reconnut et m'interpella. Il était copain avec le patron d'un club de jazz du coin et me proposait un engagement pour deux soirs, le temps de notre étape. Avec plaisir, nous avons accepté sa proposition. Il est peut-être nécessaire de préciser que Djibouti figure parmi les endroits les plus chauds du globe : à deux heures du matin, on s'y brûle encore les fesses en s'asseyant sur le bitume. Nous voilà donc partis dès le lendemain soir pour aller jouer. Dans la salle, nous rejoignons notre ami reporter et, en deux temps trois mouvements, je me suis retrouvé avec sa copine. C'était une princesse éthiopienne. Elle avait une voiture, nous sommes donc allés tous les deux faire un petit tour en Éthiopie. Le temps nous étant compté, notre escapade fut, hélas, de courte durée. Pour ma part, la sirène avait déjà sonné le prochain appareillage, j'abandonnai donc ma princesse sur le quai.

De retour sur le bateau, j'avais parfois quelques difficultés à calmer le commissaire de bord, très peu fanatique des fantaisies de mon acolyte. « S'il vous plaît, monsieur Vassiliu, pourriez-vous dire à votre ami de cesser de se promener en robe sur le pont ? » Du Denis tout craché ! Mon camarade prenait, il faut dire, un malin plaisir à pousser jusqu'à l'extrême l'art de la provocation. D'autant plus s'il pouvait choquer le bourgeois ! L'une de ses petites manies consistait à jouer habillé en femme... et à ne pas porter de sous-vêtement. Lorsque l'on connaît la position requise chez les violoncellistes, je ne vous dis pas les regards affolés des premiers rangs ! Partant du principe que Denis était mon partenaire et non mon employé, je me gardais bien d'intervenir, laissant aux autorités le soin de lui faire des remontrances. Et c'est ainsi que tous les trois jours, on rouvrait le cahier des doléances.

Lors de notre voyage, nous fîmes une escale à Bombay, dont je me souviendrai à jamais. Toute la ville était en fête. Couverts de fleurs, chaque taxi, chaque voiture composait un ballet bruyant et

désordonné. C'était magnifique. Accoudés sur le pont, nous profitions du spectacle le temps d'accoster. Jongleurs, cracheurs de feu et montreurs d'ours avaient pris possession du quai, comme au temps des plus somptueuses festivités du Moyen Âge. Quelle arrivée ! Après deux bonnes heures de manœuvres, nous étions enfin libres de partir à la découverte de la ville.

La première grande claque que l'on prend en pleine face, c'est en arpentant les rues. Là-bas, personne ne marche en fixant ses chaussures, tout le monde vous regarde droit dans les yeux. Le choc ! À Cochin, dans le Sud-Ouest du pays, les artisans laissent sécher leurs tapis, à même les rues, composant de surprenants tableaux multicolores en trois dimensions. Les piétons déambulent pieds nus, et même les bicyclettes n'ont pas droit de passage. Chaque escale nous donnait ainsi l'occasion de découvrir des sites somptueux. Le plus souvent, nous enfourchions des vélos de location pour partir au hasard. Nos vagabondages nous conduisaient ici, sur une jonque, pour le passage d'un fleuve entièrement recouvert de nénuphars ; ou là, pédalant à vive allure dans les dédales des ruelles. On en a fait de jolies avec ces vélos ! En plus, ils roulent à gauche...

Au Pakistan, lors de l'une de nos échappées, voilà que je perds mon Denis dans la foule. Sachant que nous avions rendez-vous au bateau, je ne me faisais guère de souci. Un peu plus tard à l'embarquement, j'avais beau me tordre le cou, pas de Van Haecke à l'horizon ! Soudain, un type s'avance vers moi, avec un grand sourire. J'avais déjà vu cette tête-là quelque part, mais où ? Manifestement, nous nous connaissions. « Denis ! ? » Ce couillon, que j'avais quitté avec les cheveux longs, venait de se faire raser la tête. Histoire, sans doute, d'arranger son cas ! Ne devaient subsister, sous ses lunettes, que sa barbe improbable et sa moustache en friche. Lui qui ne passait déjà pas inaperçu, il venait de battre de nouveaux records. Sur le coup, je ne trouvai pas son geste très malin. La situation dans laquelle nous nous trouvions réclamait plutôt la plus grande discrétion. Sous le volumineux dessus-de-lit que je venais d'acquérir, nous avions en effet planqué des substances illicites. Ce qui devait arriver arriva ! Sans déplacer d'un centimètre ses pieds posés sur le bureau, le douanier en faction lui fit signe de l'index de s'approcher. Sous mes emplettes, je n'en menais pas large. Sans se démonter, malgré ses yeux de lapins russes, mon cher Denis, dans un anglais impeccable, lui joua le sketch du musicien en vadrouille. J'en profitai pour m'éclipser. Ouf !

Puis nous avons regagné la France, avec une étape au théâtre Montparnasse à Paris. Notre duo ne faisait guère se déplacer les foules, déconcertées le plus souvent par un style franchement à contre-courant. Succès d'estime, dirons-nous, même si aujourd'hui, certains

musiciens citent en référence notre travail. Dans sa grande majorité, la presse, à l'instar du Tout-Paris, se retrancha derrière une indifférence quasi générale.

À la longue, le tandem que nous formions Denis et moi finit par devenir pesant. Combien de fois l'ai-je retrouvé « perché » dans sa loge, à deux minutes d'entrer en scène. Sans arrêt ivre mort. Si d'aucuns, dans la journée, passaient leur temps à lui tresser des lauriers, je passais le mien à galérer, me demandant s'il pourrait assurer le concert prévu dans la soirée. Je ne pouvais pas continuer à assumer seul cette aventure pour deux. Elle s'acheva donc après deux années incroyables. Mais je veux dire ici combien ce garçon peut être un amour, et le musicien, un virtuose exceptionnel. Avec le recul, je sais aujourd'hui que notre duo aura marqué les esprits.

De retour à Paris, je retrouvai Pomme dans son petit appartement de la rue des Rosiers et me remis à enquêter. Sitôt qu'une silhouette semblable apparaissait dans la rue, je criais le prénom de Laura. À la sortie d'un ancien cours de danse, j'allais interroger ses copines. Bien planqué derrière la vitre d'un café, je guettais les allées et venues devant les bureaux d'Olivier. Le moindre indice était susceptible de me faire faire des kilomètres. Mais rien. Aucun signe, aucun espoir. Entre-temps, j'avais changé de petite amie. Celle-ci s'appelait Biscotte. Je n'invente rien ! Un très joli mannequin – il n'y a que les imbéciles... – toujours prêt à rigoler. Pour être tout à fait sincère, je n'étais pas peu fier de la sortir à mon bras.

Et puis un jour, après plus d'une année d'investigations désespérées, ma détermination fut enfin récompensée. Quelqu'un m'apprit le retour de Laura et me communiqua ses nouvelles coordonnées. Je me précipitai sur le téléphone.

« Bonjour, c'est Pierre. On peut se voir ?

— Oui, bien sûr. Mais avant, je veux que tu saches que je reste avec mon mari et mes enfants. »

Rendez-vous fut pris au Pub Saint-Germain, mon Q.G. pendant toutes ces années. Le cœur battant, j'arrivai le premier. Enfin, elle fit son entrée. Et quelle entrée ! Vêtue de lamé argent dans un pantalon archi-moulant, elle s'approcha de moi. Au secours ! J'étais définitivement éperonné. Comment oublier cette femme ? Elle avait beau me tenir le discours de la raison, je sentais bien qu'elle se mentait. C'est dans cette intime conviction que je puisai la force de ne pas m'avouer vaincu. Elle me quitta en larmes. Au cas où, je lui glissai mon numéro de téléphone...

Et le temps passa. Biscotte, comme tout le monde, n'ignorait rien de ma passion. Une fin de matinée, nous étions au lit tous les deux lorsque la sonnerie du téléphone nous surprit. C'était Laura :

« C'est moi.

— Pourquoi m'appelles-tu ?

— Parce que je t'aime encore.

— Écoute Laura, il faut mettre un terme à cette situation qui nous détruit à petit feu tous les deux. Nous sommes aujourd'hui jeudi. Je te laisse jusqu'à lundi pour prendre ta décision. »

Le week-end passa. Des heures interminables. Enfin, le dimanche, son coup de fil retentit ; de l'autre bout de la ligne, elle me pria de venir la chercher. Vraisemblablement soucieux de lui éviter toute rencontre inopportune, son cher mari l'avait isolée dans une ferme au milieu des champs jouxtant l'aérodrome de Dreux. Je lui promis d'y débarquer dès le lendemain.

À la seconde où je raccrochai, mon existence connut une formidable accélération. Encore plus inconscient, encore plus exalté, je regagnai Apt dans la foulée. Ignorant encore comment procéder pour kidnapper ma belle, je comptais sur ma bonne étoile. Elle s'appelait Pierre Ponomareff. De retour chez moi, je croisai incidemment sa route. Véritable as des as, Pierre figure parmi les deux experts au monde à savoir piloter un dirigeable. Mais ses compétences sont multiples. Lorsqu'il s'agit de machines volantes, aucun tableau de bord n'a de secret pour lui. Autour d'un verre, je lui racontai ma joie d'avoir retrouvé Laura. Ainsi que mon projet d'enlèvement :

« Et comment vas-tu t'y prendre ?

— Je ne sais pas. Je vais me démerder.

— Écoute, j'ai justement un petit Cessna quatre places dans un garage à l'aéroclub d'Avignon, si tu veux, je t'emmène. Cadeau ! »

Nous voilà donc sur le terrain dès cinq heures du matin. Le soleil encore bien rouge se levait dans le silence. Nous poussons les portes du hangar. Puis, après les vérifications d'usage, nous avons pris notre envol direction Dreux, à quelque trois bonnes heures de là. Le ciel nous enveloppa d'un bleu nuit magnifique. La journée s'annonçait radieuse. Arrivés à Dreux, nous survolons une première fois l'aérodrome, afin de localiser ma belle et d'amorcer notre descente. Juste au-dessous de moi, je l'aperçus. Plantée à l'extrémité de la piste, avec ses deux enfants, son setter irlandais, et une impressionnante cargaison de valises à ses côtés. Une fois à terre, pas de temps pour les étreintes, il ne fallait pas s'éterniser. Impossible d'embarquer tous les bagages, nous avons convenu de les laisser dans un garage. Ils doivent y être encore ! Puis Pierre réactiva les moteurs, et l'avion décolla, notre amour débordait. Nous ne nous lâchions pas la main. Plus besoin de se cacher devant Michael et Yoanna, ses enfants, qui ne devaient pas comprendre grand-chose, mais ne semblaient pas affolés. Tout à notre bonheur, nous ne prêtions pas attention à l'itinéraire emprunté par Pierre. En principe, nous devions regagner Apt. En

principe... car cet ami formidable nous avait réservé une petite surprise. L'avion se posa dans un tout petit aéroclub, je vis une Mercedes noire s'avancer lentement. Nous étions à Dijon, chez des amis de notre pilote adoré. La voiture devait nous conduire dans un manoir somptueux. À l'intérieur, tapisseries et tentures anciennes côtoyaient les lits à baldaquin ; des cheminées grandioses dans chaque pièce ; pour notre nuit de retrouvailles, on ne pouvait pas rêver mieux. Au menu : canards et perdreaux à la broche, arrosés de grands crus ; la vie de château !

Après cette nuit, nous avons retrouvé notre Cesna pour regagner la maison.

À son mari, Laura avait laissé une lettre d'explications. Malgré ses vingt-deux ans, elle n'en était pas à sa première folie. Lauréate du titre de Miss Sandfort – sa résidence en Hollande –, puis de Miss Pays-Bas, de Miss Bénélux et de Miss Europe, sa destinée vertigineuse la propulsa au rang de première dauphine de Miss Univers. Les cadeaux, la vie facile lui permettaient de donner libre cours à un tempérament déjà bien trempé. Plus besoin de travailler, très jeune, elle était déjà « équipée ». C'était son oncle qui l'avait mise dans le circuit. Mais lors de l'élection de Miss Monde, la belle s'offrit une audacieuse sortie ; sans attendre les résultats du vote, elle quitta l'hôtel au bras d'un photographe. Il devait la présenter à Paco Rabanne, dont elle devint l'une des égéries.

Avec Laura auprès de moi, je tombais des nues tous les jours. Je ne comprenais pas comment une femme aussi sublime et épatante pouvait être charmée par un type comme moi. Aujourd'hui encore, je n'en reviens pas.

Nous nous sommes résolus à un petit exil marocain, le temps d'apaiser toutes les rancœurs. Une fois le setter irlandais confié à la grand-mère, nous avons embarqué à bord de mon camping-car, avec Yoanna, Michael et Clovis.

Toujours prête pour le voyage, Laura était dotée d'un charme fou. Hommes et femmes confondus, tout le monde l'aimait. Nous n'étions pas nombreux sur la route d'Agadir à voyager en camping-car. Aussi nous retrouvions-nous tout naturellement dans un campement improvisé sur la plage d'Agadir. Babas cool, gitans, chacun venait garer son véhicule, élargissant le cercle autour du feu. Durant deux mois, nourris de poissons, d'oursins et de poulets grillés, et abreuvés de thé, nous prolongions le rêve paisiblement.

De l'autre côté de la Méditerranée, nos familles et nos amis commençaient sérieusement à s'inquiéter. Nous avons donc décidé de regagner la France, non sans faire un petit détour par le Club Med.

Depuis, ce fameux « enlèvement » en 1977, vingt-huit ans ont

passé. Laura reste *mon* histoire d'amour. Une union scellée par nos différences, nos complémentarités. Instinctive, manuelle, elle est tout ce que je ne suis pas. Ce qui m'ennuie, elle l'expédie en trois secondes. Mme Vassiliu sévit également de main de maître sur l'administratif et les finances du foyer, à la hauteur de la réputation du « savoir-gérer » hollandais. Moi qui suis un véritable panier percé, ça m'arrange plutôt. Nous rions beaucoup ensemble, même si ce n'est pas forcément des mêmes choses. Sa façon de vivre bohème me convient. Tout comme sa philosophie de ne jamais poser de questions. Les soirs où je ne rentre pas à la maison, un simple coup de fil lui suffit. Le seul problème avec une épouse pareille, c'est que l'on est obligé d'en faire autant ! Or, ce n'est pas toujours évident, au bras de cette femme, objet de toutes les convoitises, de jouer les petits maris souriants quand les regards de ces messieurs plongent invariablement dans son décolleté ! Je ne la quittais pas des yeux. Même sur scène. Un soir, en plein concert, je l'aperçus de l'autre côté du rideau, en grande conversation avec l'ingénieur du son. Au fil des chansons, leur promiscuité m'obsédait jusqu'à devenir insupportable. Ç'en était trop. Je finis par agripper le micro et lançai au beau milieu d'un refrain : « Bon, qu'est-ce que tu fais ? Tu l'embrasses ou quoi ! » Les pauvres, ils ne savaient plus où se mettre. Heureusement, l'un comme l'autre, nous ne sommes pas rancuniers. C'est aussi ça, l'amour.

Au cours de toutes ces années, nous avons parfois été en bagarre. Mais, fort heureusement, nous nous sommes toujours retrouvés. Et, malgré notre promesse de ne jamais nous marier, nous nous sommes dit « oui » un jour de 1983. Dans l'auberge des Bleuets, à Avignon, où l'on donna une très belle fête. Elle se poursuit maintenant depuis vingt-deux ans.

Après cette escapade en famille au Maroc, nous y sommes retournés plusieurs fois, Laura et moi. S'il est un pays dont la créativité musicale et artisanale me séduit, c'est bien le Maroc. Invité au festival du folklore de Marrakech, je vécus là une expérience formidable. Dans les jardins du roi Hassan II, des dizaines de groupes traditionnels défilaient sur une scène gigantesque, allant jusqu'à composer des orchestres de près de cent cinquante musiciens. Exceptionnel ! Des décors dignes de *Lawrence d'Arabie*, des tentes berbères, des chameaux... Et la fameuse hospitalité marocaine...

Au cours de mes nombreux séjours, j'ai souvent arpenté le souk de Marrakech. S'il fut un temps où les petits escrocs vous guettaient au détour d'une allée, la balade est aujourd'hui possible en toute tranquillité. Une seule fois, à Tanger, Laura et moi avons connu une mésaventure. Attablés à la terrasse d'un café, nous profitons du spectacle de la rue lorsqu'une femme, assise seule à nos côtés, engagea

la conversation. Citoyenne américaine établie au Maroc depuis de longues années, elle nous proposa de nous faire découvrir la ville, et de nous joindre à elle pour le dîner. Après la visite, nous nous quittâmes sur une dernière recommandation. « Surtout, évitez de vous approcher de l'hôtel des Amis. » Sa mauvaise fréquentation pouvait apparemment nous attirer des ennuis. « Pas de problème, et à ce soir ! » Sur le chemin du retour, nous nous enfonçâmes au hasard dans la médina, jusqu'à nous perdre pour de bon dans ses ruelles. Nous marchions depuis un long moment lorsque le charme d'un ravissant établissement nous invita à faire une pause. Le haschich commençait à nous monter à la tête et il nous fallut une bonne demi-heure pour distinguer le revolver posé sur la table d'à côté. Sans sourciller, nous avons terminé nos consommations. Puis, Laura se leva et, aussitôt, l'un de nos voisins lui emboîta le pas. Quelques instants plus tard, je me précipitai vers elle, alerté par ses appels au secours. Sans violence, je convainquis notre homme de rester calme et de libérer Laura. Avec elle, je me dirigeai doucement vers la sortie, mais nos agresseurs avaient bouclé les lieux. Heureusement, notre amie américaine, inquiétée par notre retard, était intervenue. Malgré nous, nous avions poussé la porte de l'hôtel des Amis ! Sans défrayer la chronique des faits divers, l'endroit était réputé hostile aux touristes ; ce qui n'empêchait pas de nombreux artistes de venir y prendre leurs quartiers lors de leur séjour en ville.

Pour avoir, à maintes reprises, sillonné le pays en camping-car, je sais que la campagne marocaine recèle des sites exceptionnels. Traverser la vallée de l'Ourika pour gagner les montagnes de l'Atlas, s'arrêter sur la route dans les marchés berbères et apprécier la beauté des vergers. En famille ou en solitaire, je m'y suis hasardé. Juste avant de connaître ma femme, je venais souvent me ressourcer à Marrakech. Dans un petit hôtel à dix francs la chambre, je filais tous les matins me rassasier d'un bon petit déjeuner au centre-ville, avant de faire un détour chez le barbier. Ma journée pouvait alors commencer. Je savourais ma solitude, passais des heures à observer l'agitation de la place Jamal el-Fna. Aujourd'hui encore, je laisse Laura fureter dans les souks et je m'invite chez les gens pour partager un thé à la menthe.

Chacun de mes séjours au Maroc est ponctué d'une visite à Essaouira, ancienne Mogador. Pour rien au monde je ne me priverais d'une balade sur ses remparts, ou d'un festin de poissons grillés sur le port. J'aime la douceur du Maroc au printemps, lorsque les paulownias fleurissent et embaument les allées. La gentillesse de la population...

L'affaire du siècle

À notre retour du Maroc, le besoin de nouveauté nous prit bien vite. Je repensais alors au succès du festival de rock d'Apt ; il n'en fallait pas plus pour faire germer sous mon chapeau l'envie de créer un espace culturel. Aussitôt dit... Avec Laura nous avons sillonné la région en quête d'une salle providentielle. Après des recherches, nos investigations nous menèrent à la porte d'une usine de fruits confits désaffectée. Plantée à l'entrée de la ville, elle pouvait facilement contenir six cents personnes. À l'intérieur, gisait une sorte de locomotive à vapeur, dont les tuyaux couraient jusqu'au Calavon, la petite rivière de la ville. Pièce maîtresse dans le processus de fabrication, elle aussi avait été laissée à l'abandon. Certes, la restauration de la salle exigeait un sacré boulot, mais le potentiel était là. Un propriétaire sympa nous la louera pour un franc symbolique. Il n'y avait plus qu'à...

D'abord, se débarrasser des gravats. Puis, à coups de pelles et de pioches, creuser des marches, monter des murs... Rapidement, nous avons pu compter sur l'aide efficace de quelques copains séduits par le projet. Il nous fallut alors dénicher des bienfaiteurs susceptibles de faire avancer les travaux. Premier objectif : recouvrir les lieux d'une peinture ignifugée et insonorisante. Je m'orientai alors vers la maison Astral. Par chance, le type au bout du fil connaissait mes chansons, il était lui-même acteur amateur et se mit à me décrire le projet de son comité d'entreprise de monter des pièces de théâtre : « Pour accueillir votre premier spectacle, que diriez-vous d'une magnifique salle de six cents personnes et d'un couscous royal pour cinquante personnes, en échange de quelques pots de peinture ? » Marché conclu ! Mes camarades de l'AD API, une association pour l'intégration des personnes handicapées, chez qui j'avais joué récemment, se proposèrent pour l'atelier peinture. Elle était bien trop épaisse et réclamait l'usage d'une truelle. À la fin de la journée, tout mon petit monde se l'envoyait joyeusement à la figure ! Nous avons donc repris la direction des opérations. L'enchevêtrement de tôles et de verres

brisés qui faisait office de toiture fut remplacé temporairement par une toile de chapiteau. Constellé de centaines de loupottes, le plafond était très convenable. Ne manquait plus, avant de frapper les trois coups, qu'à installer des gradins et le bar. Ma bonne étoile – encore elle ! – me conduisit devant un somptueux meuble en bakélite de huit mètres de long, orné, sur fond orange, de fusées noires stylisées. Une merveille qui trônait au café du coin ! Fixées au zinc, toutes les tireuses étaient d'époque. Admiratif, j'abordai le patron du bistrot :

« Il est vraiment sympa votre bar !

— Ah oui ? Eh bien s'il vous plaît, je vous le donne ! Y a qu'à venir le chercher, il est trop vieux. »

Le gars voulait s'en débarrasser, je tombais pile. Dans la vie, il faut savoir forcer sa chance.

Après un mois dans la peinture et le béton, l'« Usine » ouvrit enfin ses portes par une belle soirée d'automne. Précédé par la rumeur, l'événement avait tôt fait de rallier les bonnes volontés des villages alentour. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais il suffit souvent de faire un pas en avant, pour voir rappliquer derrière vous tout le quartier. Nous partîmes une douzaine, donc, et par un prompt renfort... je me retrouvai président d'une association loi 1901. Grave erreur ! Au moment de refermer les portes, je le regretterai amèrement...

Nos camarades d'Astral débarquèrent de Marseille. Il nous fallait les recevoir avec tous les honneurs dus à leur générosité. J'engageai alors six ravissantes femmes-sandwiches en bikini qui, chacune avec la marque dans le dos, sillonnaient la salle pour leur souhaiter la bienvenue. Comme le froid s'engouffrait à sa guise dans l'assemblée, M. Parfait, gérant de la boutique d'électroménager, nous dépanna de quelques engins soufflants qui réchauffèrent l'atmosphère. Je devais souvent faire appel à son bon cœur. M. Parfait, le bien-nommé, encore merci pour tout !

L'inauguration se déroula sans encombre. La pièce de théâtre fut suivie d'un couscous géant mitonné par des voisins marocains. Belle soirée !

Outre les concerts, je souhaitais transformer l'Usine en plateforme culturelle, proposant de nombreuses activités pour petits et grands. Toute la ville semblait se réjouir de ce regain de vitalité, les commerçants en tête. Le Lubéron n'était pas encore le piège à touristes qu'il est aujourd'hui. Pour attirer le client, tous les moyens étaient bons. Chacun, spontanément, nous offrait ses gracieux services et quand les recettes le permettaient, je redistribuais le magot. Quant à Laura et moi, nous ne percevions des bénéfices que sur les consommations... Ce qui n'était pas forcément un mauvais choix. En bon professionnel, j'avais sélectionné une bière à la pression qui

plaisait plutôt bien, de la Carlsberg.

Chaque fin de semaine, les jeudis, vendredis, samedis et dimanches après-midi, notre grand cirque ouvrait ses portes, relayé par FR3 Avignon. Le soutien médiatique faisait rayonner la renommée de notre petite entreprise bien au-delà du département et notre programmation faisait le reste. Très vite, l'Usine devint emblématique d'une certaine scène française indépendante. Mon carnet d'adresses me permettait de dénicher des artistes originaux. Aussi étrange que cela puisse paraître aujourd'hui, aucun d'entre eux ne se déplaçait pour le fric. Juste pour le plaisir de partager une aventure en marge des sentiers traditionnels du show-business. Et ils furent nombreux à répondre à l'appel : Marquis de Sade, avec un tout jeune Étienne Daho dans leur sillage, Paul Personne, enveloppé dans les longs manteaux de cow-boy de Bracos Band, DKP, un groupe de rock déglingué complet, Sapho, Valérie Lagrange, Bernard Lubat, Eddy Louiss, Brigitte Fontaine, Areski, Higelin, j'en passe et des plus givrés. Si nous n'avions aucun mal à les faire venir, c'est que nous devions l'être un peu nous-mêmes ! Avec les voix et les percussions de Salif Keita et de Pierre Akendégué, les rythmes de l'Afrique investirent un temps notre cher Lubéron... ainsi que ma maison. Non contents de gérer la programmation, Laura et moi étions devenus aubergistes ! Certaines fois, même notre chambre à coucher était réquisitionnée et nous étions contraints de nous réfugier à l'hôtel du coin. Avec Akendégué, c'était le grand délire. Quatorze personnes, dispersées dans toutes les pièces. Dès cinq heures du matin, elles commençaient à plumer les poulets pour préparer le mafé, spécialité culinaire africaine. Mes invités s'étaient appropriés la table de ping-pong ; les uns l'utilisant comme penderie, les autres comme chambre à coucher et, certains même, comme salle de bains, en y installant leur nécessaire de toilette. Quant à moi, j'avais l'Afrique à domicile, j'étais comblé !

De temps à autre, je partais sur les routes, renflouer les caisses grâce à quelques concerts. À l'une de ces occasions, je confiai les clés de la maison à mon copain Higelin. Comme à son habitude, il s'investit personnellement dans sa nouvelle mission, jusqu'à conquérir le cœur de l'une des danseuses des Raoul Petite et semer la zizanie au sein du groupe ! Avec Jacques, nous en avons partagé des scènes ! Des musiciens aussi, nous en avons échangé un paquet. Il m'en a piqué plus d'un ! Le genre de détail sur lequel il ne vaut mieux pas s'attarder, sous peine de devenir désagréable... Pendant une période, il vint lui-même s'établir dans la région. De temps en temps, il débarquait à la maison pour m'interpeller sur différents thèmes : « Dis-moi, toi qui es sage et philosophe... » « Arrête un peu ! ». Nous avons en commun, lui et moi, ce sens aigu de la liberté et un goût certain pour les improvisations en concert.

Un soir à ses côtés, dans les ateliers d'artistes de la rue Campagne-Première, près de Montparnasse, je flashai sur quatre gamins, furieusement habités, qui se faisaient appeler « Téléphone ». Jacques les avait engagés pour l'accompagner en scène, et ça le faisait plutôt ! Quelques semaines plus tard, ils débarquaient à Apt dans une 504 break, chargée de tout leur matériel. Ils devaient rester un moment à la maison, avant de prendre chacun ses quartiers. Les murs de l'Usine doivent se souvenir encore de leurs prestations.

Notre réputation dépassant largement les frontières du département, elle finit par gagner la capitale. Je dus refuser les sollicitations de certains groupes ou artistes très connus, mais trop éloignés de l'ambiance que je souhaitais préserver.

Au bout d'une année à ce rythme, la situation se dégrada. Debout vingt-quatre heures sur vingt-quatre, Laura et moi commencions à saturer. La maison, qui ne désemplissait pas, ne nous permettait plus de trouver le repos. À bout de forces, nous avons décidé d'aller respirer l'air du Portugal, une petite pause vacances bien méritée. Aussitôt, des esprits chagrins nous accusèrent d'être partis avec la caisse. Ils avaient bien raison ! Mais à un détail près, cet argent-là était le nôtre, nous ne l'avions pas volé. L'enthousiasme spontané des premiers jours avait désormais laissé place à des relents de mesquinerie qui n'auguraient rien de bon. Les membres de l'association à qui nous avons confié les clés pendant notre absence nous réservèrent une petite surprise dès notre retour : quelques factures d'eau et d'électricité pas sympas du tout ! Ces imbéciles avaient oublié de couper les compteurs ! Couverts de dettes, épuisés et peu soutenus par une équipe de bras cassés, nous avons décidé d'arrêter là... Aucun repreneur crédible : l'Usine a définitivement fermé ses portes. Cela dit, l'aventure était belle et pleine d'enseignements. J'en garde le souvenir d'un délire génial !

Du Rex à Bobino, en passant par le Bataclan ou le théâtre de la Ville, j'en ai vu de belles ! Un après-midi, alors que je sortais de chez mon ami Gérard Flottes, le propriétaire du Louis-xiv, le plus beau restaurant années trente de Paris, je passai boulevard Sébastopol devant L'Eldorado, le cinéma était fermé. Devant la bâtisse, je rencontre mon ami Claude Dargent, qui me dit qu'il vient de reprendre ce lieu. J'avais envie de le visiter depuis longtemps. Toute cette quincaillerie, cette miroiterie, un millier de petits miroirs ciselés. Le ciné était fermé depuis dix ans, à l'intérieur, ce fut une révélation : un théâtre à l'italienne des années trente, un peu usé, huit cents places, un plafond très haut et de grands vieux rideaux qui couvraient les murs disposés en demi-cercle. J'en ai soulevé un pour voir ce qui se cachait derrière : la trouvaille de l'année ; des peintures

égyptiennes, des sculptures, des profils, des hiéroglyphes, des boucliers style rococo, très marrants. Je demandai à Claude en attrapant un pan du rideau :

« Je peux ?

— Vas-y ! »

J'ai tiré dessus avec un grand plaisir, puis j'en ai arraché un autre, et tous les autres... Les rideaux étaient bien pourris. Le théâtre changea de tête, il s'illumina, il était à nouveau « habité ».

Un mois après, j'inaugurai L'Eldorado avec mon groupe, des chanteurs, dix danseuses africaines et sur la fin du spectacle, au moment où je chantais *Pharaon*, une chanson écrite lors de mon séjour en Égypte, vingt autres chanteurs et danseurs arrivaient de l'extérieur et rejoignaient la scène en passant par les allées. Il n'y a pas de hasard, c'est comme ça... Faut pas chercher à comprendre pourquoi tout était en phase ! Nous avons joué un mois ; pour une fois le show-biz, que je n'avais pas invité d'ailleurs, montra sa tronche de cake. Laura avait dessiné les costumes de scène, stylisés « égyptien ». C'était trop fort !

Seul problème : les jeunes musiciens ne voulaient pas les porter. Il me fallut des heures de palabres pour les convaincre. Il faut dire que les chemises étaient transparentes avec des ailettes façon *Guerre des étoiles* sur les épaules. J'avais aussi fait mettre une passerelle au fond de la scène, mes dix danseuses y passaient en djellabas, fendues jusqu'à l'élastique de culotte, toujours avec des ailes...

J'ai toujours conçu mes spectacles comme des invitations au voyage. J'aime l'idée d'emmener le public en balade sur mes chansons. J'imagine des ambiances, des petites mises en scène.

Si j'avais davantage de culot, je me lancerais bien dans la mise en scène. J'y pense, j'y pense... Et pourquoi pas à l'occasion de cette comédie musicale que j'écris actuellement ? Quatre toreros qui viennent de se faire virer de chez Carmen. Je me demande parfois si le temps n'est pas venu de ranger ma guitare. « Tant que tu seras présentable, tu joueras », me dit Laura. Attention, l'amour est aveugle...

Le Louis-xiv était mitoyen au théâtre, je pouvais y passer quelques heures par jour. Ce restaurant a été et restera le plus chouette que j'aie connu. Très bonne cuisine, vins extraordinaires et Gérard, tellement sympa et drôle que je suis fier d'être le parrain de Jeanne, sa fille. Anne, sa femme, y a mis beaucoup du sien. Il faut dire que dans sa minijupe noire à fermeture Éclair, on ne loupait rien ! En regardant dans les miroirs du paravent, dans une direction opposée à elle, on pouvait mater sans se faire voir ! Nous avons tous souffert de la fermeture... du restaurant. Trop de frais encore ; nous vivons dans un pays totalitaire de luxe, il est impossible de créer ni d'entretenir

quoi que ce soit en France. Nous avons vu passer des gouvernements ridicules, profiteurs et dépensiers ! À combien, la nouvelle facture de la réfection des Halles ? Combien de milliards ? Êtes-vous sûr, monsieur le maire de Paris, que c'est une priorité ? Faites donc un référendum ! Bon, je m'excite et je pense déjà à repartir là où les gens sont normaux, c'est-à-dire amicaux, généreux et hospitaliers !

Toucouteur

Depuis ma tournée africaine avec Nicoletta, j'avais très envie de retourner en Afrique, Patrick Griot, un ami travaillant à Air France, nous avait invités, Laura et moi, à l'inauguration de *La Pointe Saint-Georges*, un campement-hôtel situé sur les bords du fleuve Casamance. On invite souvent des artistes dans ce genre d'événement, c'est mieux pour capter l'attention des médias.

C'était la première fois que nous voyagions seuls, Laura et moi, nous avions confié les enfants à son ex, qui devait les emmener en Guadeloupe. Nous roulions en 4x4, secoués par les creux et les bosses, on en profitait pour se toucher, s'embrasser, rigoler. Nous étions en Casamance, du rêve... À tout moment, on s'attendait à voir surgir une panthère ou un autre animal sauvage ; quand on arrive pour la première fois dans ce genre d'endroit, on est prêt à tout croire ! D'ailleurs ni le chauffeur ni Éric, l'un des deux patrons de l'hôtel, ne se gênaient pour en rajouter et nous mettre mal à l'aise. C'était le 24 décembre, nous arrivions du bout du monde. Il faisait trente-cinq degrés à l'ombre. Dans notre chambre, sur la table, une bouteille de champagne dans un seau à glace, à côté, deux coupes et un joli bouquet d'hibiscus. Bel accueil !

Nous étions les derniers arrivés. Après la douche, nous avons visité la piscine, il y avait quelques personnes et des enfants qui jouaient dans l'eau. Je dis à Laura : « Regarde, on dirait Michael de loin ! » Un mirage, l'alcool ou je ne sais quoi ?

L'ex de Laura et sa fiancée étaient là, avec les enfants, sous nos yeux ! Adieu solitude ! Quand ils nous ont vu arriver, ils n'étaient pas très fiers non plus. Les enfants n'ont pas voulu nous embrasser. Et puis, comme nous sommes des gens « intelligents », nous avons tous dîné ensemble pour le réveillon. La conversation était nulle.

Nous étions tellement excités de faire ce voyage qu'il ne nous était pas venu à l'idée de nous renseigner sur ce qu'avaient prévu les autres invités ! Tout le monde avait acheté des cadeaux pour le village, Yoanna avait reçu de son père une poupée Barbie, quelques

heures plus tard, ce sont les serveurs qui jouaient avec !

Ensuite, autour d'un feu de camp, les joueurs de djembé arrivèrent avec une vingtaine de femmes. Elles jouaient avec des plaques de bois de palétuvier, elles chantaient aussi en dansant. Seule Laura a accepté d'aller danser avec elles, tous les autres avaient la trouille ! D'un grand sac de pommes de terre, un homme sortait des objets insolites qu'il offrait à l'assistance... Son sac était bien plein et bien lourd. Pour finir, il sortit un poulet vivant et l'offrit à Laura. C'était un cadeau de bienvenue.

Pendant la semaine qui suivit, un soir de grosse cuite – il faut bien le dire –, je faisais le con à côté de la piscine jusqu'à tomber dedans. Revenu à la surface, je me suis retrouvé nez à nez avec un varan d'un mètre cinquante de long. Il était sur le point de se noyer ! Il a bien fallu quatre personnes pour nous sortir de l'eau.

Éric, le patron de l'hôtel, habitait une petite maison sur pilotis, à deux cents mètres du campement. J'ai dit à Laura : « Un jour, on habitera ici... » On l'a fait.

On a eu vite fait de se connaître avec Éric et de devenir complices. Un après-midi, quarante personnes sont arrivées du cap Skirring, ils venaient d'un club bien connu. Ils étaient tellement désagréables : « fait trop chaud » ; « y a des mouches » ; « y a des lézards sous mes pieds » ; « la piscine pas assez froide », ils claquaient des doigts pour appeler les serveurs... De vrais petits colons ! J'ai demandé à Éric si on pouvait les mettre dehors. Il était d'accord. J'ai donc pris ma guitare et, en chantant, je me suis approché de leur table pour leur faire une petite impro :

« Messieurs, dames, savez-vous que la guerre est finie, que l'esclavage a été aboli, que l'Afrique est pauvre et que des Français comme vous nous font honte. Alors, je m'adresse à vous, le guide. Remballez vos clients ! Et filez en disant bien à votre hôtel qu'ici vous avez été maltraités. Votre fric, on n'en a pas besoin ! »

Là-dessus, Éric fit un lâcher de Gaston, un cynocéphale de trois ans qui faisait peur. Le singe a d'abord soulevé les jupes des filles, il a même regardé sous la robe de Yoanna. Et le pire arriva. Il est monté sur la table, a fini les bières, volé les cigarettes. Ils étaient tous terrifiés ! Puis Gaston attrapa un coin de la nappe, et comme un prestidigitateur, envoya les couverts à terre. Les bouteilles, les verres et les cendriers volaient de partout. Nos gentils invités étaient sortis en courant pour se réfugier dans leurs 4x4. Mais un autre singe les y attendait. Il descendit d'un cocotier en balançant des cocos sur le capot des voitures. Quelle rigolade ! Ils courent encore...

Quelques années plus tard, Éric et ses hommes renversèrent des tas de sable sur le chemin qui mène à l'hôtel : « Fini les clients ! On est

chez nous, plus d'emmerdeurs ! »

Après quinze années à Apt, Laura et moi avons donc décidé de prolonger le rêve, et de nous expatrier en Afrique. Notre choix se porta tout naturellement sur le Sénégal, pour plusieurs raisons.

D'abord, il y avait ce coup de cœur que nous partagions pour la Casamance et les liens entretenus avec de nombreux amis là-bas. Nous ne débarquions pas tout à fait en terre inconnue. Autre raison – et pas des moindres ! – le pays figurait, grâce au président Senghor et à ses successeurs, parmi les régimes les plus démocratiques de l'Afrique noire. Sur un continent où parfois une étincelle suffit à enflammer les esprits, le détail n'était pas négligeable. Même au Sénégal, nous avons assisté à des scènes violentes.

Nous habitons Dakar, je me souviens d'un petit voleur de voiture que je dus sauver *in extremis* du lynchage, alors qu'il venait de s'encastrer dans le mur de notre maison. La population aussitôt alertée s'était déplacée sur les lieux pour faire justice elle-même. Nous déjeunions sur la terrasse et je suis sorti pour voir ce qu'il se passait. Le gamin n'était pas blessé, juste un peu sonné. Avec quelques palabres, tout rentra dans l'ordre.

Par contre, en Casamance, la présence du Front de libération rend la violence toujours latente. De nombreux assassinats sont commis chaque année en son nom. Dans un autre registre, on y croise aussi de petits bandits qui profitent de cette situation pour détrousser les touristes et parfois même en arraisonner un car entier – je pense notamment à ce guide et à ce chauffeur égorgés il y a deux ans sur la route entre Saly et la Casamance... Là-bas, militaires, policiers ou voyous, on a du mal à les distinguer. C'est quand même le continent du recyclage et du système D. Certains militaires n'hésitent pas à louer leurs uniformes aux beaux-frères pour racketter les touristes.

Pour nous tous, l'Afrique, c'est la douceur de vivre, l'artisanat, la musique, la danse, la dérision et la rigolade. Malgré tout, ce continent reste muet... On ne l'entend pas, on n'en parle pas... À moins que nous soyons devenus complètement sourds ? L'Afrique est sacrifiée. Le gros gâteau de la mondialisation ? Elle n'y a pas droit... Peut-être un peu de riz modifié génétiquement... Histoire d'expérimenter tout ça sur des populations silencieuses... Sécheresses, famines, épidémies, guerres, génocides. Comment peut-on laisser faire ! Remuez-vous, informez-vous, lisez donc un peu avant de partir en voyage !

En grimpant dans l'avion pour Dakar, je pensais naïvement qu'à partir de cet instant, la vie allait passer sans rien faire. Enfin, je l'espérais !

Après avoir confié nos meubles à un transitaire, nous sommes descendus par la route vers le Sud de l'Espagne. En l'absence de

liaison maritime directe avec Dakar, nous devions d'abord faire embarquer notre camping-car à Cadix pour Las Palmas, avant de le charger sur un second cargo pour le Sénégal. Si notre container rejoignait l'Afrique par les flots, Yoanna, Laura et moi devions gagner la capitale sénégalaise par les airs. Charly, le chien, faisait évidemment partie du voyage. Spécimen unique d'une espèce inconnue de la Société centrale canine, il ne passait pas inaperçu. De face, il ressemblait à un ventilateur, et, de dos, à un fer à repasser !

Comme prévu, arrivé à Cadix, notre véhicule prend la mer vers le port de Las Palmas. Nous le rejoindrons en avion. Mais la compagnie n'avait rien prévu pour le transport d'animaux. Pour que notre Charly, condamné à un vol en soute, voyage dans les meilleures conditions, je lui fis fabriquer une niche sur mesure, par un menuisier du coin. À l'arrivée à Las Palmas, sur le tapis roulant des bagages, l'œil hagard et la langue pendante, il sembla particulièrement ravi de nous retrouver ! Vint ensuite le moment d'aller prendre livraison de mon camion. Laura et Yoanna étaient restées à l'hôtel, je m'y rendis seul. En route vers le port, j'avais caché dans mon sac une belle paire de jumelles que je venais de m'offrir et... soixante mille francs en liquide.

Manque de chance, le bateau en provenance de Cadix avait une journée de retard. Nous étions toujours dans les temps, mais je me retrouvais sans voiture, dans un endroit sordide ! Je tentai de dénicher un taxi improbable pour regagner la ville. Aucune voiture à l'horizon. Après dix bonnes minutes, j'aperçus enfin une bande de jeunes types, sillonnant les docks à bord d'une caisse pétaradante. Compte tenu des circonstances, j'acceptai du bout des lèvres leur proposition de me reconduire à l'hôtel. Sur la banquette arrière, abruti par du hard-rock sono à fond, j'attendais patiemment que ça se passe. Mais arrivés sur les hauteurs de la ville, mes chauffeurs quittèrent brusquement leur véhicule, pour m'agripper par le col et me plaquer contre la portière. Tandis que l'un d'entre eux me faisait miroiter la lame de son couteau, un deuxième entreprit de me fouiller sans ménagement. Autour de nous, les passants continuaient leur chemin en détournant la tête. Au bout de quelques minutes, je réussis à m'échapper des bras de mes agresseurs, et fonçai vers un taxi qui venait de se garer. Aussitôt sa porte ouverte, je me jetai sur le siège arrière, tandis que mon sauveur mettait les gaz plein pot. Heureusement, la panique ne m'avait pas fait perdre tous mes esprits ; j'avais gardé la tête suffisamment froide pour empoigner mon sac et... mes soixante mille francs. Dans la précipitation, les types avaient oublié de l'inspecter...

De retour à l'hôtel, j'étais un peu secoué, il faut bien le dire ! Le lendemain, le chargement de notre voiture eut lieu comme prévu. Après un nouveau cirque à l'enregistrement des bagages, sur fond de

hurlements déchirants de notre Charly, nous avons pu, enfin, savourer le bonheur des grands départs. Comme promis, nous larguions les amarres !

Arrivés à Dakar, nous avons été hébergés chez un ami. Le temps de récupérer notre container, et de nous trouver un toit. Malheureusement, notre hôte était allergique aux poils de chien. Ça la foutait mal ! Et pour aggraver son cas, Charly fut terrassé par de violents troubles intestinaux... Nous le suivions à la trace, la serpillière à la main. Bienvenue au Sénégal ! Après quelques jours dans sa maison, notre copain appela à la rescousse une de ses relations, Bouba, propriétaire d'un cabanon sur l'île de N'Gor. Le temps de récupérer nos affaires, il accepta de nous dépanner et de nous le céder gracieusement. Il s'agissait d'une petite case de deux pièces, construite de l'autre côté du bras de mer. Contraints d'emprunter une pirogue pour le moindre déplacement, il nous arriva certains soirs de ne pas en trouver et de passer la nuit dans l'hôtel d'à côté, conçu par Le Corbusier. L'aventure, c'est l'aventure ! Notre cohabitation avec les souris se passait très pacifiquement, mais j'eus un jour la surprise de recevoir sur l'épaule un drôle de visiteur. Alors que je travaillais sur mon clavier, un singe rebondit sur mon dos pour ressortir aussitôt par la fenêtre. Même en Afrique, ça surprend ! Il fallait bien passer le temps. Mon combat avec les autorités portuaires s'annonçait long et harassant. Un véritable chemin de croix. Tous les jours, je me rendais dans leurs bureaux pour récupérer mon container. Chaque entrée dans le port me coûtait systématiquement mille francs. Cette petite entrée en matière dura quatre mois, un racket en bonne et due forme dont je ressortis bredouille. Toutes les raisons étaient bonnes pour empêcher la mise à disposition de notre chargement. Un jour, le grutier était souffrant ; un autre, il fallait le rémunérer. Puis les douaniers ont commencé à me réclamer de nouveaux formulaires. Chaque matin, les types me voyaient arriver en souriant. Le petit Blanc qui courait après sa cargaison, ça les faisait bien rigoler. Moi qui rêvais de douceur et de farniente sous les tropiques, je me demandais ce que je pouvais bien faire dans cette galère ! En plus de nos meubles et de nos effets personnels, notre véhicule était, lui aussi, retenu sur le port. Impuissants, nous restions prisonniers sur notre île, espérant une trêve à leur mauvaise volonté. C'est en fréquentant le Touring Club du Sénégal que je rencontrai notre sauveur, un certain Zator. Capitaine du port de pêche, c'était un habitué des lieux. Quatre mois sans affaires, je lui racontai mon histoire. Dès le lendemain, nous retournions ensemble sur les docks. Tout fut réglé en une demi-heure ! Et après avoir donné dix francs à un manutentionnaire qui passait par là, je récupérai enfin mon container. En repassant devant le bureau des douaniers, je les ai tous maudits jusqu'à la quinzième génération !

Quel bonheur de retrouver mon cher camping-car ! D'autant qu'avant l'embarquement, j'avais planqué derrière le four électrique, vingt-cinq « briques », produit de la vente de notre maison d'Apt. Je pensais bien ne plus jamais les revoir.

Aussitôt nos véhicules chargés, nous avons pris la route. Direction la Casamance et le cap Skirring. Comme promis, nous allions bientôt installer notre nouvelle maison sur la plage. Seuls quelques kilomètres nous séparaient encore de notre rêve. Arrivé à l'endroit précis que nous avions choisi, je coupai enfin le moteur. Puis, je me rendis au village, demander au chef la permission de construire ma case. Une sage et indispensable précaution pour qui veut couler des jours paisibles en Afrique : toujours requérir l'autorisation du chef du village ! De nombreux villageois s'étaient mobilisés pour nous aider, sollicitant la présence de leurs meilleurs « architectes », comme ils disaient. La case fut montée en un tour de main. Un peu de fil de fer, quelques feuilles de palmier, et deux ou trois bambous suffirent à l'édifier face à la mer. À l'intérieur, les cloisons étaient en « crine tine », sorte de paille tressée en fibre végétale particulièrement solide et vendue par hauteur d'un mètre quatre-vingt. Il n'y avait plus qu'à les enfoncer dans le sable. Ainsi pouvions-nous à loisir rajouter des chambres à notre « palace ». Pas de vent, pas de pluie, que le bruit des vagues en stéréo !

L'unique fois où la nature eut raison de notre toit, nous étions en vacances en France. Dès le lendemain, tout était reconstruit à l'identique.

Pour garder nos aliments au frais, notre camion était équipé d'un petit réfrigérateur, relié à un groupe électrogène. En bons Casamançais que nous étions, pour économiser l'essence, nous avions acheté un canari. Trésor de l'ingéniosité sénégalaise, cette vasque haute de cinquante centimètres environ préservait des coups de chaud tout notre garde-manger, de la plaquette de beurre à la bouteille de rosé. Son efficacité tient aux composites de terre utilisés pour sa fabrication. Il suffisait simplement de la remplir d'eau, avant d'y introduire nos produits. Merci le Petit Robert !

Grâce à notre groupe électrogène, nous pouvions compter sur un service minimum d'électricité. Suffisamment, en tout cas, pour brancher mes claviers et composer mon album : *Toucouleur*, sorti en 1987. La nuit, nous vivions à la lueur des bougies. C'était bien agréable. Une cuisine à l'extérieur, un salon et deux chambres, notre case quatre étoiles contenait bien peu de mobilier : une table basse dans la pièce principale et deux ou trois sièges africains. Pour le reste, la douceur du sable valait tous les sofas. En guise de sonnette, j'avais confectionné un petit marimba en bambou qui nous avertissait de l'arrivée des invités. Là-bas, j'avais tout mon temps pour bricoler !

Pour la crémaillère, nous avons mangé des langoustes et un gros capitaine offert par Christian et Françoise, les patrons de l'hôtel La Paillote. Nous étions vingt-cinq à table, c'était une grande maison !

Les journées, rythmées par l'arrivée des pirogues, filaient ainsi paisiblement. Dans leurs casiers, les pêcheurs remontaient nos déjeuners – poissons, homards ou langoustes à volonté – que nous faisions griller sur notre grand barbecue. Accompagnés du fameux riz de Casamance, dont la texture rappelle le moelleux d'un gâteau. Nous agrémentions nos plats de poulets à la braise et de grosses pommes de terre, le tout cuit au feu de bois. Régulièrement, nous allions au restaurant de l'hôtel La Paillote pour y déguster un de ses fameux plats de haricots verts. Le chef y faisait des miracles. Le soir, nous nous retrouvions au bar, pour partager en bonne compagnie la tradition immuable de l'apéritif.

C'est là qu'un soir nous avons eu l'occasion de fêter un drôle d'événement. Occupé dans ma case, je vois s'avancer vers moi un type à mobylette, spécialement débarqué de Dakar pour me voir. Dans sa main, un rouleau de carton. « Tiens ! Du courrier... » C'est une promotion au rang de chevalier des Arts et des Lettres ! J'ai beau me dire que parfois, on récompense vraiment à tour de bras, l'attention me va droit au cœur...

Malgré nos installations spartiates, nous tenions toujours table ouverte pour nos amis en Casamance. C'est ainsi que je vis débarquer, au bout de six mois, Johnny Hallyday et Nathalie Baye, qui séjournaient au Club Med et venaient nous rendre visite, en voisins. Mon escapade africaine avait dû éveiller leur curiosité. Mon enthousiasme, en revanche, fut bien plus mesuré à l'arrivée d'un car de touristes de Nouvelles Frontières. Sans m'avertir, un circuit de ce tour operator prévoyait une halte au cap Skirring « pour visiter la case de Pierre Vassiliu » ! Tout en respectant les lois de l'hospitalité, je priai le responsable, à l'avenir, de m'oublier ! Si la petite Yoanna, du haut de ses sept ans, avait été embarquée dans l'aventure, nos autres enfants nous rendaient régulièrement visite. Cette vie à l'air du large sentait bon l'aventure !

Afin de nous préserver de visiteurs indésirables, nous déposions de la chaux vive tout autour de notre case. C'était le seul moyen d'éloigner les serpents. Si l'un d'eux franchissait la ligne blanche, il se faisait rôtir en moins de deux ! En Afrique, il est des règles essentielles à respecter si l'on veut rester en vie. De fait, au cours d'une balade, j'ai pu apprécier les dégâts d'un crachat de mamba noir dans les yeux d'un pauvre homme !

Après huit mois d'installation, le ventre de Laura commença à s'arrondir. Dès les premières semaines, sa grossesse s'annonça délicate,

lui interdisant tout mouvement. Son souhait d'accoucher à l'africaine, debout, à l'orée du Bois Sacré, fut rapidement oublié. Raisonnablement, il nous fallait abandonner notre campement. Bien sûr, en quittant la plage, nous avions envisagé un départ provisoire. La vie, comme on dit, en décida autrement.

Nous voilà donc de retour à Dakar, en quête d'une nouvelle maison. C'est au Point E, quartier résidentiel principalement habité par les Blancs, que nous attendait une chouette petite villa. Elle offrait tout le confort nécessaire pour permettre à notre enfant d'arriver sereinement dans la vie.

Notre fille n'avait pas encore pointé le bout de son petit nez, quand, au détour d'une rue, je tombai en arrêt devant un petit bar-restaurant, appartenant à l'une des nièces du président Senghor, Le Mammyflor. Sa propriétaire désirait s'en séparer. En plein centre-ville, non loin de la présidence, la salle, club de jazz à ses heures, avait dû fermer ses portes. Souffrant cruellement d'inactivité, je décidai de lui donner une seconde chance. Une fois de plus, il fallut tout réaménager. Après quelques mois en terre africaine, je détenais certaines clés indispensables pour ne plus me faire posséder. Pendant toute la durée des travaux, j'étais présent et supervisais le chantier. Pourtant, un matin en poussant la porte, je tombai sur un pot de peinture de cinq kilos, répandu au beau milieu de la salle. J'interrogeai le peintre, le seul ouvrier sur le chantier. Bien évidemment, il n'y était pour rien. En suivant le fil de son histoire, j'aperçus goutter sur son front des perles de sueur de plus en plus inquiétantes. Manifestement, quelque chose coulait sous son béret. La couleur jaunâtre de cette étrange transpiration ne tarda pas à me mettre sur la voie. L'homme venait de me voler une plaquette de beurre et l'avait dissimulée sous son béret. La pauvreté à Dakar est terrible. Pour survivre, les habitants rivalisent d'astuces. Comme ce vendeur de cigarettes, voisin de mon établissement, qui s'était installé à l'arrière du bâtiment pour récupérer l'eau de ma climatisation et bénéficier de l'éclairage du lieu ! Pour s'adapter aux moyens de ses clients, il vendait ses clopes par moitiés, et son café par pincées. Le système D contre la pauvreté. Encore une raison de mon attachement à l'Afrique ; c'est le continent de la démerde. Chez nous, le moindre appareil en panne est aussitôt flanqué à la poubelle au profit d'un autre flambant neuf. Là-bas, tout se répare. Si une pièce vient à manquer, on la fabrique avec les moyens du bord. Tout est possible avec des bouts de rien. L'art de la débrouille, je l'ai pratiqué en France quelquefois. Un jour que j'étais au volant d'un Volvo break, le ressort de l'accélérateur a lâché, je le remplaçai *illico* par mon lacet de chaussures. C'est ça, la débrouille africaine ! Tellement efficace que, bien des années après, au moment de me séparer de la voiture, je l'ai

revendue avec !

Pour décorer Le Mamyflor, je mis personnellement la main à la pâte. Autour d'un superbe bar en forme de S comme Sénégal, je rapatriai de chez un antiquaire de grands tabourets sculptés. Puis, je remplaçai tous les abat-jour de la salle par des chapeaux de paysans tombant au-dessus des tables. Le décor était à dominante rouge. La terrasse proposait aux clients de confortables fauteuils en bambou, réalisés à ma demande par un artisan à la campagne. Comme nous étions l'un des deux seuls bars de la ville à servir la bière à la pression, je fis le voyage jusqu'en Gambie pour m'équiper en tonneaux et dénicher une tireuse à bon prix. Avant de quitter les lieux, les colons britanniques avaient su transmettre au pays leur savoir-faire de brasseurs. À mon retour, tandis que les travaux touchaient à leur fin, une mauvaise surprise m'attendait au bar : impossible de caser la tireuse ! Nous avons dû tout démolir une seconde fois.

Un joli jour de mai 1985, notre famille s'agrandit, avec l'arrivée de notre petite fille, Léna. Toute la journée sur le dos de la femme de ménage, elle a pu, très tôt, goûter aux traditions du pays. Pour son plus grand plaisir, dit-elle aujourd'hui.

Le soir de l'inauguration du Mamyflor, certains de nos clients s'étaient parés de leurs plus beaux atours pour honorer les lieux. Je me souviens d'un couple de Sénégalais particulièrement élégants qui prit place dans le fond de la salle. Comme je prenais leur commande, je manquai subitement de m'étouffer à la vue d'un bon gros rat, posé juste derrière eux, sur le muret. Deux claquements de mains énergiques suffirent à le faire déguerpir, sans éveiller les soupçons de la clientèle. Démunie d'égouts et de traitement des eaux usées, Dakar comptait une impressionnante communauté de gaspards, proliférant au milieu des immondices. Nous n'avions pas prévu cette cohabitation...

À pleine capacité, la salle pouvait contenir près de quatre-vingts personnes bien serrées. Mais, en moyenne, il en venait près de la moitié. Une population plus blanche, malgré la fréquentation de certains Sénégalais. Sympas, bons buveurs, c'était le genre de clients à vous régler de très belles additions quand ils s'en rappelaient. Derrière le comptoir, j'étais le style de patron à offrir des tournées plus souvent qu'à mon tour, ce qui avait le don d'énervier Astou, notre ravissante barmaid en chef. Lorsqu'elle se tenait derrière le bar avec Laura, les choses étaient bien différentes et je pouvais compter sur de super recettes en fin de soirée, surtout les jours de décolletés !

Dès l'ouverture, je fus très vite approché par un groupe de policiers. Moyennant finance, ils étaient venus m'offrir leur protection. Je les ai virés moi-même ! Au Sénégal, les bagarres dégénèrent

rarement. Les gens se bousculent un peu, tout au plus, et l'humour l'emporte souvent sur le conflit. Je me souviens de Michel, un pilier de comptoir sénégalais, très sympa, mais toujours fauché pour régler son ardoise. Un soir, obligé de faire preuve d'autorité, je pris le type entre quatre yeux et lui dis en rigolant : « Si tu ne règles pas immédiatement tes dettes, je me paye avec ton costume ! » Sans un mot, le voilà qui sort dans la rue, avant de reparaître en slip deux minutes après. Comment lui refuser un autre verre ? J'ai effacé la moitié de son ardoise. Chaque soirée me réservait d'autres histoires, toutes plus marrantes les unes que les autres. C'est aussi pour cela que j'aime l'Afrique ; on s'y est beaucoup amusés.

Sur la petite scène installée au fond de la salle, je poussais de temps en temps la chansonnette. Loin des engins sophistiqués de chez Paul Beuscher, un clavier, une chambre d'échos et une batterie improbable, rafistolée aux fils de fer, composaient l'essentiel de mon orchestre. Le téléphone africain, aussi performant que son homologue arabe, colporta dans toute la ville la nouvelle de la renaissance du Mammyflor. Il ne manqua pas d'attirer dans nos murs un défilé d'artistes plus ou moins connus, pour des séries de concerts délirants. Grâce à mes relations dans le milieu musical africain, j'en fis aussi venir quelques-uns : Touré Kunda, Ismaël Lô, et même le tout jeune Youssou N'Dour ! Pour les marins en transit, le restaurant représentait une escale agréable. Dans les vapeurs d'alcool et de fumée, ils se hasardaient même jusqu'à la scène, pour des sessions de rock insensées. Au gré de l'arrivée des navires, des groupes de matelots russes débarquaient pour midi, les poches pleines de caviar. Laura et moi mettions alors une bouteille de champagne au frais et, le soir, nous partagions en leur compagnie ces pique-niques inoubliables.

À la tête d'une équipe de sept personnes, je découvrais aussi les « joies » du patronat. Parmi le personnel, j'avais engagé un superbe Touareg, tout de blanc vêtu, chargé de l'accueil à l'entrée du restaurant. Musulman, notre homme respectait la tradition des cinq prières par jour. Or, pour les exécuter, il n'avait rien trouvé de mieux que de tourner le dos aux nouveaux arrivants. Le comble pour un portier ! J'avais beau lui expliquer, il ne voulait rien savoir. La négociation dura trois mois. Au bout du compte, je me vis obligé de m'en séparer. Dès le lendemain, il frappait à ma porte pour une tentative de réconciliation. En vain. Je ne devais plus jamais le revoir. Quelques jours après, je pénétrai dans le restaurant pour la mise en place de 18 heures, et tombai sur tout le personnel avachi sur les tables, l'air décomposé.

« Que se passe-t-il ? m'inquiétai-je auprès d'Astou.

— Quelqu'un a posé un grigri dans le restaurant ! »

Le grigri est fabriqué par le marabout. Quand on lui en

commande un, que ce soit pour le bien ou pour le mal, il lui faut un cheveu de la personne, une photo ou un morceau de photo, un fil de gilet ou de chemise. Le marabout dort dessus une nuit, le lendemain le grigri commence à agir, dès qu'il est déposé dans la maison.

« Astou ! Qu'est-ce que tu as fait du grigri ?

— Je l'ai mis dans les W-C et j'ai fait pipi dessus.

— Bon, ça va, c'est fini. Au boulot les gars, on va se changer les idées. »

Une heure après, je reçois un coup de fil de mon ex-femme : « Clovis est hospitalisé à Marseille, ça fait quatre jours qu'il est dans le coma, viens ! »

Je trouvai une place dans le vol de nuit et arrivai à huit heures dans sa chambre. Malgré mon angoisse, je poussai la porte de bonne humeur : « Alors Clovis ? Ça va mieux ? » Le voilà qui ouvre les yeux et dit : « Ah ! Papa, tu es là ? » L'équipe médicale n'en revenait pas. Après d'autres examens, tout était normal ! Est-ce le portier qui avait posé le grigri ? C'était sûr ! Le grigri avait-il fait son effet ? À vous de choisir...

Nivaquine, pas Nivaquine, Lariam, on se sait plus quoi prendre. On ne se rend compte de rien et pour cause, les symptômes sont les mêmes que la grippe ! Maux de tête, tremblements, quarante degrés de fièvre. J'y ai eu droit lorsque j'étais dans ma case à La Pointe Saint-Georges, cloué au lit avec d'horribles maux de tête, les yeux fermés, froid comme dans un congélateur, incapable de soulever un bras. Au pied du lit, Charly mon chien, dans le même état. Après le sida, le paludisme est l'une des maladies les plus meurtrières dans le monde, je n'en menais pas large. J'avais choisi la mort, c'était trop pénible. Bien sûr, Laura, Éric et sa chérie, Françoise, n'étaient pas du même avis. On m'emmena donc à l'hôpital de Ziguinchor, à cette époque. L'infirmier me fit la piqûre adéquate, la plus forte dose. J'avais mal à la fesse, une brûlure horrible. Le chien, lui, était presque mort. Éric appela le guérisseur du village, sans l'examiner, il conclut à une morsure de serpent. Dans une petite poche en cuir qu'il portait autour du cou, il prit deux petits bouts de racine et deux pincées de poudre. Le tout mélangé dans un bol avec un petit peu de riz. Il força Charly à manger sa mixture : le lendemain, il courait après un pélican qui ne parvenait pas à décoller. L'après-midi du troisième jour, je ne sentais aucune amélioration de mon état, toujours cette fatigue, impossible de tenir debout.

Vers quinze heures, après la sieste, j'entendis des bruits bizarres comme si quelque animal faisait bouger la gamelle d'eau du chien. Je vis passer, sous mon lit, à toute vitesse, une énorme araignée, type mygale grosse comme la main. Je ne pouvais pas dormir comme ça,

elle pouvait monter sur moi. Je me vois encore, tout nu, debout sur le lit avec une raquette de tennis que j'avais pu agripper pas loin, tentant de la faire sortir de la case. Elle filait comme un bolide et se cachait derrière les coussins que j'avais jetés sur le sol. Du bout de ma raquette, je remuais les coussins et elle filait ailleurs. Finalement, elle alla se réfugier sous l'armoire, derrière l'un de ses pieds. À bout de force, j'abandonnai le combat et attendis que quelqu'un vienne. Je me suis endormi, elle en a profité pour s'en aller. Il m'a fallu trois mois de convalescence...

Au cours d'une tournée africaine, un soir où je jouais au Centre culturel de Lomé, au Togo, le directeur du centre me dit que je devais aller au marché aux grigris le lendemain, que je pourrais me faire baptiser vaudou. Pour lui, c'était bidon, mais c'était rare et ça valait le coup ! Sur ce marché de cent mètres carrés qui sentait fort : des squelettes d'oiseaux, de chiens, de lapins, des peaux de pythons, des poils d'éléphants, des morceaux d'ivoire, des têtes de renards empaillées, enfin un zoo de porte-bonheur ou de porte-malheur... C'est selon...

On entra dans une case sombre. Évidemment en Afrique, lorsqu'on demande « Combien ça coûte ? » et que la réponse est : « On verra ça après », c'est là qu'il faut être vigilant ! Dans le noir total, on nous fit asseoir sur une petite banquette, pas un bruit, de l'encens brûlait dans un coin. Nos yeux s'habituèrent à l'obscurité, il y avait un type, sur la droite. Il nous souhaitait la bienvenue. Ensuite, j'en distinguai un autre, petit, gros, dégarni, avec un rapace sur l'épaule. Pas un piaf, bien plus gros et noir. Le gars fit sonner quelques clochettes et dessina quelques signes sur le sol, avec un bâton : « Vous êtes voyageur. Bien, je vais vous donner le grigri du voyageur. »

C'était une sorte de bâton de dix centimètres, recouvert de raphia, avec une encoche sur le côté pour y passer une clé en bois. « Quand vous partirez en voyage, vous prendrez le grigri avant de partir, vous l'ouvrirez et parlerez à l'intérieur du trou en disant "Protège-nous de l'accident". Et vous refermerez avec la clé. » C'était nul, son truc, il nous prenait pour des blaireaux, et Allah sait combien il y en a en Afrique ! Je lui répondis :

« Vous auriez quelque chose pour la mémoire peut-être ? Parce que si je l'oublie, votre grigri voyageur, je risque l'accident !

— Bon alors, vous allez prendre ce grigri et je vais vous donner ces deux graines d'ébène que vous mettrez sous le coussin du lit et vous retrouverez la mémoire. »

On est sorti de là plus tard. On lui a payé ces trucs et on a mis le tout dans un sac jusqu'à notre retour en France. Un mois plus tard, on a déballé nos affaires à la maison. J'ai retrouvé mes grigris. J'ai mis

les graines d'ébène sous nos oreillers, elles étaient ovales, à peu près trois centimètres de hauteur, un peu lourdes.

Au cours de la nuit, j'ai été réveillé par les râles de Laura. Je lui parlai et elle me répondait, elle était en plein cauchemar, un truc horrible... À mon tour, je me mis à faire des rêves inimaginables, inracontables, *Massacre à la tronçonneuse*, à côté, c'était rien. Bonne nuit, les petits ! Au réveil, nous étions heureux de ne pas être coupés en six et avalés par un piton...

Que des horreurs ! Les graines d'ébène que nous avions marquées avaient changé d'oreiller... Je n'ai pas approfondi et ne le ferai jamais !

Un après-midi, vers dix-sept heures, j'allai au Mamyflor et trouvai le personnel attablé avec une personne que je ne connaissais pas. C'était, tenez-vous bien, le chef de cabinet du ministre du Travail qui venait vérifier mes comptes ! Pourquoi le personnel n'avait-il pas de feuilles de paie. Il n'était pas déclaré, « travail au noir », me dit-il sans rire, j'étais écoeuré. Le Sénégalais doué d'une dialectique à la Senghor m'exprima ses regrets de venir contrarier ma petite affaire : je lui donnai mille francs CFA et en distribuai cinq cents autres au personnel. Quand ça les arrange, le Code Napoléon fait très bien l'affaire. Je leur ai dit de rentrer chez eux, que Le Mamyflor serait fermé !

Le soir même, vers vingt heures, je suis retourné au Mamyflor, j'ai pris le vin, ma chaîne, les disques, le clavier. J'ai chargé mon 504 Dengel et embarqué le tout à la maison. Nous étions le 24 décembre, le réveillon était complet. Tant pis, la fête se passera ailleurs. Je n'ai jamais sous-payé quiconque, au contraire ! Mais je venais de me faire baiser, à la française... Quelques heures plus tard, ils étaient devant ma porte : « Monsieur Pierre, il faut ouvrir, ce sera une belle soirée ! » Même l'ancienne propriétaire, Mahé Senghor, vint me demander d'ouvrir. J'attendis un peu puis, avec le champagne, je m'éclipsai. Adieu Mamyflor ! Adieu Code Napoléon !

Les jours de rigolades en Afrique sont bien plus nombreux que les jours de galères. Bien que les galères là-bas en soient de vraies de vraies ! Pas un jour sans qu'il ne se passe quelque chose !

On se baladait vers la Casamance, il faisait très chaud, mais nous fumions quand même une plante qu'un copain nous avait donnée. Malgré les vitres ouvertes, la voiture était complètement enfumée. On se fit arrêter par les gendarmes en haut d'une côte, comme d'habitude. Impossible d'évacuer la fumée, si on se faisait prendre, c'était la prison, à moins d'un bon pourboire. J'arrêtai la voiture et dis bien fort : « Putain, j'ai le pot d'échappement qui fume » en me précipitant vers l'arrière de la voiture. Les gendarmes me suivirent, pendant ce

temps la fumée put s'évacuer... Ils ne trouvèrent rien à redire à mon permis, alors à quinze heures trente, ils me demandèrent d'allumer les phares et l'un d'eux se mit devant. Que celui qui ne me croit pas lève la main : j'ai eu une contravention pour... « phares éblouissants » !

Si tous ces petits désagréments se soldaient le plus souvent en mettant la main à la poche, il n'était pas toujours simple de conserver son flegme. Aussi, lorsqu'un ami me proposa de rencontrer le commissaire chargé de la circulation, je le suivis sans hésitation. Ce Bordelais, expatrié avec sa sympathique grande femme, vendait des huîtres sur le marché. Avant de nous rendre chez le fameux fonctionnaire, nous faisons un détour par une usine de thon en boîte qui appartenait à un copain de mon ami ostréiculteur. Nous en sommes ressortis quelques minutes après, avec une pleine caisse estampillée « Les pêcheurs bretons ». Notre visite de courtoisie au commissariat pouvait commencer. Les bureaux se tenaient dans un vieil immeuble des années trente, noirs de crasse. Si sombre que la lumière du jour ne suffisait pas à distinguer les occupants. Quelques machines à écrire gisaient sur les bureaux. Un tel délabrement laissait présager le pire concernant l'état des prisons... Bref, équipés de notre caisse de conserves, nous frappons respectueusement à la porte de M. le commissaire de la circulation.

« Monsieur le Principal, je vous présente Pierre Vassiliu.

— Oui, oui, je connais. »

C'était faux, bien sûr !

« Il est venu vous déposer ce petit cadeau.

— Merci beaucoup, c'est très aimable à vous. »

Après les présentations, nous entrons dans le vif du sujet : obtenir un laissez-passer pour traverser les barrages de police. Notre hôte ouvre alors son bureau, et, de sa plus belle plume, écrit ces quelques mots sur une carte de visite : « Mamadou Dialo, commissaire de la circulation de Dakar : "Ce Monsieur est mon protégé." » S'il ne m'évitait pas les arrestations, mon sauf-conduit me simplifiait grandement la communication avec tous les uniformes quels qu'ils soient.

Ainsi, devant le petit marché de Fass, non loin de notre villa, je raccompagnai un musicien en voiture, lorsqu'un jeune militaire nous interpelle. Ce n'était jamais que la troisième fois de la matinée. J'entame la conversation sur le ton de la bonne humeur, mais le type, hargneux, insiste pour voir mes papiers. À la présentation de ma carte magique, il se met aussitôt au garde-à-vous en saluant. Un peu gênés, nous avons gardé le silence une bonne dizaine de minutes. Soudain, notre jeune zélé desserre enfin les dents, pour nous supplier : « Eh bien, dites-moi repos ! »

J'avais retrouvé ma liberté avec la cession du Mamyflor, j'étais de nouveau disponible pour de nouvelles aventures. La suivante débuta au coin d'un bar, côte à côte avec un ancien catcheur. Le Mongol – tel était son nom – avait quitté les rings pour l'hôtellerie. Propriétaire d'un superbe bistrot situé sur le port, Le Métropole, il avait dû précipitamment plier bagages, à la suite d'un déferlement d'embrouilles. Il résidait alors à quatre-vingt-deux kilomètres de la ville, dans un hôtel-restaurant dont il avait repris la gérance : Le Relais 82. Comme le contact passait bien entre nous, je lui proposai mes services pour animer les soirées, et veiller sur les cuisines le temps qu'il dénicher un nouveau chef. Marché conclu ! Une simple tape dans la main a suffi pour nous associer. C'est ça aussi, l'amitié. La confiance. Le respect de la parole donnée. Malgré un pedigree assez chargé – dans une autre vie, il avait eu affaire à la justice pour une histoire louche –, Le Mongol fut le plus charmant des amis. Évidemment, mieux valait ne pas trop le chercher. Particulièrement, tous ces gros crétins de Blancs, nostalgiques du « bon vieux temps » de la colonisation. Avec moi, cependant, il s'est toujours montré au top. Aujourd'hui encore, c'est un immense plaisir de le retrouver ; nous avons tant de souvenirs !

Aux cuisines, je m'occupais du ravitaillement sur les marchés. Une expérience très enrichissante pour apprendre à bien acheter, et éviter les pièges des marchands peu scrupuleux. Un petit conseil en passant : lorsque vous choisissez vos langoustes, prenez toujours la peine de les déplier. Certains petits malins augmentent leur poids sur la balance en les remplissant de sable...

Je me suis beaucoup plu au Relais 82. Tant et si bien qu'après quelques semaines, nous quittions notre maison pour investir les lieux. J'avais pris l'habitude de proposer, en fin d'après-midi, un petit piano-bar ou guitare-bar sur la terrasse. Les sons étranges de ma chambre d'échos faisaient peur aux enfants. Ils me surnommèrent le « sorcier blanc ».

En plus de l'ambiance musicale, je m'investissais de plus en plus dans l'animation. J'organisai un concours de beauté de... calèches et chevaux ! Calèches repeintes et chevaux toilettés ! Il s'agissait aussi pour les participants de présenter une bête bien entretenue. Au départ, nous pensions créer un petit événement autour de l'hôtel. Mais très rapidement, la nouvelle se répandit dans les villages, propulsant ma modeste compétition au rang d'épreuve régionale ! Il a fallu s'adapter. La route principale a pu être fermée à la circulation sur trois cents mètres. Pour rendre aux autorités locales les honneurs dus à leur rang, nous avons improvisé une tribune. Du préfet au sous-préfet en passant par M. le maire, ils se bousculaient pour assister aux festivités. Habituellement, les carioles servaient de taxis, mais, pour l'occasion,

elles s'étaient ornées de toutes sortes de décorations peintes au pinceau. Fidèle à la tradition, le concours démarra par l'attribution du prix du plus bel équipement, cheval compris. Puis, pendant que la police se disputait les tee-shirts destinés aux lauréats, je donnai le départ de la course. Le convoi s'ébranla dans un nuage de poussière digne des plus éblouissantes séquences de *Ben Hur*. Le grand délire ! Dans tout le périmètre, la fête battait son plein, bariolée et joyeuse. Autour des stands, les enfants passaient de la course en sac à la pêche à la ligne, dans de grandes cascades de rires. Au milieu de cette fête, j'étais le plus heureux des animateurs !

Nous en avons coulé, des jours heureux, chez Le Mongol ! À l'ombre de sa terrasse, je pensais à mon concert du soir, tandis que Laura profitait de la plage avec les enfants. La belle vie. Quelques mois auparavant, ses dons pour le stylisme l'avaient hissée à la tête d'une petite entreprise de prêt-à-porter, dont le chiffre d'affaires ne cessait d'augmenter.

Après une année aux portes du paradis, l'administration fiscale française nous ramena brutalement à la réalité. Comme tout possesseur de véhicule, je devais me rendre au ministère du Tourisme pour mon coup de tampon annuel. En échange d'un chèque de caution, j'obtenais l'autorisation de circuler. Ce jour-là, la procédure se déroula normalement, mais, au moment de quitter les lieux, le chef de cabinet me barra la route. Je venais, soi-disant, de lui faire un chèque sans provision. Il devait forcément s'agir d'une erreur. Pour en avoir le cœur net, je contactai aussitôt ma banque. Stupeur ! Mon compte avait été vidé jusqu'au dernier centime ! Je devais cette mésaventure au Trésor public.

À la suite d'un contrôle, je lui étais redevable d'une certaine somme. Après avoir tenté en vain de me contacter, il s'était donné le droit de me prélever à la source. Nous étions donc complètement fauchés. Nous avons été accueillis par René le doigt coupé, on ne laisse pas tomber les gens comme ça en Afrique !

Malgré tout, cette Afrique que j'avais tant souhaitée commençait à me peser. Moi qui croyais me la couler douce, j'avais passé l'essentiel de mon temps à bosser. Je me languissais de mes amis français, et notre compte à zéro me préoccupait. Pendant ces deux années passées au Sénégal, j'avais été au bout de mon rêve. Alors, malgré les promesses de prospérité de l'affaire de Laura, nous avons décidé de rentrer au pays. Elle n'était pas du tout heureuse de quitter son entreprise et les gens qui lui avaient fait confiance. Quel beau défilé à l'ambassade de France. Un vrai succès !

Sans un sou pour organiser notre rapatriement, je fis appel une nouvelle fois à mon ange gardien, Philippe Seiller. Sur un simple coup

de fil, il me fit parvenir l'argent nécessaire. Bien entendu, nous devions revenir régulièrement en Casamance.

Dix années après la construction de notre case, Léna, notre plus jeune fille, voulut nous emboîter le pas. Elle souhaitait, par ce voyage, retrouver ses racines. Sur la plage où elle fit ses premiers pas, les enfants avaient bien grandi. L'un d'entre eux tenait une boutique de tee-shirts, non loin de notre ancien campement. Nous avons fêté nos retrouvailles autour d'un verre, dans un petit café à quelques mètres de là. Au moment de régler l'addition, le voilà qui s'interpose : « Quand j'étais enfant, j'ai pu, tous les jours, apprécier votre générosité. Désormais, c'est mon tour de vous offrir à boire. » Nous étions particulièrement touchés. Quant à son père, installé silencieusement à son côté, il était heureux et fier.

Lors de ce séjour, nous avons confié Léna à un guérisseur. Les expériences passées m'encourageaient à croire en l'efficacité de cette drôle de médecine. Depuis notre installation dans les environs de Toulouse, notre fille souffrait d'hallucinations. Des visions terribles de squelettes ambulants dans sa chambre à coucher l'angoissaient. Sur les conseils de Marie, une amie casamançaise, nous sommes allés chez le sorcier. Dans la pénombre de sa minuscule case en béton, une aile de poule gisait à même le sol dans une écuelle pleine de sang. L'atmosphère n'avait rien de rassurant. Mais nous restions confiants. Au bout de quelques minutes, notre homme fit son entrée. Là encore, il nous fallut avoir le cœur bien accroché. Harnaché d'une paire de cornes, surgissant de chaque côté de son crâne enturbanné, un grand bonhomme, torse nu, short rose, s'approcha de nous. Avec une grande délicatesse, il se pencha vers Léna, et, tandis que Marie assurait la traduction, lui précisa que tout se passerait bien. La petite semblait sereine. Alors notre homme commença ses incantations. Puis, après avoir manipulé l'aile de poule, il disposa très précisément sur le sol une série de petites pierres. Une fois ces préliminaires achevés, il quitta la pièce, pour se retrancher derrière un drap tendu devant une porte. Attentifs, nous l'entendions psalmodier, grogner. Nous nous interrogeons du regard, c'était quand même bizarre tout ça ! D'ailleurs, il y avait de quoi se poser des questions, une bouteille de pastis vide sur la table... Cinq minutes après, notre guérisseur réapparut. Accroupi face à Léna, il entama alors un long monologue, chassant de ses mains des intrus invisibles autour de son visage. Soudain, sa main s'arrêta sur son oreille. Il plaça sa bouche sur l'oreille de Léna, nous retenions notre souffle. Et c'est à ce moment, qu'un ver vivant sortit de son tympan, en se tortillant. Il s'adressa à Marie, qui nous dit : « Voilà, c'est fini, ça fait dix mille. » De retour en France, ses hallucinations avaient définitivement disparu.

Malgré ma lassitude de fin de séjour, bien légitime en vérité, l'Afrique reste le continent de tous mes bonheurs. Un pays où l'on goûte encore au plaisir de prendre le temps. Où les jours et les nuits s'entremêlent. Tous les rêves de liberté restent possibles. En général, j'aspire à être heureux, avec les miens... La richesse n'a jamais été un but pour moi. En Afrique, cette philosophie peut encore être mise en pratique. Nous y avons bien vécu avec pas grand-chose. Pourtant, cela reste un point de vue très personnel, les Africains aspirent à bien plus et c'est bien légitime...

Dans chaque regard, dans chaque sourire, l'humour prend le pas sur la douleur, cachant dignement les frustrations et les pleurs. Peut-être, un jour, ferai-je mon dernier pas vers l'Afrique ? En attendant, je maintiens le cap sur de nouveaux rêves, avec, à portée de main, ma valise et ma guitare.

À seize ans, je fréquentais régulièrement les bals de la salle Wagram. Lorsqu'un soir, Manu Dibango fit vibrer la piste sur ses rythmes antillais – le comble, pour un Camerounais ! –, il a fait naître en moi ce goût pour les voyages. Toute ma vie, je n'aurai de cesse d'aller découvrir ces terres, à l'origine de toutes ces musiques. Le virus ne m'a jamais lâché. Même à Paris, j'aimais débusquer les petits clubs toujours bien planqués, où l'on jouait l'Afrique, les Antilles ou Cuba. Dans la chaleur de leurs murs, j'étais souvent l'un des rares Blancs à y passer des nuits entières.

Pour moi, le voyage commence dès l'aéroport. C'est avant tout un état d'esprit. Peu importe la destination, mon cœur de gamin s'emballe de la même manière, pour Montpellier ou Ouagadougou. Fasciné par l'ambiance des aéroports, je nourrissais, à une époque, une véritable passion pour celui d'Orly sud. Avant chaque départ, j'arrivais toujours deux ou trois heures avant pour m'y balader à ma guise. On y trouvait des salles de cinéma, des tables bien garnies, ainsi qu'une petite chapelle, toujours en service. Ah ! Déambuler dans les luxueuses galeries marchandes, faire une pause dans un café. Franchir la douane et s'engager sur d'interminables trottoirs roulants, avec l'angoisse permanente de s'être trompé de direction. J'adore les escaliers mécaniques. Leur dernière marche vous mène toujours à l'ultime porte qui vous conduira au ciel ! Autant je déteste Roissy-Charles-de-Gaulle, autant j'aime Orly sud. Et pourtant, il a beaucoup changé. Dans ma chanson *Le Journal dans l'aéroport*, j'ai souhaité rendre hommage à ce no man's land. Il fut un temps où les aéroports s'apparentaient à des clubs assez sélects où se croisaient des nantis suffisamment argentés pour courir le monde.

Et les voix des filles dans les haut-parleurs ! Combien de fois m'ont-elles extirpé à la dernière minute de l'un de ces restaurants

gastronomiques où je m'alanguissais avec délice. Depuis que les femmes des cadres supérieurs se sont plaintes du charme des hôtes, le niveau a beaucoup baissé !

Moi qui n'ai rien d'un Indiana Jones – à part le chapeau ! –, mon existence, sur les routes, est pourtant parsemée de belles aventures. Mieux que celui d'aventurier, le terme de voyageur me convient davantage. Tandis que le premier s'enfonce les poches vides dans des jungles hostiles à la recherche de tribus inconnues, je goûte avec bonheur au plaisir du temps suspendu. La vie paraît toujours plus lente par-delà les frontières. Particulièrement en Afrique. Même pour les globe-trotters que nous sommes, il faut souvent deux ou trois journées d'adaptation pour se glisser dans ce nouveau rythme. À Ziguinchor, capitale de la Casamance, où je m'étais arrêté pour passer un coup de fil à la Poste, je découvris stupéfait une file de quatre cents mètres sur le trottoir. Les uns avec leur déjeuner, les autres avec leur bébé, tous attendaient, comme moi, pour téléphoner ! La première règle d'or du voyageur reste la patience. Face à n'importe quel uniforme, cette vertu devient un facteur de survie indispensable. Même dans votre bon droit, inutile d'agiter ciel et terre pour éviter l'amende. Mieux vaut rester courtois, ne jamais vous opposer. En gardant le sourire sournois, préférez un « Oui, monsieur l'agent ». Dans certains pays, le rançonnement des automobilistes est un sport national ! En fin de mois, il ne fait jamais bon circuler dans Dakar. La police peut venir vous surprendre à chaque coin de rue. Mais après tout, il faut bien trouver les moyens de survivre ! Le bon routard ne doit jamais céder à la paranoïa car, au-delà des frontières, le mal et la morale sont à géométrie variable. Seul le respect demeure une valeur universelle. Combien de fois ai-je assisté à des marchandages imbéciles, où des touristes débarqués en pays conquis négociaient pour deux ou trois centimes.

Si tous les guides du monde vous enjoignent à ne rien céder à tous les petits mômes qui vous escortent sur les routes, je pense, moi, qu'il faut toujours donner. Un euro, un dirham, on a toujours une bricole sous la main pour leur faire plaisir. Et même si l'on doit passer sa journée la main dans la poche – le harcèlement frôle parfois l'insupportable –, on ne doit pas rester insensible à ce qui se passe autour de soi. Dans la mesure du possible, évidemment. En Casamance, un ballet incessant de gamins tournait chaque jour autour de notre case. « Donne-moi de l'argent. » « Achète-moi des bonbons. » Ils ne nous lâchaient pas, mais cela fait partie du voyage. Après tout, le Blanc est riche !

Il est, en revanche, une indifférence bien plus difficile à vivre, celle qui fait vous détourner sur les drames de la misère. Parfois, il est déshonorant de passer son chemin. Dans certains pays, l'impuissance

confine souvent à la lâcheté, sauf-conduit indispensable pour ne pas s'écrouler en larmes. En ce qui me concerne, j'essaie d'exprimer mon émotion dans mes chansons. L'une d'elles, *Mange-lui les bras Bokassa*, raconte comment, à proximité d'un hôtel où des assiettes entières finissaient à la poubelle, j'ai vu des enfants arpenter la décharge publique pour chercher à manger. Et pendant qu'ils escaladaient ces montagnes d'immondices, de riches Occidentales s'apitoyaient sur la maigreur d'un chaton croisé dans le restaurant...

Au début de notre histoire, les parents de ma première femme tenaient un magasin de tricot rue des Canettes, à Paris. Les modèles, conçus en grande partie par Marie elle-même, attiraient une clientèle assez avant-gardiste. Avec ses minijupes et ses pantalons en laine, la boutique était « hyper tendance ». Au commencement de l'aventure, je devais aussi ajouter mon grain de sel : quelques points de croix de temps en temps, ça me changeait un peu des fausses rimes et des accords augmentés ! À quelques mètres de là, se tenait une autre boutique, pas mal branchée elle aussi, Western House. Un beau gosse ravitaillait le Tout-Paris en jeans : Gérard Lanvin. C'est ainsi que nous avons fait connaissance. Nous avions l'habitude de fréquenter un fameux restaurant tenu par notre ami Roland Ricordon, L'Herbier de Provence, rue Princesse. Gérard Lanvin s'engagea alors auprès de la joyeuse bande du Splendid. Pour ma part, lors de mes séjours parisiens, j'avais pris l'habitude de garer mon camping-car juste devant le restaurant ; après nos soirées bien arrosées, je n'avais que quelques mètres à parcourir pour dormir.

Puis Roland déménagea pour s'établir dans le 1^{er} arrondissement. Il devint l'heureux patron du Potager des Halles. Bien entendu, il entraînera tous ses potes avec lui. Pour Lanvin, tout va bien... Il n'a jamais flanché sous les compromissions de ce métier, Il reste fidèle à ses convictions. Avec sa femme, Jenifer, nous avons partagé des bons moments d'amitié dans leur maison de La Baule. Leur petit Manu arpente aujourd'hui les scènes de France avec ses beaux yeux verts et sa guitare en bandoulière. Je me rappelle qu'il n'y a pas si longtemps, à La Baule, je lui montrais ses tout premiers accords.

À peine rentré du Sénégal, la tête et le cœur gonflés par l'aventure, je ne manquai pas de rendre une petite visite à mes copains du Potager des Halles. Gérard, Roland, tout le monde m'attendait comme au bon vieux temps. Je croisai là, grâce à Gérard, un certain Coluche. Mieux, je posai carrément mes bagages dans sa maison parisienne de la rue Gazan. Si mes histoires d'Afrique étaient souvent riches en anecdotes assez désopilantes, c'était bien là ma seule

fortune. Laura et moi étions revenus fauchés. Spontanément, Coluche nous proposa l'hospitalité. Avec sa femme et ses enfants, il habitait en face du parc Montsouris, dans une villa immense, qui, jour et nuit, ne désemplissait pas d'« amis » plus ou moins de passage. Piscine couverte, salle de jeux avec gradins, billards et gros coussins ; lui aussi avait imaginé une « maison d'amour ». Finalement, nous nous connaissions très peu. Après plusieurs semaines à partager son intimité, je garde en premier lieu le souvenir d'un homme très généreux. « Donner pour donner », ça, c'était Michel. Autour de lui gravitaient forcément quelques parasites, il s'en foutait ! La générosité sans publicité, tel était le Coluche que j'ai côtoyé. Sachant que nous n'avions pas un rond, il m'a proposé d'utiliser l'une de ses voitures, pour faciliter nos déplacements. J'étais plutôt gêné, mais comme il insistait, nous avons poussé ensemble la porte de son garage. Quatre belles américaines y dormaient dans un alignement parfait. Il me tendit alors les clés de la Buick, et tourna les talons. Une Buick, quel bonheur ! Une heure après, Laura et moi passions le portail... pour nous garer quelques mètres plus loin ! Nous n'avions pas d'argent pour remplir le réservoir ! Total, pour ne pas attirer l'attention de son propriétaire, nous sortions la voiture comme si de rien n'était, pour l'arrêter à quelques encablures et nous engouffrer discrètement dans la première station de métro. Pendant un mois, nous avons vécu au rythme de la famille Colucci. Lorsque j'évoquais mon embarras de squatter ainsi sa maison, Coluche me répondait invariablement : « Vous voulez nous quitter ? Mais pour aller où ? Allez, restez encore quelques jours. » Plus tard, nous avons quitté la rue Gazan et Paris pour Toulouse.

Les années qui suivirent, je gardai le contact avec Michel. J'appréciais sa simplicité, demeurée intacte malgré la pression. Au Pacific Palissade, où toute notre fine équipe se réunissait souvent, Coluche emportait toujours un petit magnéto dans sa poche, pour choper au passage les bonnes idées de nos conversations.

À Toulouse, j'ai eu la chance de rencontrer un couple de Corses, Marie-Noëlle et Gilbert, qui connaissaient bien mon parcours. Ils avaient gardé des cassettes vidéo incroyables, des émissions que j'avais faites et que je n'avais jamais vues. Spontanément, Gilbert tomba amoureux de Léna, elle avait deux ans... Comme nous n'avions pas de logement, ni d'argent, ils nous ont reçus chez eux quelques mois, le temps de se refaire une santé...

C'est donc en pays cathare, que nous faisons notre grand retour à la vie française. Sur les conseils de Jacqueline Baudis, épouse de Dominique, alors maire de Toulouse, je me présentai aux services sociaux de la ville. Une certaine m^{me} Lenoir pouvait, paraît-il, nous

obtenir un logement à bas prix. Rappelons que l'appétit du fisc nous avait laissés totalement sur la paille. Trois jours après, notre bienfaitrice nous entraîna dans la campagne toulousaine, dans le village de Daux. Là, elle poussa les grilles d'un parc de cinq hectares, et s'avança vers une ferme recouverte d'un toit de chaume. Nous étions déjà sous le charme... Aussitôt, m^{me} Lenoir comprit notre méprise : « Ce n'est pas cette ferme que je viens vous faire visiter. C'est le château, là-bas... »

Nous n'en croyions pas nos oreilles ; ce n'était pas tant la grandeur de la maison qui nous inquiétait, mais plutôt le loyer à payer. Heureusement, je fus engagé quelques jours plus tard pour une tournée... Quelle chance ! Nous étions les heureux locataires du château de Daux. Celui-là même qui faisait la fierté du village sur les cartes postales ! Quatre cent quarante mètres carrés au sol, vingt-quatre chambres dont quatre restaurées, quatre mètres de hauteur de plafond, salle de billard, une cheminée dans laquelle on pouvait tenir à six avec un grand four à pain, une salle de bains de trente mètres carrés, baignoire ronde à jets ; la bâtisse en avait refroidi plus d'un. Son propriétaire souhaitait conserver certaines pièces en l'état ; elles devaient rester fermées à clé. Un seul regard et Laura et moi donnions notre accord.

Nous avons vécu six ans dans cette maison, mais l'horizon me manquait... Je voulais poursuivre l'aventure dans les décors du Gers, alors nous sommes partis en quête d'une nouvelle demeure. Nos pas nous ont portés vers Samatan. La commune abritait une auberge tout droit sortie des *Trois Mousquetaires*, on y avait nos habitudes : foie gras, confits et Armagnac... Après, pour nous remettre, la voiture garée sous les arbres, nous allions dormir dans les champs. Voilà comment nous sommes tombés amoureux du Gers ! Puylausic, à cinq kilomètres de Samatan. Posée sur une colline, surplombant les vallons, notre nouvelle maison était bien isolée. Elle n'était pas vaillante lorsqu'on fit connaissance, mais quelques pots de peinture, et plusieurs brouettes de béton plus tard, elle avait retrouvé toute sa splendeur. Sous un toit vert pomme, quatre cents mètres carrés au sol s'articulaient autour d'un patio en moucharabieh, avec fontaine, bananiers et rosiers grimpants. Les pièces immenses, agrémentées de longues baies vitrées, nous permettaient de profiter idéalement d'une vue à trois cent soixante degrés. C'était somptueux ! Mon copain Berthéas fit les plans de la piscine : réplique exacte de la porte B de la médina de Mekhnès, elle s'étalait sur quatorze mètres, dans le plus pur respect de l'architecture marocaine. Au fil des saisons, le fermier voisin nous composait des tableaux géants : « Tu verras, disait-il, ici je vais semer du colza, là de l'avoine, plus loin du sorgho et là du tournesol... » Chaque année, il se surpassait ! De notre chambre à

coucher, avec vue sur les Pyrénées, nous avions tout loisir d'observer les sangliers, biches et autres qui cavalaient en toute liberté. Un jour d'hiver, sous la neige, Léna, haute comme trois pommes, se hasarda près d'un groupe de chevreuils. Comme je lui demandai comment elle avait pu s'en approcher, elle me lança, convaincue : « J'ai dit que j'étais un lapin. »

Si la nature généreuse nous fit partager ses splendeurs, certains habitants de la région se montrèrent moins accueillants. J'eus souvent l'occasion de tester leur hospitalité. Surtout lorsque j'ai créé mon restaurant cubain, *Le Boléro*, à quelques kilomètres de la maison. La carte restait couleur locale – en cuisine, je m'occupais personnellement de garnir les assiettes –, mais l'ambiance, elle, était garantie tropicale ! Bizarrement, plus on y faisait la fête, plus la population autochtone était désagréable. Au bout du compte, l'hostilité du voisinage et mille chicaneries eurent raison de notre enthousiasme. Nous avons repris la route pour nous installer à Mèze, au bord de l'étang de Thau, où nous vivons encore aujourd'hui.

À peine revenu du Sénégal, j'ai reçu un coup de fil du réalisateur Nicolas Ribowski. Il me voulait, pour *Périgord noir*, dans le rôle d'Amédée, un brave paysan tombé sous le charme d'une jolie Ivoirienne débarquée dans son village avec toute sa smala. Le sujet, forcément, me tenait à cœur. Cette course aux chimères qui incite les Africains à quitter leur misère pour atterrir dans un patelin encore plus misérable, je l'avais observée bien des fois. Je dis « oui » sans hésitation. Et puis, comment résister à une rencontre avec Jean Carmet, en tête de distribution ? À ses côtés, Odette Laure, Roland Giraud et Jacques Gamblin – dans son premier rôle –, un plateau de premier choix. Je rejoignis la troupe en Périgord, dans un somptueux hôtel, Le Centenaire, aux Eyzies-de-Tayac. Les patrons, Alain et Geneviève Scholly, des gens bien et précieux. Roland Mazère, le cuisinier, est extraordinaire. Inspirés par ses voyages en Asie, ses plats sont d'une finesse et d'une invention inouïes.

Ribowski, n'ayant aucune connaissance de la culture africaine, rencontra bien vite certaines difficultés à faire respecter ses volontés. Un premier incident éclata dans une église. Lors d'une scène avec Odette Laure, Sidjery, l'un des comédiens africains, devait entonner l'*Ave Maria* avec elle. Refus catégorique du bonhomme : « Je suis musulman, je ne chante pas l'*Ave Maria*. » Délégué par Nicolas, j'entrepris de débrouiller la situation : « Mais Sid, tu oublies un détail ; sur ce film, tu as été engagé comme acteur, pas comme musulman ! » L'argument fut convaincant. Quelques minutes plus tard, le metteur en scène redemanda le moteur. Dès cet instant, de part et d'autre, je bénéficiai d'une certaine complicité. Sur le plateau, la maestria de

Carmet m'impressionnait. Moi qui, une fois encore, étais comédien par accident, je prenais tous les jours une belle leçon. Avec toutes ses petites fiches dissimulées dans les poches de son veston, il pouvait papoter jusqu'à la dernière seconde. Mais dès que le mot « action » retentissait, ce n'était plus le même homme. Il était dans le rôle. Moi, je faisais de mon mieux...

Sa grande culture et sa délicatesse en faisaient un partenaire délicieux. Jean se montra très raisonnable, malgré les mille et une tentations locales. Excepté un soir, peut-être, où, à force de consommer ses « petits vins de soif » comme il disait, il eut besoin d'un bras amical pour le raccompagner... le mien.

Un jour que nous étions à table avec Laura, Jean s'approcha et étudia la carte au-dessus de nos épaules : « Tu as déjà goûté à La Mouline ? Allez, c'est pour moi. Vous la boirez à ma santé. » Et il tourna les talons. En pensant à lui, nous avons donc dégusté l'un des plus fameux côte-rôtie, élu meilleur vin du monde il y a une quinzaine d'années : un très bon souvenir ! Jean m'avait averti : « Tu vas voir, tu ne vas pas t'en remettre. » Depuis, je scrute désespérément les cartes des vins des restaurants pour en dénicher une autre !

Le plus fatigant sur un tournage, c'est l'attente. Entre deux prises, Jean et Roland Giraud se montraient intarissables. On était entre potes, je leur demandais des conseils.

Pour les besoins de l'histoire, nous devions faire des prises de vue aux Antilles. En débarquant sous les tropiques, comme nous avions dormi dans l'avion, Sid et moi étions en pleine forme : impossible de nous glisser sous les draps. L'hôtel donnait justement une petite fête ; nous décidâmes d'y faire un tour. Au programme : cocktails explosifs plus ou moins autorisés... On en tombait de nos chaises tellement on rigolait ! Ce petit séjour antillais débutait sous les meilleurs auspices. Pour le surlendemain, notre productrice avait eu la gentillesse de prévoir une balade en mer, à bord d'un voilier de location, la belle vie. Le lendemain soir, Sid et moi avons récidivé avec une nouvelle tournée des boîtes de nuit. Sur la piste, je rencontre une jeune femme et nous dansons. Moi qui bouge essentiellement dans ma tête ! La belle me suggère ensuite de finir la nuit sur son bateau, un magnifique trois-mâts, qui mouillait non loin de là. J'appelle aussitôt mon copain et nous voilà partis. Au matin, prenant le frais sur le pont, quelle rigolade de voir passer, à quelques mètres au-dessous de nous, les acteurs du film, installés dans un bateau de location : « Mais qu'est-ce que tu fous là-haut ? » J'en ris encore.

Pendant tout le tournage, à chaque pépin on disait : « Va demander à Vassiliu, il a les plans ! » C'était un sujet quotidien entre nous. La démerde, j'aime bien ! Grâce à ma copine Esther, je voyageais en classe affaire. « Mais comment tu fais ? » disait Joëlle

Bellon, la productrice.

J'ai écrit la musique de ce film. On était plusieurs sur le coup et j'ai eu la préférence, justement grâce à ma fameuse suite dans laquelle j'avais installé un synthé et un ampli. Régulièrement, je faisais écouter les maquettes...

De retour à Paris, malgré les heures délicieuses passées en compagnie de la troupe, je savais que ma contribution au cinéma n'irait pas très loin.

Cinq ans plus tard, je signai un contrat pour *La Treizième Voiture*. Le tournage en Pologne me permit de retrouver Jean-Marc Thibault. Ce sera mon dernier essai !

Pourtant, il me reste encore un projet à réaliser : un film qui se passe en Afrique avec Gérard Lanvin. L'histoire d'un couple de Blancs face à tous les avatars qu'une installation sur le sol africain réserve aux néophytes. Inspirée de ma propre histoire, l'idée a germé il y a une dizaine d'années, pour ne plus nous quitter. Je verrais bien Nathalie Baye donner la réplique à Gérard. J'adore cette femme. Le tandem Baye-Lanvin dans un grand film d'aventures africaines, ce ne serait pas mal. Il ne reste plus qu'à écrire le scénario.

Hasta Siempre

C'est au parti communiste que je dois ma première visite à Cuba. Par l'entremise de mon agent, Denis Marais, communiste, je fus sollicité pour aller célébrer un énième congrès. Pour agrémenter la brochette des quatre mille personnes déléguées par tous les PC du monde, les cadres du parti français contactèrent un certain nombre d'artistes. En France, la vague latino-américaine commençait à peine à déferler dans les boîtes. J'avais hâte de m'approcher au plus près de cette terre qui l'avait inspirée.

Avec le compositeur Jean-Claude Petit et Jean-Louis Martinoty, directeur de l'Opéra de Paris, notre escouade ne manquait pas de prestige. En tête de cortège, citons l'inénarrable Georges Marchais, qui, une fois encore, avait dû ordonner à Liliane de « faire les valises ». Si ma sensibilité politique me portait plutôt vers la gauche, j'abominais la dictature castriste. Au nom de quel idéal pouvait-on faire souffrir un peuple à ce point ? Le drame cubain tient autant dans l'oppression du régime que dans ce rêve brisé pour des millions de personnes. C'est, en substance, le propos de mon adaptation de *Hasta Siempre* : « Si par malheur ou par bonheur Fidel partait en douceur, tout Cuba serait dans les larmes... » Les plus jeunes seront peut-être soulagés, mais les vieux garderont à jamais le goût d'une utopie amère et douloureuse.

À peine descendus de l'avion, nous sommes conduits à La Havane, dans un très chouette hôtel. Partout sur les trottoirs, des filles somptueuses me faisaient tourner la tête. Quel pays ! Et quelle misère, puisque la majorité d'entre elles traîne sur le parvis des hôtels pour vendre leur corps aux touristes.

Notre cortège s'ébranla ensuite vers la résidence de l'ambassadeur de France, pour un cocktail de bienvenue servi par des employés aux gants blancs ! Entre les hibiscus et les bougainvillées, les coupes de champagne s'entrechoquaient joyeusement. Soudain, un frisson traversa l'assistance. Mitraillette au poing, un militaire venait d'entrer dans la salle : Fidel, en personne, avait décidé de nous

honorer de sa présence. Pour la plupart d'entre nous, la surprise fut totale. Castro passa alors dans les rangs, pour l'incontournable rituel des présentations. Les uns après les autres, nous devions décliner notre identité et notre profession, à l'interprète réquisitionnée pour l'occasion. Impressionné, je m'exécutai timidement : « Pierre Vassiliu, auteur, compositeur, interprète. » Puis, selon un plan de table très étudié, nous avons pris place dans la salle à manger. Castro s'installa face à moi. Il était venu accompagné de son frère Raul, second du gouvernement. Au début, mis à part les énormités débitées sans complexe par Marchais, l'ambiance n'était pas des plus relax. Chacun d'entre nous scrutait son assiette, espérant ne pas avoir à se mêler à la conversation.

Étrange contradiction ; nous avions tant de choses à dire et nous restions muets ! Seul Castro faisait son grand numéro. Il était très drôle, et comme tous les grands orateurs, savait charmer son auditoire ! Lorsqu'il se mit à nous réciter des passages de la lettre qu'il venait d'envoyer au pape, il y avait de quoi se marrer ! Au-delà du protocole et de la présence militaire, nous avions tous l'impression de déjeuner avec un pote au charisme fascinant. C'est à cet instant précis que je mesurai l'aura de cet homme. Autour de cette table, nous le détestions pour toutes les brimades qu'il imposait à son peuple, et, en même temps, il nous faisait marrer. En meneur de jeu exemplaire, il abordait brillamment tous les sujets. Lorsque, avec Georges Marchais, il en vint à l'œnologie, je fus contraint d'intervenir. L'ex-premier secrétaire du PCF venait d'affirmer haut et fort que le Sancerre était le meilleur des vins blancs ! Cette hérésie ne pouvait rester sans réponse :

« Désolé, monsieur Marchais, mais, à mon goût, les Puligny-Montrachet, les Meursaults ou les Corton-Charlemagne sont bien meilleurs !

— Tout à fait d'accord, acquiesça Castro. Quel est votre vin préféré ?

— Je ne crois pas que son nom vous évoque quoi que ce soit, mais, pour moi, c'est La Tâche, appartenant au domaine de la Romanée-Conti.

— Moi aussi ! »

J'étais scié. Après vérification, je sus qu'il ne m'avait pas bluffé, car son copain Gérard Bourgoin, ex-roi du poulet, lui avait fait visiter les caves. La conversation s'attarda alors sur le sujet, languant notre tablée manifestement peu avertie des choses de la vigne.

Au moment des adieux, *El Présidente* serra consciencieusement les mains de tous les invités. Sur le chemin de la sortie, il fit demi-tour et se dirigea vers moi. Il me dit qu'il n'était plus sûr de m'avoir salué ! Je lui lançai : « À bientôt à Paris, j'espère ! »

Pourquoi avais-je avancé cette invitation ? Je ne le saurai jamais. Le plus étrange, c'est que, quelques semaines plus tard, Fidel était en France.

Notre séjour s'acheva avec une immense fête donnée dans la maison du Peuple. Des milliers de personnes chantaient et dansaient aux sons d'un orchestre formidable, Los Vanvan. Quelques cuba libre plus tard, je rejoignais de force les musiciens sur scène, hissé par deux ou trois invités français qui m'avaient reconnu. Je réussis à faire une impro... Je leur avais chanté quelques chants casamançais. Quand je suis descendu de scène, les femmes venaient m'embrasser et me touchaient les cheveux... C'était tellement différent de chez nous, et aussi tellement différent pour eux !

Pour fêter mon retour en France, je retrouvai mon copain ténor Jean-Luc Viala, à la table du fameux Louis-xiv. Nous avons un peu arrosé nos retrouvailles. Au moment de partir, impossible d'avoir un taxi. Deux jeunes femmes avec qui nous avons sympathisé nous ont proposé de nous conduire à l'hôtel. Celle qui conduisait a grillé un feu rouge : quelques heures après, j'étais admis à l'hôpital. Une dizaine de dents cassées, une jolie entaille sur le front, et une entorse carabinée à chaque genou ! Le lendemain, dans mon lit d'hôpital, je regardais la télé, on y passait la visite de Castro au siège de l'Unesco à Paris. Un cocktail était prévu le soir même à l'Ambassade d'Amérique latine, j'avais reçu une invitation pour deux personnes. J'appelai aussitôt Jean-Luc et, dans la matinée, je quittai ma chambre en douce pour aller revoir *El Présidente*. Nous savions qu'avant la réunion il devait tenir une conférence de presse. Encombré de mes béquilles, la tête sous un énorme bandage, je jouais des coudes parmi la horde de journalistes, pour m'avancer au plus près de la tribune. C'était plus fort que moi, il fallait absolument que je le voie. « Fidel ! Fidel ! » La traductrice me reconnut et me fit un petit signe. Elle seule remarqua ma présence, et Castro finit par tourner les talons. Aujourd'hui encore, je ne saurais expliquer la fascination-répulsion qu'il m'inspire. Tout son entourage semble atteint du même syndrome. Avec le recul, je crois que c'est surtout son peuple que je venais saluer à travers lui. J'errais au beau milieu de sentiments troublants, incapable de fournir d'autres explications.

Parallèlement, je me souvenais de cet homme à Cuba, dormant avec son fils de quarante ans dans le même lit, dans un studio immonde. Il était avocat. La justice étant ce qu'elle est à Cuba, il n'avait pas de travail. Pour survivre, il avait alors reconverti sa vieille voiture en taxi, et nous trimballait dans la ville en s'excusant de ne pouvoir nous transporter dans de meilleures conditions. Fidel ! Fidel !

Tous les musiciens du monde ne peuvent que se sentir solidaires

de ce peuple qui vit chaque journée par miracle.

Un de ces quatre matins, Fidel va bien finir par quitter la scène. Devra-t-on pour autant accepter l'invasion des plages de La Havane par des armées de Mickey, poisseux de hamburgers et de Coca-Cola ?

Plusieurs années après ma rencontre avec Castro, je devais poursuivre par deux fois ma liaison amoureuse avec Cuba.

D'abord en solitaire de façon impromptue et fort brève. Tous les ans, ma chère belle-mère, qui réside aux États-Unis, vient poser ses valises à la maison, pour reprendre contact avec sa fille. Bien évidemment leurs retrouvailles se font en hollandais. Pour moi, ce n'est pas forcément une partie de plaisir car, toute la journée, pour m'être agréable, Laura se fait un devoir de me traduire leur papotage en simultané. De l'achat d'un dernier dé à coudre aux conditions de vie des poules dans leur poulailleur, rien ne m'est épargné ! Aussi, pour me préserver cette année-là, ma tendre épouse m'avait gentiment suggéré de me faire la malle à Paris, chez mes amis. « Tu as un mois de vacances, profite-en ! » J'avais capté... Arrivé dans la capitale, je décidai de faire un petit détour chez ma copine Esther de Habana Tour. J'avais bien une petite idée derrière la tête... En vingt minutes, elle me dégota un billet en première pour Cuba. Voilà comment, dès le lendemain, avec ma petite valise d'exilé parisien, je volais vers La Havane. La question de mon hébergement ne me préoccupait pas tant que ça, je savais pouvoir compter sur ma bonne étoile. Dans l'avion, je fis justement la connaissance de Français qui m'invitèrent à passer quelques jours dans leur maison de vacances, Ils l'avaient louée à Playa del Este, un village situé à vingt-cinq kilomètres de La Havane. Pendant huit jours, je n'ai pas touché terre, écumant tous les clubs, toutes les boîtes de la ville jusqu'au petit matin. Je m'en suis mis plein les oreilles ! Lorsque, au bout de quelques jours, j'appelai ma femme pour lui donner de mes nouvelles, elle eut besoin d'un certain temps pour m'imaginer à des milliers de kilomètres. En quittant la villa après une semaine, j'appris que le jardinier n'était autre que l'ancien ambassadeur d'Angola. On est décidément peu de chose !

Deux années plus tard, j'étais à nouveau sur le sol cubain. Cette fois-là, Laura était du voyage. Nous avions prévu une première étape à Santiago, pour nous plonger immédiatement dans la musique traditionnelle du pays, le son. Contrairement aux idées reçues, Cuba n'est pas la mère patrie de la salsa. Cette dernière est née à Porto Rico. À l'hôtel Casa Grande, où nous étions descendus, un trio de musiciens jouait chaque soir des chants traditionnels, à l'heure de l'apéritif. C'était délicieux. Après cette escale, nous avons continué notre périple à La Havane. Difficile d'ignorer, dès notre première soirée, les ruelles animées de la vieille ville, et le bar-restaurant chic, El Floridita, où

Hemingway aimait à déguster ses daiquiris. Ou encore La Bodeguita et ses mojitos, un cocktail à base de rhum, d'eau gazeuse, de glace pilée et de citron vert, rehaussé de deux ou trois feuilles de menthe. À consommer sans modération... Je voulais montrer à Laura la place de la Cathédrale, ses sculpteurs et ses peintres... L'accès était fermé aux touristes ! En allant aux informations, j'appris qu'un dîner privé devait s'y tenir, organisé par un certain Roger Guyaber, un ami que j'avais perdu de vue depuis des années ! Dès que nous nous sommes vus, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Roger nous convia à sa petite sauterie. Elle devait se terminer quelques heures plus tard sous les étoiles, autour d'une dizaine d'irréductibles montés sur les tables et reprenant mes chansons. L'efficacité du rhum cubain n'est pas à démontrer. Le retour en taxi à l'hôtel fut très chaud ! Au bout de quelques minutes, je m'aperçus que notre chauffeur ne prenait pas la bonne direction. Ça sentait l'embrouille à plein nez. Dans un sursaut de lucidité, j'attrapai mon laguiole planqué dans la poche de ma veste, pour le plaquer sur la nuque du conducteur. Convaincu, je lui balançai l'air méchant : « Maintenant t'arrêtes tes conneries, et tu nous emmènes directement à l'hôtel ! » Essayez de dire ça en espagnol ! En tout cas, il a compris...

Quelques jours plus tard, dans la marina de La Havane, nous nous heurtons une nouvelle fois à la douloureuse contradiction cubaine ; un peuple qui meurt de faim, et des autorités qui font tout pour que les touristes, eux, ne manquent de rien ! Une fois passées les tracasseries administratives, nous pouvons pénétrer dans la caverne d'Ali Baba où bordeaux, cigares, et champagnes s'échangent contre quelques dollars – cette devise est interdite à la population locale. Nous étions invités à dîner chez des Français, on ne voulait pas arriver les mains vides... Il fallait en passer par là... Liberté, Égalité, etc.

Après avoir fait le tour de la capitale, nous avons pris la route du sud, direction Baracoa. Là-bas, nous avons passé deux jours et deux nuits sous des trombes d'eau, dans un hôtel-restaurant nul où il n'y avait rien à manger... un peu de pain et quelques tomates ! Rien à faire, impossible de sortir... Nous en profitons pour nous refaire une santé et de belles siestes. Quarante-huit heures plus tard, nous regagnons La Havane.

Il est difficile de rouler à Cuba, l'autoroute s'arrête en plein champ, les vaches traversent les routes, il y a des trous énormes... Impossible de rouler à plus de soixante-dix à l'heure. Vitesse idéale pour se faire arrêter par les gendarmes ! Sur le chemin du retour, nous nous faisons arrêter. Avant de me garer, je dis à Laura : « À partir de maintenant, t'es enceinte ! » Les gendarmes s'approchent : excès de vitesse. En caressant le ventre de Laura, je leur dis que ma femme

attend un *nino*, je ne peux donc pas rouler vite. Ils s'excusent et nous laissent partir.

Pour profiter au mieux de nos derniers jours de vacances, un ami nous avait suggéré la location d'un appartement. Dans un quartier de la ville, inspiré de l'architecture soviétique, nous sommes accueillis par un couple de Libanais, heureux de louer son deux-pièces au deuxième étage. Un salon, une chambre, une salle de bains, une cuisine : un confortable point de chute pour entamer notre deuxième semaine. Sans oublier, évidemment, les discours de Fidel en boucle à la télévision !

Comme nous étions en rupture de stock, je suis sorti acheter une bouteille de rhum pour le dîner. J'avais remarqué une petite boutique, à trois cents mètres de la maison. Sur le chemin du retour, malgré les repères que j'avais pris pour ne pas me tromper, je filais aveuglément dans la direction opposée. Au beau milieu de tous ces bâtiments clonés, j'étais complètement paumé. Je ne devais retrouver le nôtre qu'à minuit. Laura songeait déjà à prévenir l'ambassade ! Remis de nos émotions, nous étions fin prêts pour attaquer la soirée. Nous avions rendez-vous avec un jeune homme qui nous avait été recommandé pour nous faire découvrir les meilleures boîtes de la ville. Laura portait des collants noirs brodés et transparents, un short et une veste de smoking sur un bustier... Très sexy ! Et bien sûr, des talons aiguilles (mais dans son sac, une paire de ballerines pour danser).

Ainsi équipés, nous entamons notre tournée des grands hôtels et des clubs. À l'hôtel Séville, c'était l'heure du dîner. On nous avait conseillé le récital d'un vieux pianiste. Nous avons pris une table pas loin de lui. Lorsqu'il nous aperçut, il ébaucha les premières mesures des *Feuilles mortes*. Il avait dû deviner que nous étions Français. Mais il ignorait la suite. Je m'approchai alors de lui, et, sur le siège à ses côtés, je poursuivis la mélodie. Il m'avoue, les larmes aux yeux, qu'il n'avait jamais entendu la chanson en entier.

Après cette émouvante entrée en matière, nous avons atterri au Riviera Palace. Là, nous décidons de nous séparer de notre jeune accompagnateur, qui s'ennuyait. Nous trouverons bien un taxi pour nous reconduire chez nous !

Embarqués dans une énorme fête, nous avons dansé et bu jusqu'aux premières heures du jour. Au moment de regagner l'appartement, je m'aperçus avec stupeur que la banane nouée à ma taille avait disparu. Elle contenait mon argent et ma carte de crédit ! Épuisés et sans un sou, nous trouvons un taxi. Malgré tous nos efforts, nous étions incapables de lui indiquer précisément notre adresse. Nous avons beau tourner et retourner dans le quartier, ces foutus immeubles se ressemblaient tous. Fatigué, le chauffeur suggéra à

Laura de finir la nuit avec lui, et de me laisser « ronfler » sur la banquette. Il était bien le seul à ne pas perdre le Nord ! Finalement, il nous abandonna devant un hôtel, nous laissant une adresse pour régler sa course le lendemain.

Nous n'avions pas prévu que ma démarche titubante associée à la tenue de Laura allaient nous causer quelques soucis... On nous prenait pour un couple illégitime. Dès lors, impossible de trouver une chambre. Après une longue marche, un concierge accepta de nous héberger. La nuit fut courte. Au petit matin, nous avons retrouvé notre cher appart. Soulagé ! Ma banane attendait bien gentiment sur la banquette du salon... Rhum, rhum... cuba libre... mojitos... Musique... Salsa...

Cette escale cubaine avait tenu toutes ses promesses. De belles rencontres. Des gens généreux et beaux. Des artistes et des musiciens magnifiques. La vie leur a-t-elle offert tous les talents pour les laisser crever de faim et d'asphyxie ?

Plus tard, à Mèze, quand je rencontrai, lors d'un concert, Compay Secundo, il était avec son fils, un chenapan de soixante-dix ans. Toute la soirée, le fiston conseilla à son père d'aller se coucher. D'un revers de la main, Compay balayait ses recommandations dans un sourire, et entamait une nouvelle chanson. Le peuple cubain a de la ressource !

Parler aux anges

Parmi les nombreux pays que j'ai visités, je garde un bon souvenir du Honduras. Sur ces terres peu connues d'Amérique centrale, j'ai vécu en famille quelques instants plutôt cocasses.

À l'occasion des fêtes de Noël, nous étions conviés par Marek, la sœur de Laura, à passer le réveillon dans une charmante maison sur pilotis. Le reste de l'année, nos hôtes vivaient en Pennsylvanie. Nous embarquons d'abord pour Miami, avant de grimper dans un drôle de coucou qui devait nous conduire sur l'île de Rotan. Si la descente se fit sans encombre, le freinage laissa davantage à désirer. Les mains plaquées sur le dossier devant nous, nous étions convaincus de finir notre course les pieds dans l'eau. La piste d'atterrissage plongeait directement dans les flots. Paradis réputé des plongeurs, l'île se situe à cinquante kilomètres au nord du pays. Ma belle-sœur, une jeune femme très rigolote, nous attendait à l'aéroport. Avant de prendre le chemin de sa maison, nous devions faire un détour par le centre-ville, où elle avait rendez-vous avec une amie qui tenait un bar. À dix heures du matin, première bière. Marek, elle, avait pris un peu d'avance...

C'est avec son bateau que son mari, Dick, vint nous conduire à demeure. Toutes les maisons étaient sur pilotis, on passait sous les palétuviers, les vendeurs arrêtaient leurs pirogues pour nous vendre des langoustes. Au loin, croisaient les chalutiers pêcheurs de crevettes, industrie principale du Honduras. Au fur et à mesure de notre progression, les habitations se raréfiaient, laissant place à une succession de petites baies, parsemées de cocotiers. Nous touchions au but. Un long ponton de bois nous mena enfin à la maison. À l'ombre de cette paillote, je devais passer un certain nombre d'heures à composer à la guitare mon album *Parler aux anges*.

Malgré une mer turquoise, personne ne voulait se baigner. Dick avait plongé le matin même et s'était retrouvé nez à nez avec une araignée gigantesque. Avec son mètre quatre-vingt-dix et ses cent kilos... avoir peur d'une araignée, il fallait qu'elle soit

impressionnante ! Nous avons passé quelques journées à la pêche, embarqués sur l'annexe. Un jour, une raie manta est passée sous notre petit bateau, ses ailes dépassaient de chaque côté ! Manquait plus qu'un crocodile, et il arriva... Je l'ai pris d'abord pour un tronc d'arbre, mais après... Un bon coup d'accélérateur et nous voilà en pleine mer... Le lendemain matin, on entendit un cri d'animal... Qu'est-ce que c'est ? C'était notre crocodile, accroché par la queue à une chaîne... Il pendait encore vivant au-dessus d'un feu... il hurlait ! C'était l'horreur ! Il avait, paraît-il, mangé un demi-porc vivant pendant la nuit... C'était la punition ! Bonjour Honduras !

À la veille du réveillon de Noël, nous décidons de nous offrir une petite virée dans un café du coin. Mon cher beau-frère n'étant pas très emballé, il nous laissa, Marek, Laura, Léna et moi, nous enfoncer seuls dans la nuit noire. Mille fois, nous manquons de nous casser la figure, mais l'appel de la fête était bien le plus fort ! Après notre longue et périlleuse marche, les lumières de la ville apparaissent enfin. Le café est bien rempli, le poste jouait des airs de Noël. Notre entrée fut très remarquée, impossible d'échapper à la spécialité locale : un cocktail de rhum et de lait concentré. Détonant pour la cervelle ! Près de nous, un policier, saoul depuis plusieurs générations et torse nu dans son short marron, sortit son revolver et tira deux balles en l'air ! En quelques verres, nous étions tous complètement ivres ! Tant et si bien qu'au moment de quitter les lieux, je m'étais lamentablement sur le pas de la porte, ma cheville avait dégusté : impossible de poser le pied par terre ! Comme mes deux Hollandaises semblaient bien incapables de me ramener sur leur dos, un compagnon de beuverie nous proposa la banquette de sa cave. Comme il n'en avait qu'une, nous nous y sommes reposés à tour de rôle.

La soirée du réveillon s'annonçait plus classique. Remis de nos émotions, nous organisons une petite fête à la maison, avant de rejoindre un riche voisin américain sur son yacht gagné au poker. Pour l'occasion, ma femme avait concocté un punch à l'ananas, reversé dans un saladier géant. À cinq sur notre petite embarcation, nous n'en menions pas large... surtout moi. Le premier à bouger une oreille pouvait entraîner tous les autres à la baille ! Et comme si le risque n'était pas suffisant, Dick s'obstinait à naviguer sans phare.

Plongés dans le noir sur les bolons, des bras de mer qui s'étendent dans les terres, il nous était impossible de distinguer la moindre trouée entre les palétuviers. Chaque clapotis nous faisait sursauter. Ce beau-frère un peu buté commençait sérieusement à me gaver ! Après une errance interminable, il finit enfin par entendre raison et remit le cap sur la maison pour récupérer son projecteur. Malheureusement, toutes ces heures perdues furent fatales à notre cocktail, qui tourna sans prévenir et finit à la flotte. Lorsque, enfin,

nous arrivâmes à bon port, chacun de nous tenta d'oublier la traversée en se précipitant corps et âme dans une fiesta unique. Pour plus de sécurité, nous avons attendu le lever du jour pour regagner la maison.

Au fil du temps, la cohabitation avec notre beau-frère se faisait de plus en plus pesante. Fréquemment, je hélais une pirogue de passage pour m'échapper tout un après-midi. Il suffisait d'agiter une serviette blanche au bout du ponton, et de ne pas perdre patience. Lors de mes escapades en solitaire, j'adorais visiter le Nautic Club de Rotan, de petites chambres de bois et un accueil sympathique. Un soir, je suggérai à Laura d'y déménager nos bagages. Je n'eus pas grand mal à la convaincre. Après deux jours de *farniente* au soleil, il était temps pour nous de poursuivre le voyage. Pour quelle destination ? Telle était la question ! Laura penchait pour le Guatemala et moi, pour Porto Rico. Lorsque nous avons pénétré dans l'aéroport, la question était toujours en suspens. Nous allions donc nous en remettre au hasard. Après avoir ciblé l'Amérique centrale sur un planisphère, les yeux fermés, nous posons notre doigt sur... le Guatemala. Le prochain vol pour Guatemala City décollait trois heures plus tard ! Nous étions ravis de cette stratégie. Pourtant, à l'approche de l'appareil, un sérieux doute nous envahit. Et si le sort était mauvais conseiller ? Vibrant de toutes ses têtes, notre appareil semblait dater des premières heures de la conquête du ciel. À l'intérieur, le spectacle n'était pas plus rassurant, entre les sièges désossés et les bagages débordants dans les allées. Sur la porte du cockpit, une couronne de fleurs, célébrant les fêtes de Noël, rappelait des perspectives plus funestes... Certains poussèrent même l'optimisme jusqu'à se signer au décollage. En dépit de tous ces mauvais présages, le vol se déroulait tranquillement, quand une hôtesse nous annonça une légère modification de notre plan de vol. À la suite d'une panne d'éclairage sur les pistes de Guatemala City, notre avion était dévié vers San Pedro, toujours au Honduras. Après une nuit d'hôtel improvisée, nous réembarquons, dès le lendemain, pour atterrir sur le sol guatémaltèque. Nous étions à deux mille mètres d'altitude ! Grelottants dans nos vêtements d'été, nous nous engouffrons dans un taxi qui nous déposa pour la nuit dans une sorte de meublé sordide. Sous l'effet de la fatigue et du froid, le moindre différend tournait à la dispute. Dans ce quartier morose, les rues silencieuses étaient à désespérer d'ennui. Dès lors, chacun accusait l'autre de l'avoir embarqué jusqu'ici. Puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire, nous nous réfugiâmes sous les couvertures. Blottis l'un contre l'autre pour nous protéger du froid, nous avons fini par trouver le sommeil entre un « pauvre con ! » et une « connasse ! » ; les noms d'oiseaux fusaient par-dessus les draps ! Au matin, comme d'habitude, je fus le premier à ouvrir l'œil. Pour préparer le petit déjeuner de madame, je décidai d'aller faire trois courses. Quel soulagement ! La

rue hier si triste débordait d'animation. Ouf ! Nous avons fait le bon choix. Quelques heures après, rassasiés et soulagés, nous partons à la découverte de la ville. Le grand désir de Laura était de se balader dans un marché au milieu des Mayas. Souhait exaucé au-delà de ses espérances. En sillonnant les allées d'un marché traditionnel, nous avons pu apprécier la beauté des costumes, les couleurs, les pétales de fleurs éparpillés sur les marches, les chapeaux et l'intensité de la lumière... Les personnages décrits dans tous les carnets de voyage semblaient s'être donné rendez-vous, du médium au prestidigitateur, en passant par le conteur ou la chèvre à trois pattes ! Question musique, je n'étais pas déçu non plus. Des marimbas aux contrebasses, tout ce que nous voulions entendre. Le Guatemala. Il ne restait plus qu'à abandonner notre chambre immonde pour un hôtel plus confortable, et le voyage pouvait continuer. Malheureusement, le lendemain, Laura se réveilla fiévreuse. Lorsque le médecin est venu la voir, je lui ai soufflé : « On dirait le palu... » C'était ça ! En quelques minutes, il fit tomber la fièvre. Alors qu'elle tremblait de froid, il me fit chercher un seau rempli de glace à l'hôtel et le déversa sur le corps de Laura. Le surlendemain, elle était presque d'aplomb. Sans prétendre guérir, c'est un remède efficace pour celui ou celle qui est en crise.

Notre périple se poursuivit jusqu'à Antigua, où des Indiens assis par terre soufflaient dans leurs flûtes de pan. Les patios, la fontaine esseulée sur la place du village... nous qui voulions du folklore, nous en avons plein les yeux ! À Antigua, nous visitons un ancien monastère quand une bande de policiers nous vola notre voiture de location, avec tous nos cadeaux. Enfin, c'est ce qu'on nous a dit ! Imaginez la suite... La prochaine fois, nous commencerons par demander la protection des dieux !

Il y a deux ans, Laura, Léna et moi sommes retournés en Afrique, à la découverte du Burkina Faso. Une courte étape lors d'un précédent concert me laissait le souvenir d'un pays paisible, aux antipodes du Sénégal. Au Burkina, tous les habitants, même les plus pauvres, prennent grand soin de leur apparence.

Après notre atterrissage à Ouagadougou, nous avons aussitôt pris la route pour Bobo-Dioulasso. C'est là que Laura avait rendez-vous pour un stage de sculpture, une région réputée pour ses techniques de bronze. Notre hôtel, construit dans les années quarante, avec piscine mais sans les baigneurs, était très agréable par des températures pouvant atteindre soixante degrés ! Après une bonne douche, nous nous installons sur la terrasse pour profiter du cortège qui défilait sous nos yeux. De la musique reggae dans tous les cafés alentour, couvrant même le bruit des Klaxon. Parfois, la techno remplaçait le balafon.

Même là-bas, elle fait des émules. Quant au ballet pétaradant des mobylettes, étrangement, nous le trouvions bien moins gênant qu'à Mèze.

Saisis par la propreté des rues, nous devions constater qu'elles étaient régulièrement balayées. Parfois, un vent de sable venait ruiner les efforts des employés de la voirie, plongeant la ville dans un épais brouillard rosé.

Dès le lendemain de notre arrivée, Laura descendit chercher mangues, bananes, papayes, ananas pour le petit déj. Des perroquets étaient perchés sur le balcon. Le spectacle de la rue débuta en fin de matinée : un éléphant s'était coincé le pied dans un gros trou. Aussitôt, tout le quartier se mit en alerte. Muni de sangles et de cordages, chacun s'affaira du mieux qu'il pouvait. Le sauvetage dura jusqu'à l'heure de l'apéritif.

Si la population est solidaire pour venir en aide à un jeune éléphant, elle se montre tout aussi généreuse et ouverte avec les touristes. Toujours beaucoup d'humour dans les yeux et les sourires. L'intelligentsia, fortement représentée, s'affiche dans les cafés où trônent des portraits de Che Guevara, symbole universel de liberté. Au temps de la colonisation, les Français ne se sont pas attardés au Burkina Faso, ancienne Haute-Volta, provoquant bien moins de dégâts que chez ses voisins. Aujourd'hui, malgré les récents incidents anti-Français en Côte d'Ivoire, les habitants entretiennent en général des rapports cordiaux avec les Blancs.

Léna ne tarda pas à embraser le cœur d'un jeune garçon. Il faut dire qu'elle n'a pas froid aux yeux. Tous les jours, elle partait vivre sa vie toute seule, pour ne rentrer qu'à la tombée de la nuit. Sans cesse derrière nous, ce garçon d'à peine vingt ans intervenait dans tous les magasins pour nous inciter à l'achat, nous harcelant de mille propositions dont nous n'avions que faire. Il connaissait sur le bout des doigts l'histoire de son pays. Le personnel de l'hôtel nous avait bien conseillé de nous en séparer, mais je décidai, malgré tout, de le prendre sous ma protection. Comme il se plantait chaque matin à la sortie de l'hôtel, Léna commençait sérieusement à en avoir marre.

Entre quatre yeux, j'expliquai à l'amoureux les conséquences désastreuses de son acharnement, lui conseillant d'aborder les touristes avec plus de délicatesse et les filles, avec moins d'insistance. S'il le souhaitait, à l'avenir, il pouvait même se recommander de ma part aux Français !

Le tourisme n'existe presque pas au Burkina Faso. Pourtant, on peut y voir quelques chutes, des troupeaux d'ânes sauvages, des éléphants et même des lions dans le Nord. Cela dit, tant mieux ! Je ne vais pas me plaindre d'avoir pu tranquillement arpenter tous les recoins de la ville ! Et Laura qui craignait que je ne m'ennuie pendant

son stage... Au contraire ! Assis sur le porte-bagages d'une mobylette-taxi, je pouvais laisser libre cours à mes penchants de voyeur pendant que ma femme s'initiait à la sculpture du bronze. Ses cours avaient lieu dans l'Espace Yelen, à l'écart de la ville. Richard, le directeur, prenait son rôle très au sérieux. Tous les midis, il débarquait dans son costume impeccable, par quarante degrés à l'ombre. Je l'avais baptisé « le gouverneur ». Avec toute l'équipe du centre, nous avons noué des relations d'amitié extraordinaires. Les professeurs Abou et Tidiane nous séduisaient tous les jours par leur culture et leur sens de l'humour. Sans parler de leur dignité. Comme le prof principal de Laura était motorisé, il nous ramenait souvent à l'hôtel. Il me fallut de la diplomatie pour lui faire accepter une participation aux frais d'essence. À bout d'arguments, je le priai d'accepter, non pas pour lui, mais pour sa voiture ! Il se résolut à prendre mon argent.

Il fut bien douloureux de laisser tous ces amis derrière nous. Pour la première fois depuis bien longtemps, sur la route de l'aéroport, des larmes coulaient sur les joues de Laura et de Léna. Bien sûr, nous avons eu droit à la femme douanière qui voulait un petit cadeau, sans quoi, on allait passer un sale quart d'heure... Mais quand elle nous a vus en pleurs, elle nous a laissés partir ! Elle savait peut-être que nous n'avions pas très envie de le prendre, cet avion ! J'ai souvent pensé revivre en Afrique. Au Burkina, nous étions à deux doigts de poser nos valises. C'est un pays attachant qui bat à notre rythme à nous. Qui plus est, les papayes se ramassent avec une foufourche et elles sont excellentes pour le foie !

Pierre précieuses

Il est grand temps de vous parler de mes amis, ceux avec qui j'ai fait la vie, les quatre cents coups et d'autres encore. Les proches, les plus loin et les pas loin... Ceux avec qui l'amitié marche tout de suite ; ceux qui m'ont aidé ; ceux qui sont restés fidèles à mes chansons, à mes délires. Je n'aime pas les pique-assiette ni les opportunistes, je n'aime l'argent que pour faire des cadeaux ou des conneries, ou le donner.

Dans le show-biz, Brigitte Berthelot, attachée de presse à RCA, ma maison de disque, a fait beaucoup pour moi. Elle s'est battue, y a cru, c'est une grande copine.

Le président, François Dacla, a été extrêmement patient et généreux, il m'a laissé le champ libre, malgré ma grosse tête. J'ai enregistré quatre albums chez lui, avec de beaux moyens. J'ai été désagréable un jour avec lui, je m'en excuse encore.

Eddie Barclay, un intime. Le jour de son enterrement, je devais porter le cercueil, bien sûr pas tout seul, mais j'étais dans un avion français en grève à Orly, je suis arrivé à l'église de Saint-Germain-des-Prés deux heures après la cérémonie...

Le cuisiner, Michel Guérard, avec qui j'ai eu des relations privilégiées, tant au Pot-au-feu, à Asnières, qu'à Eugénie-les-Bains, dans les Landes. Nous avons été maintes fois ses invités !

Robert Garrait, cuisinier à Villeneuve-de-Marsan à l'hôtel de l'Europe. Il m'a initié au mess des officiers en Algérie... Il est parti, emportant la bouteille d'armagnac de l'année de notre naissance... Mes premières escapades, je les ai faites chez lui. J'étais venu pour y chanter un soir, j'y suis resté un mois... de vraies fêtes ! Citoyen d'honneur de la ville, parrain des Bandas... Cavaleur grave... J'ai tout fait ! Même me faire piquer dans un buisson par les parents de la fille.

Roger Vergé, du Moulin de Mougins. J'ai participé à l'élaboration d'une cassolette de queues d'écrevisses, des « pattes rouges », en direct au téléphone avec Guérard, chacun y allant de son talent... J'ai eu chez l'un et chez l'autre des suites, des appartements...

Je me souviens d'un petit déjeuner chez Guérard, où il m'envoya deux soubrettes en porte-jarretelles, juste pour le fun !!! Et les fins de repas, ensemble à goûter un autre Ducru-Beaucaillou ou un grand armagnac, et chacun de raconter ses plus grosses blagues et ses plus beaux délires...

Je pense maintenant à Raoul Saint-Yves, maire de Saint-Germain-des-Prés, conseiller en ambiances nocturnes, marié à Roda Scott, organiste de jazz, avec qui on a fait beaucoup de levers du jour. Trois jours pour leur mariage... déjeuner aux Deux-Magots, promenade en calèche au Puligny-Montrachet, puis chez Castel, rue Princesse, et pour finir Le Bilboquet...

Marc Brockart, meilleur sommelier de France, m'a fait déguster des vins généralement introuvables ou inabordables, en tout cas pour moi. Il faut vous dire, mesdames et messieurs, que j'ai dégusté : Echézeau, Grand Echézeau, Richebourg, La Romanée-Conti, La Tâche, puis les bordeaux, entre autres : Cheval Blanc de 1954 à nos jours...

Important dans la vie d'un épicurien, Didier Bureau, sommelier au Concorde-Lafayette, toujours dans les bons coups...

Pascal Pascuallini, chirurgien-dentiste, et madame, reconverti en marchand de vin. Un nez très sûr, les grandes bouteilles, c'était toujours pour ses amis. Nous avons bien voyagé avec eux.

Je pense aussi à Jean-François Jonvelle, photographe de génie, nous avons habité ensemble pendant des années soit dans la vallée de Chevreuse, soit à Paris, soit dans le Lubéron. Il y a une quinzaine d'années, c'est lui qui a bousculé le monde de la pub avec sa photo... « Le 2... j'enlève le haut ». Il a fait plusieurs pochettes de mes albums. Je n'ai pas su qu'il avait disparu, j'étais en Afrique. Un conteur, un menteur extraordinaire, il m'a fait découvrir le cinéma, les bouquins, les auteurs, la vodka, le chichon.

Jacques Hansen, premier animateur sur une radio interdite aux Antilles, Radio Caraïbes. Premier animateur sur RFO. Animateur vedette sur France Bleu Provence. Il recevait des invités et nous jouions en direct. On racontait des histoires qui étaient à la limite de la censure, nos engagements politiques nous faisaient régulièrement convoquer chez le PDG. Juste pour le principe ! Jacques est un acteur. Il tourne actuellement dans le film de Brialy. France, sa femme, lui remonte le moral et les bretelles aussi. J'aime me promener sur la Canebière avec lui, tout le monde le connaît... « Oh peuchère Jacques, tu tournes ??? » et il signe des autographes...

Dominique Talma, « le Bosco ». Je l'avais surnommé ainsi. Il venait de traverser l'Atlantique sur un super voilier où il s'occupait de l'intendance. Rencontre fortuite au coin d'un bar. Guitariste de première. À deux, on est parti au Sénégal pendant trois mois. On jouait dans des bistrots, juste pour le plaisir, et on s'était fait engager

pour des spectacles dans les clubs de vacances, en contrepartie du gîte et du couvert... comme les saltimbanques. On a vécu comme des princes. À nous les bateaux, le ping-pong, les belles Sénégalaises qu'on ramenait le soir à l'hôtel cachées sous des pagnes à l'arrière de la voiture... Cette magnifique jeune fille peul, avec qui je suis resté un moment. Je l'ai regardée toute une nuit pendant son sommeil, elle m'a laissé des traces !

Un autre Dom, écrivain, poète, cuisinier-conteur, Dominique Loquin, le chouette copain. Toujours à se marrer, toujours disponible. Des projets plein la tête, qui commencent à marcher. Il réécrit ma pièce *Impasse des regrets*, il faut savoir céder sa place aux professionnels...

Patrice Stern, ostéopathe, prof d'étiopathie, médecin à quarante-cinq ans. Le gars bien qui vient me masser avant mes concerts et qui me fait boire du vin après ! Nous nous aimons beaucoup. On se connaît depuis trente ans et on s'appelle au minimum deux fois par mois. Je n'aime pas quand il s'approche trop près de Laura.

Patrick Grésis, anciennement James Bean, son premier nom de scène. Je l'ai connu tout bronzé sur une plage à La Lagune, en dessous du Pyla. Il nous faisait des sketches improvisés, c'était vraiment unique et ça l'est toujours ! Le genre de type cultivé, connaissant la botanique : « Imitateur botanique et forestier. » C'est le seul qui imite les œufs au plat, la naissance du navet hurleur ou la montée de Guebwiller en ballon. Je l'ai engagé en première partie de mes spectacles. Nous avons un échange très particulier, nous avons aussi vécu ensemble. À tel point que beaucoup pensaient que nous étions homos... Faut dire qu'on y mettait du nôtre ! Juste pour se marrer. On a passé notre temps à draguer les filles, sans jamais en soulever une... On faisait trop les cons et ça continue... On est bien maintenant, chacun avec sa Hollandaise, lui avec Judy et moi avec ma chérie.

Sans oublier Claude Bouillon, Christian Bau et Coco, Roland Recordon, Gérard Lanvin et Jenifer, Jacques Hansen et France, Vaea, Randa, Françoise, Véro Vilemin, et mes musiciens : Éric Halter, Franck Rosé, Nicolas Igual, et puis d'autres qui ont joué avec moi toutes sortes de jeux...

Épilogue

*Ma chérie
Ma chérie est ma belle chérie
Je dois dire que j'ai de la veine
C'est à moi, toute la semaine
Qu'elle dit je t'aime*

*Ma chérie n'a pas peur du noir
Elle dort parfois dans l'armoire
Je la berce, je l'y laisse
Ouvrir mes tiroirs*

*Laissons la vie faire sa vie
Ma chérie est délicieuse,
Malicieuse et ravageuse
C'est ma copine, c'est ma maîtresse
Celle qui pleure quand on la laisse
C'est ma nana, et je l'aime comme ça*

*Ma chérie est ma belle chérie
Et je dois surveiller mon rôle
Rester cool, rester drôle
Sinon, pas de football*

*Je l'appelle ma petite chérie
Mon mulot, ma grande Hollandaise
Quand je dépense à gogo,
Qu'elle est mal à l'aise*

*Je ne voudrais jamais changer
C'est la seule à pouvoir le faire
Monter dans le bananier,
Pour me faire montrer*

*Moi je ramasse les fruits durs
Qu'elle me lance sur le coin du nez
Et je croque nos aventures
Sous sa robe d'été*

*Laura, ma femme, ma chérie, mon amour.
La plus élégante, la plus jolie, la plus chouette mère
La plus gaie, la plus débrouille
La cuisine semble à son goût et le vin aussi...*

Bla... bla... bla... bla... bla... bla... bla... bla...
blabla... bla... bla... bla... bla... bla... bla... bla...
bla... bla...bla... bla... bla... bla... bla... bla...
bla... bla... blabla... bla... bla... bla... bla... bla...
bla... bla... bla... bla... bla... bla... bla... bla... bla...
bla... bla... bla... bla... blabla... bla... bla... bla...
bla... bla... bla... bla... bla... bla... bla... bla... bla...
bla... bla... bla... bla... bla... bla... blabla... bla...
bla... bla... bla... bla... bla... bla... bla... bla...

Discographie

Cette discographie reprend chronologiquement tous les enregistrements de Pierre Vassiliu de première parution sur leur support original, à l'exclusion des compilations et des rééditions.

1962

La femme du sergent (J'étais dans les rizières) – Armand – Les cacahouètes grillées – J'ai l'honneur (Twist 26013, EP 26 013, réédité Decca 451 194 S © 63 EP).

Ronde enfantine – Trois étoiles – Charlotte – Le nombril (Decca, EP 451 196 S).

1963

Alice – Le coureur cycliste – Si j'aurais su – Twist antiyé-yé (Decca, 10/63 EP451 196 S).

À marée haute (La Marne) – Le Sahara – Georgette – Ma cousine (Decca, EP 460 855).

1965

Les défilés – Les cocus magnifiques – Eugène – Adieu mon théâtre (Decca, EP 460 905 M).

Tous publics. La famille tuyau de poêle – Alain-Aline – Les joyeux drilles – La boutique à tabac (Decca, EP 460 924 M).

Ivanhoé – Le manège désenchanté – L'affaire du siècle – La famille

Fainéant (Decca, EP 460 958 M).

Ta-ta-tar – Le petit maçon de Mâcon – Une chanson pour danser – La foire aux boudins (Decca, EP 460 978).

1966

La femme du capitaine – C'est Bébère – Bonjour madame – Sur la grève (Decca, EP 461 006).

Les minettes – La pipe à papa – Je n'ai jamais osé parler aux femmes – Qu'est-ce qu'on s'paye ? (Decca, EP 461 094 M).

1967

Un Vassiliu tout neuf. Et ta sœur – Ignace – Dudule – Éléonore (Decca, EP 461 148).

1968

Samedi matin, l'empereur – Mon cousin – Papa donne-moi des coups – Le soldat masqué (Barclay, EP 71 264).

1969

Tranquille peinard – Les gros cocos – À nos soldats – Le protecteur (Barclay, EP 71 341).

1970

Amour, amitié. Amour, amitié – Bonsoir madame – À toi Marie – Une fille et trois garçons – On imagine le soleil – Mais toi, si tu pars – Pourquoi ? – J'aime pas l'hiver – Poème glauque (Barclay, 33t 92 0136).

1971

Sois tranquille, c'est facile – Avant pendant après (Barclay, 45t 61 363).

Comme j'en ai envie – Mon amour, mon amour (Barclay, 45t 61516).

1972

Conte de Noël. Les bleus de Blanche – L'arrivée du Père Noël (Barclay, 33t 71475).

Attends. Pauvre flic – Mes six copains – Vous, tout... – Je lui téléphone – Un enfant – Elle m'a laissé l'hiver – Attends – Laisse-moi parler – En réponse à votre lettre du 2.11.72 (Barclay, 33196 048 ©79 33T 80 477 Barclay).

Marie en Provence – Ne me laisse pas (Barclay, 45t 61642).

1973

J'ai trouvé un journal dans le hall de l'aéroport – Viens chanter (Barclay, 45t 61 824).

1974

Qui c'est celui-là ? – Film (Barclay, 45t 61 878).

Je suis un pingouin. Qui c'est celui-là ? – Marie en Provence – En avant les petits enfants – Mon amour, mon amour – Le pied – Les pingouins – J'ai trouvé un journal dans le hall de l'aéroport – Film – Comme j'en ai envie – Dans ma maison d'amour (Barclay, 33t 80 521. Réédition en 1975 : *Qui c'est celui-là ?*, mêmes réf.).

Il était tard ce samedi soir – En vadrouille à Montpellier (Barclay, 45t 62 058).

1975

Voyages. Pierre, bats ta femme – Messieurs, je vous sers quoi ? – Déshabille-toi – Seule – La ronde – Souvenir de bal – Enfant-roi – Le vent souffle où il veut (Barclay, 33t 90 027).

1976

Alentour de la lune. Alentour de la lune – La vie claire – Tu t'en vas – Sophie – L'unique – Pharaon (Barclay, 33t 90 065).

Tais-toi – Laura, tu t'en vas ? (Barclay, 45162 310).

1977

Qu'il est bête ce garçon – Non ! ça ne va pas (Barclay, 45t 62 323).

1978

Déménagements. L'oiseau – Je t'attends – Le métro Châtelet à 18 heures – La source – Charlie – Laisse-la tomber – Les banques – Pomme (Barclay, 33t 90 207).

1979

La Piscine. Toute nue – Mamadou Anga – À boire – Mange pas les bras – Reggae vulgaire – Izdecoul – Encore un jour qui passe (RCA, 33t PL 37 366).

Sweet lovely – J'suis maso (RCA, 45t, PB 8354).

1980

Marylin – Fais-moi savoir (RCA, 45t PB 8643).

1981

Le cadeau. Le cadeau – Spiderman – Banjul – Est-ce qu'on peut voler ? – Marylin – Doudou – Je t'attends (RCA, 33t PL 37 558).

1982

Présentement. Charlie – Izdecoul – Mange pas les bras – Le cadeau – Film – Fais-moi savoir – Tarzan (Enregistrement public RCA, 33t PL 37 600).

1983

C'est chaud l'amour – Viens ma belle (RCA, 45t PB 61007).

1984

Roulé... boulé. Roulé... boulé – Les pauvres et les riches – Laura – La fourmi – Fanny – Le dragon – L'homme qui n'aimait rien – Georges – Noix de cola (CBS, 33t 25 788).

1986

Toucouleur – Les crapules du crépuscule (Philips, 45t 884 715-7).

1987

L'amour qui passe. L'amour qui passe – J'peux m'en aller – La baie d'Along – Les crapules du crépuscule – Toucouleur – Qui c'est, où il va ? – C'est si bon – Ça va, ça va (Yaba Music, 33t Just'in 10 002).

1989

Les grillons – Sa mélodie (Polydor, 45t 889 422-7).

1993

La vie ça va. La vie ça va – Quand ma femme s'épile – Léna – Le roi de la confiture – Lisa – Nuits françaises – Monsieur Bébert – Doudou – Nivaquine – Chérie Lou – Silence – Dangereux (WHProd/Polygram, CD 191 318-2).

1994

Léna – Nuits françaises – Léna (version longue) (WH Prod/ Polygram, CD 2 titres 190 610-2).

Chérie Lou – Quand ma femme s'épile (WH Prod/Poly-gram, CD 2 titres 190 716-2).

1996

Che Guevara – Contradiction (WH Prod/Polygram, CD 2 titres 192 250-2).

1998

Parler aux anges. Ramons ramons – Le vent nous pousse – Je dis pas non – Batida Coco – Tristesses – Aime-la – Ne les laissez pas – Contradiction – Chut bébé dort – Sans vous – Parler aux anges – Que linda Cuba – Hasta Siempre (WH Prod/Polygram, CD 191 998-2).

2003

Pierre Précieuses. CD1 Mogambo – Ma sénégalaise – Attends-moi – Mon pot' le gitan – Moustache – Oh hisse la malice – À qui la faute – Dis-lui – Bestiaire – Y a plus de justice – L'étrangère – Pierre précieuses. CD2 (en public) – La vie ça va – Ramons ramons – Que linda Cuba – Les grillons – Léna – Amour, amitié – Qui c'est celui-là ? – Je dis pas non – Parler aux anges – Hasta siempre – Toucouleur – Le vent nous pousse – Dans ma maison d'amour – Il était tard ce samedi soir (Pure Music DG Diffusion, Double CD 10791).

Photocomposition CMB
Graphic
70, boulevard Marcel-Paul
44800 Saint-Herblain

*Achevé d'imprimer en octobre
2005 par la Société Nouvelle
Firmin-Didot (Mesnil-sur-
l'Estrée)
pour le compte des Éditions N
° 1
31, rue de Fleurus 75006 Paris*

Imprimé en France
Dépôt légal : novembre 2005
N° d'édition : 14024/01
N° d'impression : 76090